1872

F
5990

ÉVANGÉLINE

TRADUCTION DU POÈME ACADIEN

DE

LONGFELLOW

PAR

L. PAMPHILE LEMAY

165991
1310·21

DEUXIÈME ÉDITION

QUÉBEC
P.-G. DELISLE, IMPRIMEUR, 1, RUE PORT DAUPHIN
1870

PS
2263
A44
1870

AU LECTEUR

La critique m'ayant montré quelques taches dans ma première traduction d'Evangéline, j'avais à cœur de retoucher, de polir, de perfectionner mon œuvre. Cependant je ne me serais probablement pas décidé à la livrer de nouveau au public assez indifférent, si je n'avais été sollicité par un homme que je vénère beaucoup, et que j'appellerai avec raison mon Mécène, puisqu'il m'a protégé depuis longtemps et avec fidélité.

Je n'ai jamais prétendu faire une traduction tout à fait littérale. J'ai un peu suivi mon caprice. Parfois j'ai ajouté, j'ai retranché parfois ; mais plutôt dans les paroles que dans les idées. J'ai respecté partout les sentiments du poète Américain. Dans cette deuxième édition, j'ai rendu la vie à Evangéline que, dans ma première traduction, j'avais laissé mourir, par pitié, en même temps que son Gabriel.

Je devais publier à Paris cette nouvelle édition du poème Acadien. Cependant pour des raisons qu'il serait au moins superflu de raconter à mes bienveillants lecteurs, j'ai dû rappeler mes humbles manuscrits au foyer paternel. Je ne me flattais pas d'éblouir le monde parisien, bien qu'aujourd'hui les grands poètes de la France soient à peu près tous rentrés sous terre, et que ceux qui survivent ne volent pas toujours très-haut. Je connais assez les préjugés des petits-neveux d'outre-mer de mes ancêtres, et leur

antipathie pour tout ce qui n'est pas français, pour savoir que le barde sauvage des bords lointains du St. Laurent n'aurait pas, un seul instant, suspendu la foule parisienne aux accords de son luth.

J'aurais été flatté tout de même de voir la Patrie de mes Pères se tourner vers cette rive Canadienne où un million de ses enfants conservent encore sa foi, sa langue et ses coutumes, et lui donner un sourire de reconnaissance.

Si mon livre a du mérite, ce mérite est dû à mon amour de cette langue, de cette foi, de ces coutumes que la France nous a léguées, seul héritage que nul n'a pu nous ravir ! Il est dû aussi à l'intérêt que je porte à l'Acadie, cette sœur du Canada si indignement traitée par ses vainqueurs.

Les Acadiens comme les Canadiens ont conservé le culte du souvenir. Les uns et les autres sont encore ce qu'étaient leurs aieux sous le règne du bon roi

Henri IV. Dans les campagnes qui bordent le St. Laurent, comme sur les rivages de l'ancienne Acadie où sont restés les descendants des fils de la France, le voyageur retrouve le même attachement à la foi catholique, attachement que les persécutions les plus cruelles n'ont pu ébranler, la même urbanité, le même amour de la nationalité, amour sublime qui réunit toutes les amours et prête a un peuple quelque faible qu'il soit, une énergie et une vigueur qui tiennent du prodige.

Il est étonnant de retrouver encore des villages, des comtés même tout peuplés d'Acadiens, dans cette Acadie où la cruelle Albion a promené la torche incendiaire et le fer meurtrier de ses soldats inhumains.

C'était le 5 septembre 1755, l'Acadie se mirait dans les flots de l'Atlantique et du Bassin des Mines, riche, paisible et souriante comme une fiancée ; tout-à-coup, l'Angleterre jalouse de la prospérité des colons fran-

çais, arme une flotte, choisit les plus envieux de ses enfants et les plus barbares de ses soldats, et les lâche comme une meute enragée sur l'heureuse colonie. On appelle l'hypocrisie et la trahison au secours de la violence. Comme toujours la cruauté est peureuse. Les Acadiens surpris, dépouillés de leurs armes, sont enchaînés comme des criminels, embarqués pêle mêle sur les vaisseaux Anglais, et transportés sur les bords étrangers où les attendent la faim et le dénûment, la persécution et la mort : car bien peu d'entre les exilés d'Acadie ont pu comme le père Basile Lajeunesse, l'un des héros du poème, chanter l'hospitalité généreuse, la richesse et la liberté de la grande colonie Anglaise. La plus part au contraire ont été repoussés avec malice, bafoués et maltraités. Dans la Pennsilvanie, on a voulu réduire en esclavage ces malheureux déportés. Ce n'est pas ainsi aujourd'hui que l'exilé est accueilli dans la grande république.

Qu'elle a donc été lamentable la destinée de ce pauvre petit peuple Acadien ! et par quel prodige subsiste-t-il encore, disséminé, il est vrai, mais toujours reconnaissable, toujours le même que le bon peuple chanté par Longfellow. Aujourd'hui les barrières qui nous séparaient de ce peuple sont tombées. Nous n'avons plus qu'une même patrie, le Canada. La Providence qui fait surgir les nations et qui les fait entrer dans le néant, a sans doute les yeux ouverts sur nous. Elle ne nous a pas dirigés pendant trois siècles à travers les écueils et les dangers de toutes sortes pour ensuite nous laisser périr tout-à-coup. Un peuple qui aime sa langue, sa foi et ses coutumes jusqu'au martyre peut bien être accablé, vaincu, tyrannisé, mais il ne saurait périr tout entier.

L. Pamphile Lemay.

Québec, 1er Juillet 1870.

L'on me saura gré peut-être de ce que je reproduits ici la lettre vraiment flatteuse que le grand poète Américain m'a fait l'honneur de m'adresser, lorsque parut ma première traduction d'Evangéline.

Cambridge, près Boston, 27 Octobre 1865.

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous féliciter de la publication de votre ouvrage et des heureuses pensées qui s'y trouvent si élégamment exprimées, ainsi que du talent poétique et du vif sentiment de la nature qu'il révèle.

Mais laissez-moi surtout vous remercier de cette partie de votre livre que vous avez bien voulu consacrer à la traduction d'Evangéline. Je vous dois la plus grande reconnaissance pour cette marque de votre bienveillance, non-seulement parce que vous avez bien voulu faire choix de cette œuvre pour sujet

de traduction, mais encore parce que vous avez rempli cette tâche toujours difficile, avec tant d'habileté et de succès.

Je n'ai qu'une seule réserve à faire : vous faites mourir Evangéline :

" Elle avait terminé sa douloureuse vie. "

Cependant, je ne vous querellerai pas pour cela. Mon but n'est pas de critiquer, mais de vous remercier et de vous dire combien je suis heureux de l'honneur que vous m'avez fait.

Espérant que le succès de votre livre surpassera même vos plus grandes espérances.

Je demeure, cher monsieur,

votre obéissant serviteur,

HENRY W. LONGFELLOW.

ÉVANGÉLINE

Salut, vieille forêt ! Noyés dans la pénombre
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre,
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers
Qui se bercent au vent sur le bord des sentiers,
Jetant, à chaque brise, une plainte sauvage,
Ressemblent aux chanteurs qu'entendit un autre âge,
Aux Druides anciens dont la lugubre voix
S'élevait prophétique au fond d'immenses bois !

Et l'océan plaintif vers ses rives brumeuses
S'avance en agitant ses vagues écumeuses,
Et de profonds soupirs s'élèvent de ses flots
Pour répondre, ô forêt, à tes tristes sanglots!

Vieille forêt, salut! Mais tous ces cœurs candides
Qu'on voyait tressaillir comme les daims timides
Que le cor du chasseur a réveillés soudain,
Que sont-ils devenus? Je les appelle en vain!.....
Et le joli village avec ses toits de chaume?
Et la petite église avec son léger dôme?
Et l'heureux Acadien qui voyait ses beaux jours
Couler comme un ruisseau dont le paisible cours
Traverse des forêts qui le voilent d'ombrage,
Mais réfléchit aussi du ciel la pure image?
Partout la solitude, aux foyers comme aux champs!
Plus de gais laboureurs! la haine des méchants,

Un jour, les a chassés comme au bord d'une grève
Le sable frémissant que la brise soulève
Roule en noirs tourbillons jusqu'au plus haut de l'air
Et sème sur les flots de la bruyante mer!
Le hameau de Grand Pré n'est qu'une souvenance;
Le saule y croit, le merle y siffle sa romance.

O vous tous qui croyez à cette affection
Qui s'enflamme et grandit avec l'affliction;
O vous tous qui croyez au bon cœur de la femme,
A la force, au courage, à la foi de son âme,
Ecoutez un récit que les bois d'alentour
Et l'océan plaintif redisent tour à tour;
Ecoutez une histoire aussi belle qu'ancienne,
Une histoire d'amour de la terre Acadienne!

PREMIERE PARTIE

I

Sous le ciel d'Acadie, au fond d'un joli val,
Et non loin des bosquets qui bordent le cristal
Que déroule, tantôt sous les froides bruines,
Tantôt sous le soleil, le grand Bassin des Mines,
On aperçoit encor, paisible, retiré
Et loin de ce qu'il fut, le hameau de Grand Pré.
Du côté du levant de beaux champs de verdure
Offraient à cent troupeaux une grasse pâture
Et donnèrent jadis au village son nom.
Pour arrêter les flots le vigilant colon,

A force de travail et de rudes fatigues,
Eleva de ses mains de gigantesques digues
Qu'au retour du printemps on voyait s'entr'ouvrir,
Pour laisser l'océan s'élancer et courir
Sur le duvet des prés devenus son domaine.
Au couchant, au midi, jusqu'au loin dans la plaine
S'étendaient des vergers et des bouquets d'ormeaux,
Le lin vert balançait ses frêles chalumeaux
Et le blé jaunissant, ses tiges plus robustes;
Vers le nord surgissaient mille sortes d'arbustes
Des bois mystérieux et de sombres halliers;
Et, sur les hauts sommets des monts irréguliers,
De magiques brouillards, des brumes éclatantes,
Se paraient au soleil de couleurs inconstantes
Et semblaient admirer le vallon dans la paix
Sans oser cependant y descendre jamais.

C'est là qu'apparaissaint, charmantes et coquettes,
Les maisons du hameau qui toutes étaient faites
Avec du bois de chêne, ou d'orme ou de noyer,
Comme le paysan bâtissait son foyer,
Dans la terre Normande, alors que sur le trône
S'asseyaient les Henri. Un chaume frais et jaune
Arrangé par faisceaux, recouvrait tous les toits ;
Des lucarnes laissaient, par les chassis étroits,
Pénétrer le soleil jusqu'au fond des mansardes.
Lorsque tournant au vent, les girouettes criardes
S'illuminaient des feux d'un beau soleil couchant,
Dans les beaux soirs d'été, lorsque l'herbe du champ
Exhalait son arôme et tremblait à la brise,
Sur le seuil de la porte avec leur jupe grise,
Leur blanche capeline et leur mantelet noir,
Les femmes du hameau venaient gaiement s'assoir,
Et filaient leur quenouille ; et les brunes fillettes
Unissaient leur chansons au bruit clair des navettes

Tournant sur les métiers leurs essieux de roseau,
Au joyeux ronflement du rapide fuseau.
Le pasteur du village, humble et vénéré prêtre,
Alors ne tardait pas d'ordinaire à paraître.
En le voyant venir d'un pas majestueux
Tous les petits enfants cessaient leurs bruyants jeux.
Leur courses dans les prés, leurs cris de toutes sortes
Et retournaient s'asseoir en rang devant les portes.
Arrêtant leurs fuseaux, les femmes se levaient,
Et, par des mots polis, toutes le saluaient.
Bientôt les laboureurs revenant de l'ouvrage
A l'étable menaient leur pesant attelage.
Le soleil émaillait la pente du coteau :
Et ses derniers rayons, comme des filets d'eau,
Jusques au fond du val, glissaient de roche en roche.
De sa voix argentine au même instant la cloche
Annonçait l'angelus et le déclin du jour.
Et, pardessus les toits et les monts d'alentour,

On voyait la fumée en colonnes bleuâtres,
Comme des flots d'encens, s'échapper de ces âtres
Où l'on goûtait la paix, le plus divin des biens.

Ainsi vivaient alors les simples Acadiens :
Leurs jours étaient nombreux et leur mort était sainte.
Libres de tout souci comme de toute crainte,
Leurs portes n'avaient point de clef ni de loquet ;
Car dans l'ombre des nuits nul n'était inquiet ;
Et, chez ces bonnes gens, on trouvait la demeure
Ouverte comme l'âme, à chacun, à toute heure.
Là le riche vivait avec frugalité,
Le pauvre n'avait point de nuits d'anxiété.

Sur une grande ferme attachée au village,
Et tout près du bassin, au milieu du feuillage,

On voyait, autrefois une belle maison
A l'air un peu coquet avec son blanc pignon :
C'était là qu'habitait Benoît Bellefontaine.
Il avait avec lui, dans ce joli domaine,
La jeune Evangéline, une suave fleur.
Tous deux vivaient heureux. Benoît avait du cœur,
Une haute stature, un bras fort, un front hâve,
Un œil intelligent mais peut-être un peu cave,
Une démarche ferme et soixante-et-dix ans.
Avec son teint de bronze et ses longs cheveux blancs
Il était comme un chêne au milieu d'une lande,
Un chêne que la neige orne d'une guirlande.
Et cette jeune fille, elle était belle à voir,
Avec ses dix-sept ans, son front pur, son œil noir
Qu'ombrageait une épaisse et longue chevelure ;
Comme au bord de la route une discrète mûre
Dérobée à demi par un épais buisson !
Elle était belle à voir, au temps de la moisson,

Lorsqu'elle s'en allait à travers la prairie,
Avec son corset rouge et sa jupe fleurie,
Porter aux moissonneurs assis sur les guérets,
Chaque jour, un flacon tout plein de cidre frais !
Mais les jours de dimanche elle était bien plus belle !
Quand la cloche sonnait dans la haute tourelle,
Que le prêtre, en surplis, bénissait, au saint lieu,
Le peuple rassemblé pour rendre hommage à Dieu,
On la voyait venir le long de la bruyère,
Tenant dans sa main blanche un livre de prière
Où les grains vénérés d'un humble chapelet.
Elle portait alors élégant mantelet,
Jupon bleu, souliers fins, chapeau de Normandie,
Et brillants anneaux d'or qu'aux rives d'Acadie
Une aïeule de France autrefois apporta ;
Que la mère, en mourant, à sa fille quitta
Comme un gage sacré, comme un saint héritage
Mais un éclat plus doux inondait son visage
Quand, venant de confesse à l'approche du soir,
Elle passait sans bruit sur le bord du trottoir

Adorant dans son cœur Dieu qui l'avait bénie.

On aurait dit alors qu'une pure harmonie

Comme un accord qui meurt sur ses pas s'élevait.

La maison du fermier en ces temps se trouvait

Sur un charmant côteau dont la pente riante

S'inclinait, par degrés, vers la rive bruyante.

Le sentier pour s'y rendre était bordé d'ormeaux ;

Un sycomore altier, de ses vastes rameaux,

En ombrageait la porte et la sombre toiture.

A travers la prairie un sentier de verdure

Conduisait au verger tout en fleurs le printemps,

L'automne, tout en fruits. De ses bras palpitants

Une vigne enchaînait l'antique sycomore

Et protégeait l'essaim d'une ruche sonore.

Et plus bas se trouvaient, sur le flanc du côteau,

Le puits au bord mousseux, et tout auprès, un seau

Et l'auge où s'abreuvaient les bœufs et les génisses.

Puis du côté du nord plusieurs autres bâtisses.

Les granges, les hangars protégeaient la maison
Contre les ouragans de la froide saison.
C'était là qu'on voyait les voitures diverses :
Les pesants chariots, la charrue et les herses.
La vaste bergerie où bêlaient les moutons,
Et le brillant sérail où criaient les dindons,
Où le coq orgueilleux chantait d'une voix fière,
Comme aux jours où son chant troubla l'âme de Pierre.
Les granges jusqu'au faîte étaient pleines de foin ;
Elles seules semblaient un village de loin :
Leurs toits proéminents étaient couverts en chaume,
Et le treffle fané remplissait de son baume
Le fenil où montait un solide escalier.
Là se trouvait encor le joyeux colombier
Avec ses nids moelleux, ses tendres créatures,
Ses doux roucoulements, ses amoureux murmures ;
Puis, au-dessus des toits, c'étaient les cris stridents
Des girouettes de tôle allant à tous les vents,

C'est ainsi que vivait en paix avec le monde,
En paix avec son Dieu, dans sa terre féconde,
Le fermier de Grand Pré. Sa joie et son appui,
Toujours Evangéline était auprès de lui
Et gouvernait déjà sagement le ménage.
Plus d'un jeune amoureux à peu près de son âge,
La suivait à l'église, et priait à genoux
En reposant sur elle un œil tendre et jaloux,
Comme si cette femme avait été la sainte
Qu'il venait vénérer dans la pieuse enceinte.
Bien heureux qui pouvait toucher sa blanche main !
Marcher à ses côtés sur le bord du chemin !
Quelques-uns osaient-ils à sa porte se rendre,
Pendant qu'ils l'écoutaient sur l'escalier descendre,
Ils se seraient ceux-là demandé bien en vain
Lequel battait plus fort, ou du marteau d'airain,
Ou de leur cœur rempli d'espérance et d'angoisse,
Aux fêtes du Patron qu'invoquait la paroisse.

Vers le soir, la jeunesse assemblée au canton,
Dansait joyeusement au son du violon,
Et les garçons alors, remplis de hardiesse,
Lui répétaient tout bas quelques mots de tendresse
Mais inutilement, car de ces amoureux
Le jeune Gabriel était le seul heureux :
Gabriel Lajeunesse enfant du Gros Basile,
Un forgeron du bourg reconnu pour habile
Parmi les villageois qui l'estimaient beaucoup,
Car le peuple a jugé, de tout temps et partout,
L'état de forgeron un métier honorable.
Les célestes liens d'une amitié durable
Unissaient le fermier et le vieux forgeron,
Et leurs petits enfants, l'espoir de leur maison,
Avaient grandi tous deux, charmants, pieux et sages,
Semblables à deux fleurs sous les mêmes feuillages,
Le curé du canton, homme aux nobles désirs,
Qui méprisait la terre et dont tous les loisirs

Etaient donnés au soin de sa chère jeunesse,
Leur avait enseigné l'amour de la sagesse
En leur montrant à lire. Enfants naïfs alors
Ils se livraient ensemble, en paix et sans remords,
Aux plaisirs innocents de l'innocente enfance.
Leur leçon récitée avec obéissance,
Ils couraient à la forge où Basile, le soir,
Bien souvent, les bras mus, le visage tout noir,
Un tablier de cuir autour de la ceinture,
Sans crainte soulevait, avec une main sûre,
D'un cheval hennissant le vigoureux sabot ;
Pendant qu'auprès de lui, dans un feu de fagot
Rougissait lentement un grand cercle de roue,
Comme un serpent de feu qui se tortille et joue
Dans un brasier ardent allumé sous les bois.
A l'approche des nuits, l'automne, bien des fois,
Quand le ciel était noir, et que la forge sombre
Semblait vomir dehors des flammèches sans nombre,

Par les carreaux de vitre et les ais du lambris,
Ils venaient regarder, avec des yeux surpris,
Le soufflet haletant qui ranimait la braise,
Et réchauffer leurs doigts en causant à leur aise.
Quand ils n'entendaient plus le soufflet bourdonner,
Ni sous le dur marteau l'enclume résonner,
Alors ils comparaient à des vierges pieuses
Qui, tenant à la main leurs lampes radieuses,
Entrent au sanctuaire au milieu de la nuit,
Les étincelles d'or qui retombaient sans bruit
Et mouraient tour à tour sous les cendres éteintes.
Quand l'hiver étendait son voile aux riches teintes
On les voyaient tous deux sur un léger traîneau,
Sillonner comme un trait la pente du côteau :
Souvent sur les chevrons ou le toit de la grange
Ils montaient hardiment, cherchant la pierre étrange
Que l'hirondelle apporte à son nid, tous les ans,
Quand elle l'a trouvée au bord des océans,

Pour de ses chers petits dessiller la paupière.
Heureux qui la trouvait cette étonnante pierre !
Ainsi leurs premiers jours sans pleurs et sans ennuis,
Comme un songe doré s'étaient bien vite enfuis !

Ils n'étaient plus enfants à l'époque où se passe
Le récit douloureux qu'il faut que je vous fasse.
Gabriel était homme, il aimait les travaux,
Forgeait avec son père et ferrait les chevaux.
Evangeline était une adorable femme—
Elle avait de son sexe et les espoirs et l'âme ;
On l'avait, dès longtemps, surnommée au canton :
" Le soleil d'Eulalie," à cause, disait-on,
Qu'elle ferait régner par sa grande prudence,
Au foyer de l'époux la joie et l'abondance ;
Et que de beaux enfants au visage vermeil
Naîtraient de ses amours : ainsi que le soleil.

Qui brille le matin de la sainte Eulalie
Féconde les vergers dont chaque rameau plie
Sous le poids des fruits mûrs, veloutés, odorants,
Comme un vieillard heureux sous le poids de ses ans

II

Déjà l'on arrivait à ce temps de l'année
Où le feuillage sec dort sur l'herbe fanée,
Où le soleil tardif est pâle et sans chaleur,
Où la nuit froide au pauvre apporte la douleur.
En bandes réunis les oiseaux de passage,
Sous un ciel noir et lourd, volaient, comme un nuage,
Des froides régions que l'aquilon flétrit
Aux rivages riants où l'amandier fleurit.
La forêt se tordait sous les vents de septembre
Comme un jeune coursier qui hennit et se cambre.

Tout, alors, présageait un hiver rigoureux.
L'abeille avait gardé tout son miel savoureux,
Et les coureurs des bois et les chasseurs sauvages
Qui, dans un cas pareil, se prétendaient fort sages,
Assuraient que l'hiver serait dur et mauvais
Car le renard perfide avait le cuir épais.

Ainsi venait l'automne et les froids avec elle.
Mais ce temps enchanteur, cette époque si belle
Qu'on appelle au hameau l'été de la Toussaint
Ranima le cœur triste et le soleil éteint :
Un éclat radieux portant aux rêveries
Illuminait les airs, les bois et les prairies ;
L'univers rayonnant et brillant de fraicheur,
Semblait sortir des mains du sage Créateur.
On eût dit que l'amour régnait dans tout le monde ;
Que l'océan chantait pour endormir son onde !

Et des accents nouveaux, de magiques concerts
Paraissaient s'élever des bourgs et des déserts !
Des enfants qui jouaient les voix vives et nettes,
Les refrains sémillants des luisantes girouettes
Qui criaient dans les airs, sur les toits des donjons,
Les doux roucoulements des amoureux pigeons,
Les plaintes de la brise et les battements d'ailes
Des oiseaux qui volaient au-dessus des tourelles,
Tout n'était qu'harmonie, ivresse et pur amour !
Tout semblait du printemps annoncer le retour !
Sur le bord de la mer et des hautes collines
Le soleil argentait les limpides bruines ;
L'océan était d'or : les arbres des forets
Berçant, avec orgueil, les châtoyants reflets
De leur manteau safran, ou pourpre, ou diaphane,
Etincelaient de loin comme le fier platane,
Quand le Perse idolâtre orne ses verts rameaux
De voiles éclatants et de brillants joyaux.

Tout respirait la paix, le calme et l'innocence :
La nuit dans les vallons descendait en silence,
Et l'étoile du soir étinceiait encor,
Irisant le ciel bleu de ses filandres d'or.
Les troupeaux bondissants regagnèrent l'étable
En flairant du gazon le parfum délectable,
En respirant du soir l'agréable fraîcheur.
Devançant les troupeaux, brillante de blancheur,
Venait en s'ébattant une grasse génisse,
Celle d'Evangéline, avec son beau poil lisse,
Sa clochette joyeuse et son joli collier.
On vit le jeune pâtre à travers le hallier,
Ramener en chantant les brebis du rivage
Où croissait chaque année un riche paturage.
Près de lui le gros chien au poil long et soyeux
Fièrement trottinait d'un air libre et joyeux,
Et pressait les traînards qui restaient en arrière.
Quand le jeune berger dormait sous la bruyère

C'était lui qui gardait les timides agneaux,
Et la nuit quand les loups réunis en troupeaux,
Dans les bois d'alentour hurlaient leurs cris de rage.
Lui seul les protégeait par son noble courage.

Quand la lune, plus tard, éclaira l'horizon,
Que sa molle lueur argenta le gazon,
Les chariots remplis d'un foin aromatique,
Arrivèrent des champs à la grange rustique :
Sous de larges harnais décorés de pompons
Les chevaux hennissants balançaient leurs grands [fronts.
Secouaient avec bruit leur épaisse crinière
Où tombaient la rosée et la fine poussière.
Et rongeaient l'acier dur de leur mors écumant :
La féconde génisse arrêtée un moment
Ruminait, l'œil pensif, pendant que la laitière,
En écume d'argent, dans sa blanche chaudière,

Faisait couler le lait. Et dans la basse-cour,
Répétés par l'écho des granges d'alentour,
L'on entendit encor, comme dans un délire,
Des bêlements, des cris et des éclats de rire.
Mais ce bruits, toutefois, s'éteignit promptement ;
Un grand calme se fit : tout à coup, seulement,
En roulant sous leurs gonds les portes de la grange
Firent, dans le silence, un grincement étrange.

Assis dans son fauteuil fait de bois de noyer
Benoît le laboureur regardait, au foyer,
La flamme qui lançait d'éblouissantes flèches,
L'ondulante fumée et les vives flammèches,
Qui tournoyaient gaîment comme des feux-follets.
Sur le mur, en arrière, où les joyeux reflets
Dansaient légèrement des rondes fantastiques,
Son ombre se peignait avec des traits comiques ;

Pendant qu'à la clarté du foyer vacillant,
Prenant un air moqueur, un regard sémillant,
Chaque face sculptée au dossier de sa chaise
Semblait s'épanouir et sourire à son aise,
Et que sur le buffet, les plats de fin étain
Luisaient comme au soleil des boucliers d'airain.

Le bon vieillard chantait d'un ton mélancolique
Des refrains de chanson, des couplets de cantique,
Ainsi que ses aïeux, jadis, avaient chanté,
A l'ombre de leur bois, sous leur ciel enchanté,
Leur ciel de Normandie. Et son Evangéline,
Portant jupe rayée et blanche capeline
Filait, en se berçant, une filasse d'or.
Le métier dans son coin se reposait encor,
Mais le rouet actif mêlait avec constance,
Son ronflement sonore à la douce romance

Que chantait le vieillard assis devant le feu.

Comme dans le lieu saint quand le chant cesse un peu

On entend, sous les pas, vibrer l'auguste enceinte,

Ou du prêtre à l'autel on entend la voix sainte.

Ainsi quand le fermier, vaincu par les émois,

Suspendait les accents de sa dolente voix,

De la vieille pendule au milieu des ténèbres

On entendait les coups réguliers et funèbres.

Pendant que le vieillard chantait dans son fauteuil

On entendit des pas retentir sur le seuil,

Et la clenche de bois bruyamment soulevée

De quelque visiteur annonça l'arrivée.

Benoit reconnut bien les pas du forgeron

Avec ses gros souliers pleins de clous au talon,

Ainsi qu'Evangéline, à l'émoi de son âme,

Où se mêlait le trouble et la plus chaste flamme,

Avait bien deviné qui venait avec lui.

—" Ah ! sois le bienvenu, Lajeunesse, aujourd'hui !

S'écria le fermier en le voyant paraître,

" La gaîté, quand tu viens, semble aussitôt renaître !..

" Veux-tu donc savouer un tabac généreux ?

" J'en ai plus qu'il t'en faut, et j'en suis fort heureux,

" Prends au coin du foyer ta place accoutumée ;

" Et fumons en causant. C'est parmi la fumée,

" Qu'on voit dans leur orgueil se dessiner tes traits !

" Quand tu fumes, ton front, ton visage si frais

" Brillent comme la lune à travers les nuages

" Qui s'élèvent, le soir, au bord des marécages."

Basile, souriant, suivi de son garçon

Au foyer plein de feu vint s'asseoir sans façon,

Et répondit ainsi :—" Mon cher Bellefontaine,

" Tu plaisantes toujours et n'as jamais de peine,

" D'autres sont obsédés de noirs pressentiments

" Et ne font que rêver malheurs et châtiments :

" Ils s'attendent à tout : rien ne peut les surprendre...

Puis il s'interrompit en ce moment pour prendre

Son calumet de terre et le charbon fumant

Qu'Evangéline allait lui porter poliment,

Et bientôt ajouta : " Je n'aime point pour hôtes

" Ces navires anglais mouillés près de nos côtes.

" Leurs énormes canons qui sont braqués sur nous

" Ne nous annoncent point les desseins les plus doux ;

" Mais quels sont ses desseins ? sans doute qu'on l'ignore.

" On sait bien qu'il faudra quand la cloche sonore

" Appellera le peuple à l'église, demain,

" S'y rendre pour entendre un mandat inhumain ;

" Et ce mandat, dit-on, émane du roi George.

" Or, plus d'un paysan soupçonne un coupe-gorge.

" Tous sont fort alarmés et se montrent craintifs ! "

Le fermier répondit :—" De plus justes motifs

" Ont sans doute amené ces vaisseaux sur nos rives :

" La pluie, en Angleterre, ou les chaleurs hâtives

" Ont peut-être détruit les moissons sur les champs,

" Et, pour donner du pain à leurs petits enfants,

" Et nourrir leurs troupeaux, les grands propriétaires

" Viennent chercher les fruits de nos fertiles terres."

—" Au bourg l'on ne dit rien d'une telle raison,

" Mais l'on pense autrement, " reprit le forgeron

En secouant la tête avec un air de doute ;

Et poussant un soupir : " Mon cher Benoît, écoute ;

" L'Angleterre n'a pas oublié Louisbour,

" Pas plus que Port Royal, pas plus que Beau Séjour.

" Déjà des paysans ont gagné les frontières ;

" D'autres sont aux aguets sur le bord des rivières,

" Attendant en ces lieux avec anxiété

" Cet ordre qui demain doit être exécuté !

" On nous a dépouillé, pour combler nos alarmes,

" De tous nos instruments et de toutes nos armes ;

" Seul le vieux forgeron a ses pesants marteaux

" Et l'humble moissonneur ses inutiles faux ! "

Avec un rire franc mais un peu sarcastique
Le vieillard jovial à son ami réplique :
" Sans armes nous goûtons un plus profond repos,
" Au milieu de nos champs et de nos gras troupeaux ;
" Nous sommes mieux encor par derrière nos digues
" Que n'étaient autrefois nos ancêtres prodigues
" Dans leurs murs qu'ébréchaient les canons ennemis.
" D'ailleurs dans l'infortune il faut être soumis.
" J'espère cependant que ce soir la tristesse
" Fuira loin de ce toit où va régner l'ivresse,
" Car le contrat, ce soir, doit se conclure enfin.
" Les jeunes gens, ensemble et d'une habile main,
" Ont bâti la maison et la grange au village.
" Le fenil est rempli de grain et de fourrage ;
" Pour un an leur foyer est pourvu d'aliments.
" Attends, mon cher Basile, encor quelques moments
" Et Leblanc va venir avec sa plume d'oie ;
" De nos heureux enfants partageons donc la joie."

Cependant à l'écart en face d'un châssis
Les jeunes fiancés étaient tous deux assis
Regardant le ciel bleu, la belle Evangéline
Livrait à Gabriel sa main brûlante et fine ;
En entendant son père elle rougit soudain,
Puis un profond soupir fit onduler son sein.
Le silence venait à peine de se faire
Que l'on vit à la porte arriver le notaire.

III

Comme un frêle aviron aux mains des matelots,
Ou comme le filet dans le ressac des flots
Le notaire Leblanc était courbé par l'âge :
Son front large gardait la trace d'un orage
Et sur son col bronzé tombaient ses cheveux gris,
Pareils aux touffes d'or des épis de maïs.

A travers leur cristal ses besicles de corne
Laissaient voir la sagesse au fond de son œil morne
Il se plaisait beaucoup à faire des récits.
Père de vingt enfants, plus de cent petits-fils,
Jouant sur ses genoux, égayaient sa vieillesse—
Par leur charmant babil, et par leur gentillesse.
Pendant la guerre il fut, comme ami des anglais,
Quatre ans tenu captif dans un vieux bourg français.
Maintenant il avait une grande prudence
Et la simplicité de la naïve enfance.
C'était un bon ami : les enfants l'aimaient tous
Car il leur racontait contes de loups-garous,
Et d'espiègles lutins faisant au ciel des niches ;
Il leur disait le sort qu'avaient les blancs Létiches,
Enfants morts sans baptême, esprits mystérieux
Qui voltigent toujours cherchant partout les cieux
Et de l'enfant qui dort viennent baiser les lèvres ;
Comment une araignée éloigne toutes fièvres,

Quand on la porte au cou dans l'écale des noix ;
Comme au jour de Noël l'on entendait les voix
Des bœufs qui se parlaient au fond de leurs étables ;
Il disait les secrets, les vertus admirables
Que le peuple, autrefois, simple autant que loyal,
Prétendait découvrir dans le fer à cheval
Et le trèfle étalant quatre feuilles de neige,
Et biens d'autres récits d'ogre et de sortilége.

Aussitôt cependant que Leblanc arriva,
De son siége au foyer Basile se leva
Et, secouant le feu de sa pipe de terre,
Il dit en s'adressant au modeste notaire :
" Allons, père Leblanc, qu'avez-vous de nouveau ?
" Peut-être savez-vous ce qu'on dit au hameau
" De ces fiers bâtiments venus de l'Angleterre ? "
—" Je sais fort peu de chose et fais mieux de me taire,

Lui répondit Leblanc d'un ton de bonne humeur :

" Il est vrai qu'il circule une grande rumeur,

" Mais comme mon avis n'est jamais le plus sage

" Je dirai seulement ce qu'on dit au village,

" Je ne puis toutefois croire que ces vaisseaux

" Viennent sur notre rive apporter des fléaux ;

" Car nous sommes en paix ; et pourquoi l'Angleterre

" Ainsi nous ferait-elle éprouver sa colère ? "

—" Nom de Dieu ! " s'écria le bouillant forgeron,

Qui parfois décochait un sonore juron,

" Faut-il donc regarder toujours en toute chose,

" Le pourquoi, le comment ? Il n'est rien que l'on n'ose !

" L'injustice est partout et personne n'a tort :

" Tout le droit maintenant appartient au plus fort."

Sans paraître observer la chaleur de Basile

Leblanc continua d'une voix fort tranquille :

" L'homme est injuste, mais le bon Dieu ne l'est pas :

" La justice triomphe à son tour ici-bas.

" Et pour preuve je vais vous redire une histoire
" Qui ne s'efface point de ma vieille mémoire :
" Elle me consolait de mon destin fatal
" Lorsque j'étais captif au fort de Port Royal.
" Un vieillard aimait bien cette histoire touchante :
" A ceux que maltraitait quelque langue méchante
" D'une voix tout émue il allait la conter :
" Je voudrais comme lui pouvoir la répéter :

—" Sous le ciel africain, dans une ville antique
" On voyait autrefois, sur la place publique,
" Une haute colonne au piédestal d'airain
" Qu'avait fait élever un puissant souverain,
" Et sur cette colonne une statue en pierre,
" Figurait la justice impartiale et fière ;
" Une large balance, un glaive menaçant
" Etaient ses attributs, et disaient au passant

« Que dans cette cité la suprême justice
« De l'opprimé toujours était la protectrice.
« Cependant la balance, au fond de ses plateaux,
« Voyait chaque printemps, bien des petits oiseaux
« Bâtir leurs nids moelleux en chantant et sans craindre
« Le glaive flamboyant qui semblait les atteindre.
« Mais petit à petit se corrompit la loi :
« Aux misère du pauvre on n'ajouta plus foi,
« Et le faible, sans cesse en butte à l'ironie,
« Dut subir du plus fort la lâche tyrannie.
« On afficha le vice, et chaque tribunal
« Outragea l'innocence et protégea le mal.

« Un jour il arriva que certaine duchesse
« Perdit un collier neuf d'une grande richesse :
« N'ayant pu le trouver elle voulut, du moins,
« Venger avec éclat et sa perte et ses soins.

" Elle accusa de vol, en face de la ville,

" Une pauvre orpheline, une pieuse fille,

" Qui depuis de longs jours la servait humblement.

" Le procès, pour la forme, eut lieu bien promptement,

" Et le juge pervers condamna la servante

" A mourir au gibet d'une mort infâmante.

" Autour de l'échafaud on vit les curieux,

" Pressés, impatients, inonder tous les lieux,

" La jeune fille vint, calme mais abattue,

" Subir son triste sort au pied de la statue.

" Le bourreau la saisit. Au moment solennel

" Où son cœur s'élevait vers le Juge Eternel,

" Un orage mugit ; l'impitoyable foudre

" Ebranle la colonne et la réduit en poudre,

" Et la balance tombe avec un sourd fracas ;

" Or dans un des plateaux qui se brisent en bas

" On voit un nid brillant..... c'était un nid de pie

" Dans lequel s'enlaçait avec coquetterie

" Parmi les brins de foin, le collier précieux !.....

" C'est ainsi qu'éclata la justice des cieux ! "

Quand le père Leblanc eut fini son histoire
Basile ne dit mot mais ne parut rien croire ;
Il n'en concluait point qu'on n'avait désormais
Nul motif d'avoir peur des navires anglais.
Il voulait répliquer et manquait de langage.
Ses pensers demeuraient empreints sur son visage,
Comme sur une vitre, on voit dans les hivers,
La vapeur se geler sous mille aspects divers.

Alors Evangéline, à la braise de l'âtre,
S'empresse d'allumer la lampe au pied d'albâtre,
Et tout l'appartement luisant de propreté
Se remplit aussitôt d'une vive clarté.

Ensuite elle s'en vient déposer sur la table
Un pot d'étain rempli d'un cidre délectable,
Tandis que le notaire, étalant son papier,
Ecrit d'une main prompte, et sans rien oublier
Les noms des contractants, la date et puis leur âge,
La dot qu'Evangéline apporte en mariage
Et tous les divers points sans en oublier un.
Et quand tout fut écrit comme voulait chacun,
Que le sceau de la loi fut mis, brillant et large,
Comme le soleil levant sur le blanc de la marge,
Le vieux fermier tira sa bourse de chamois
Puis offrit au notaire au moins deux ou trois fois
En bel et bon argent le prix de son ouvrage.
Le notaire charmé, forma, selon l'usage,
Des vœux pour le bonheur du couple fiancé ;
Puis il prit sur la table après s'être avancé,
Le large pot d'étain où fermentait la bière,
Remplit, d'un air joyeux, la coupe tout entière,

Et but à la santé des gens de la maison.

Chacun prit à son tour l'écumeuse boisson.

Du cidre sur sa lèvre il essuya l'écume ;

Il prit son large feutre, il prit sa longue plume,

Son rouleau de papier et donna le bonsoir.

Les amis qui restaient vinrent alors s'asseoir

En cercle devant l'âtre où pétillaient les flammes.

Evangéline prit le damier et les dames

Qu'elle alla présenter aux paisibles vieillards.

La lutte commença. Leurs anxieux regards

Voyaient avec plaisir les pions dresser un siège,

Et les dames tomber dans un perfide piége.

Cependant l'un et l'autre ils s'amusaient beaucoup

D'une manœuvre heureuse ou d'un malheureux coup.

Les fiancés assis dans la fenêtre ouverte

Ecoutaient sur la rive expirer l'onde verte.

Heureux et souriants ils se parlaient d'amour,

En regardant les flots qui chantaient tour à tour,

Et les rubans de feu sur l'écume des vagues ;
La lune qui veillait, et les bruines vagues
Qui traînaient mollement leurs robes sur les prés
Et les étoiles d'or dans les cieux empourprés.

Ainsi passait le soir dans la joie et l'ivresse,
Et le temps paraissait redoubler de vitesse.
Tout à coup l'on ouït, dans le beffroi voisin,
La cloche qui vibrait sous le marteau d'airain.
On entendit neuf coups ; elle sonnait neuf heures ;
C'était le couvre-feu de toutes les demeures.
Basile et son ami se serrèrent la main
Et se dirent adieu pour jusqu'au lendemain.
Bien des mots de douceur, bien de tendres paroles,
Paroles d'amitié charmantes et frivoles,
S'échangèrent tout bas entre les deux amants,
Et de leurs cœurs émus calmèrent les tourments.

Nul bruit dans la maison ne se fit plus entendre :
Les charbons du foyer furent mis sous la cendre.
Après quelque instants le vieux et bon fermier
Fit du bruit de ses pas retentir l'escalier.
Tenant dans sa main blanche une lampe de verre
Sa fille le suivit gracieuse et légère
Ainsi qu'une gazelle aux lisières des bois.
Une douce lueur éclaira les parois
Quand la vierge monta les degrés de la rampe ;
Ce n'était point alors sa radieuse lampe,
Mais son regard serein qui versait la clarté.
Elle entra dans sa chambre. Un châssis, d'un côté,
Y laissait du soleil pénétrer la lumière.
Une chaise et le lit de la jeune fermière,
Une table, une image une croix seulement,
Voilà ce qu'on voyait dans cet appartement.
Mais on trouvait, au fond, dans un vieux garde-robe,
Des pièces de flanelle et d'étoffe à la mode,

Ouvrage ingénieux, tissu fin et parfait,
Que son habile main au métier avait fait,
Et qu'elle allait offrir pour dot en mariage,
Parce qu'il ferait voir la femme de ménage
Mieux que ne le feraient les plus riches troupeaux.
Elle éteignit sa lampe. Inondant les carreaux
Les reflets argentés de la paisible lune
Dormaient sur le tapis tissé de laine brune ;
Et le sein de la vierge agité par l'espoir,
Au pouvoir merveilleux du bel astre du soir
Obéit doucement comme l'onde et la nue.
Quand son voile glissa de son épaule nue ;
Quand de son fin soulier sortit son beau pied blanc ;
Quand ses longs cheveux noirs tombèrent sur son flanc,
Qu'elle parut charmante ! Et, dans sa rêverie,
Elle s'imagina qu'au bord de la prairie,
Amoureux et rusé, Gabriel son amant,
En silence épiait le fortuné moment

Où, devant les rideaux de l'étroite fenêtre,
Il pourrait voir son ombre un instant apparaître.
Or l'ombre d'un nuage effleura les cloisons
Que la lune éclairait de ses moelleux rayons.
D'une grande noirceur la chambre fut remplie :
Un sentiment de crainte et de mélancolie
Saisit Evangéline. Elle eut comme un remords,
Entr'ouvrit sa fenêtre et regarda dehors.
La lune s'échappait, souriante et volage,
Les plis mystérieux d'un vagabond nuage.
Une étoile aux cils d'or la suivait dans le ciel.
De même qu'autrefois le petit Ismael
Suivait Agar sa mère en sa lointaine marche,
Après qu'elle eut quitté le toit du Patriarche.

IV

Le lendemain matin, au lever du soleil,
Quand le bourg de Grand-Pré sortit de son sommeil,
Un océan de pourpre entourait les collines ;
Les ruisseaux babillaient ; et le Bassin des Mines,
Légèrement ridé par l'haleine du vent,
Réfléchissait l'éclat du beau soleil levant ;
Et, sur les flots d'azur, les barques aux flancs sombres
Berçaient avec fierté leurs gigantesques ombres.

Après un court repos le Travail vint encor
Du matin radieux ouvrir les portes d'or.

Proprement revêtus des habits du dimanche
Les joyeux paysans à l'allure humble et franche
Arrivèrent bientôt des villages voisins.
Ici quelques vieillards sur le bord des chemins,
S'aidant de leurs bâtons, venaient par petits groupes ;
Là, les gars éveillés, en turbulentes troupes,
Passaient à travers champs, suivant, le long du clos,
Le sillon qu'avaient fait les pesants chariots,
Au temps de la moisson, dans l'herbe verte et tendre.
On grondait les amis qui se faisaient attendre :
Chacun fumait, causait, riait de toute part.
Les groupes arrivés aux groupes en retard
Criaient mille bons mots, mille plaisanteries.
Les maisons ressemblaient à des hôtelleries.
Assis devant les seuils sur de vieux bancs de bois,
Se chauffant au soleil, les simples villageois
Discouraient du danger qui menaçait leur tête.
La maison de Benoit avait un air de fête.

Là plus vive qu'ailleurs on trouvait la gaîté,
Et plus charmante aussi l'humble hospitalité :
Evangéline était au milieu des convives ;
Et son regard modeste et ses grâces naïves
Avaient, ce matin-là, pour eux bien plus d'attrait
Que le verre enivrant que sa main leur offrait.

On fit dans le verger les chastes fiançailles.
Le soleil était chaud comme au temps des semailles :
De l'odeur des fruits mûrs l'air était parfumé ;
Le ciel brillait d'un feu tout inaccoutumé.
Le prêtre fut conduit à l'ombre du feuillage
Avec le vieux Leblanc notaire du village.
Du bonheur des amants s'entretenant tous deux
Basile et le fermier étaient assis près d'eux.
Et contre le pressoir et les ruches d'abeilles,
Avec les jeunes gens aux figures vermeilles

Etait le vieux Michel joueur de violon,
Charmant diseur de riens, beau chanteur de chanson,
Qui tenait bien l'archet et battait la mesure
En frappant du talon le tapis de verdure.
Sur ses cheveux de neige on voyait, tour à tour,
L'ombre de quelque feuille ou les reflets du jour
Passer quand les rameaux se berçaient à la brise.
Son visage riant avec sa barbe grise
Brillait comme un charbon qui s'anime au foyer
Quand le vent prend la cendre et la fait tournoyer.
Il promena l'archet sur les cordes vibrantes :
L'instrument résonna : les danses délirantes
Commencèrent sur l'herbe, à l'ombre du verger.
Le gazon s'inclina sous plus d'un pied léger.
Jeunes gens et vieillards s'unirent dans la danse.
Les brillants tourbillons roulèrent en cadence,
Sur l'émail du vert pré, sans trêve, sans repos,
Au milieu des ris francs et des tendres propos.

La plus belle parmi toutes ces jeunes filles,
La plus pure au milieu des vierges si gentilles,
C'était Evangéline ! et le plus beau garçon
C'était bien Gabriel le fils du forgeron !

Le matin passait vite : on était dans l'ivresse !
Mais voici qu'arrivait l'heure de la détresse !
On entendit sonner la cloche dans la tour ;
On entendit le bruit du sonore tambour,
Et l'église aussitôt se remplit toute entière.
Tremblant pour leurs époux, au fond du cimetière,
Les femmes du village, en foule et tristement,
Attendirent la fin de cet événement.
Elles se cramponnaient aux angles de la pierre,
Aux saules qui des morts protégeaient la poussière
Pour voir dans la chapelle à travers les vitreaux.
Avec un air d'orgueil, marchant à pas égaux,

COMPLETE - PAGINATION

Les soldats, deux à deux, des vaisseaux descendirent
Et tout droit à l'église à grands pas se rendirent.
Au son de leurs tambours de sinistres échos
Du temple profané troublèrent le repos.
Un long frémissement s'empara de la foule
Qui bondit comme un flot que la tempête roule.
La porte fut fermée avec des gros verroux.
Des féroces soldats redoutant le courroux
L'Acadien plein de crainte attendit en silence.
Bientôt le commandant avec fierté s'avance,
Monte jusqu'à l'autel, se tourne et parle ainsi :
—" Vous êtes en ce jour tous assemblés ici
" Comme l'a décrété Sa Majesté chrétienne,
" Honnêtes habitants de la terre Acadienne :
" Or vous n'ignorez pas que le roi fut clément,
" Fut généreux pour vous ; mais vous autres, comment
" A de si grands bienfaits osez-vous donc répondre ?
" Consultez votre cœur il pourra vous confondre.

" Paysans, il me reste un devoir à remplir,

" Un pénible devoir ; mais dois-je donc faiblir ?

" Dois-je faire à regret ce que mon roi m'ordonne ?

" Je viens pour confisquer, au nom de la couronne,

" Vos maisons et vos biens avec tous vos troupeaux.

" Vous serez transportés à bord de nos vaisseaux,

" Sur un autre rivage où vous serez, j'espère,

" Un peuple obéissant généreux et prospère.

" Vous êtes prisonniers au nom du Souverain."

En été quelquefois quand le soleil de juin,

Par l'ardeur de ses feux dessèche les prairies ;

Que les fleurs des jardins, que les feuilles flétries

Tombent, une par une, au pied de l'arbrisseau ;

Qu'on n'entend plus couler le limpide ruisseau ;

A l'horizon de flamme un point sombre, un nuage,

Portant dans son flanc noir le tonnerre et l'orage,

S'élève tout à coup, grandit, grandit toujours.
Le soleil effrayé semble hâter son cours :
Il règne dans les airs un lugubre silence :
Le ciel est noir ; l'oiseau vers ses petits s'élance ;
Et la cigale chante et l'air est étouffant ;
Le tonnerre mugit ; le nuage se fend ;
Le ciel vomit la flamme ; et la pluie et la grêle
Sous leurs fouets crépitants brisent l'arbuste frêle,
Et le carreau de vitre, et les fleurs et les blés.
Dans un des coins du clos un moment rassemblés,
Les bestiaux craintifs laissent là leur pâture,—
Puis bientôt en beuglant ils longent la clôture
Pour trouver un passage et s'enfuir promptement.
Des pauvres villageois tel fut l'étonnement
A cette heure fatale où le cruel ministre
Eut sans honte élevé sa parole sinistre.
Ils courbèrent le front sous le poids du malheur ;
Ils restèrent muets de peine et de terreur.

Mais bien vite au penser de ce sanglant outrage,
S'alluma dans leur âme une bouillante rage :
Vers la porte du temple ils s'élancèrent tous.
C'est en vain toutefois qu'ils redoublent leurs coups :
Elle ne s'ouvre point ! Des soupirs, des prières,
Des imprécations et des menaces fières
Font bien haut retentir en cet affreux moment
Le lieu de la prière et du recueillement.
Tout à coup dans la foule on vit le vieux Basile,
Frémissant, agité comme un bateau fragile
Que le vent de l'orage emporte sur les flots,
Lever ses poings nerveux en rugissant ces mots :
—"A bas ! ces fiers Anglais ! Ils ne sont point nos maîtres !
" A bas ! ces étrangers ! ces perfides ! ces traîtres
" Qui viennent en brigands détruire nos moissons !
" Qui veulent nous chasser pour piller nos maisons ! "
Il en aurait bien dit sans doute davantage,
Mais un brutal soldat à la mine sauvage,

Le frappant sur le front d'un gantelet de fer
L'étendit à ses pieds avec un ris d'enfer.

Pendant que cette scène affreuse et sans exemple
Se déroule, en plein jour, au milieu du saint temple,
La porte du chœur s'ouvre et le père Félix,
Dans sa tremblante main tenant un crucifix,
Vêtu de l'aube blanche et de la sainte étole,
Et le front entouré comme d'une auréole,
S'avance d'un pas sûr jusqu'au pied de l'autel.
Son cœur est abîmé dans un chagrin mortel ;
Il voit son cher troupeau qui crie et se désole,
Lui parle avec douceur, et sa grave parole
Retentit comme un glas le soir du jour des morts :
—" Hélas! que faites-vous? et quels sont ces transports?
" Pourquoi donc ces clameurs? Pourquoi cette colère ?
" J'ai pendant quarante ans travaillé comme un père

" A vous rendre plus doux et plus humbles de cœur.

" Et vous ne savez point supporter le malheur !

" Aux âmes des payens vos âmes sont pareilles !

" De quoi m'ont donc servi la prière et les veilles,

" Si vous n'êtes meilleurs ? Si vous ne savez plus

" Pardonner aux méchants comme font les élus ?

" Si loin de pardonner vous cherchez la vengeance ?

" C'est ici la maison d'un Dieu plein d'indulgence

" Ne la profanez point par d'aveugles excès.

" La haine ne doit pas au temple avoir d'accès.

" Oh ! voyez sur la croix ce Dieu qui vous contemple !

" Ce Dieu crucifié doit vous servir d'exemple !

" Voyez, mes bons enfants, quelles saintes douceurs

" Dans ce regard rempli de tristesse et de pleurs !

" Que de paix et d'amour sur cette lèvre pâle

" Qui semble dire encore, au moment où s'exale,

" Comme un baume divin, le suprême soupir :

—" Père, pardonnez-leur ce qu'ils me font subir "—

" Mes enfants, disons donc, nous que la peine accable,
" Nous qui sommes l'objet d'une haine implacable ;
" O mon Père, pardon ! pardon pour nos bourreaux ! "
Après un jour brûlant, s'il pleut, les arbrisseaux
Verdissent dans les prés et nous semblent renaître.
Tels les cœurs abattus, aux paroles du prêtre,
Retrouvèrent la force et la tranquillité ;
Et les bons villageois, avec humilité,
Levèrent sur le Christ des regards d'espérance
Et s'écrièrent tous, oubliant leur souffrance
Et tombant à genoux sous les sacrés arceaux :
" O mon père, pardon, pardon pour nos bourreaux ! "
Déjà le jour baissait. La voûte de l'église
Prenait, de place en place, une teinte plus grise ;
Un clerc vint allumer les cierges de l'autel ;
Et le Père Félix, sur un ton solennel,
Commença la prière ; et, d'une voix plaintive,
Mais avec un cœur plein d'une piété vive,

Le peuple infortuné pendant longtemps pria.
Prosternés à genoux, de l'*Ave Maria*
Tous les pieux chrétiens à haute voix chantèrent
Les mots consolateurs, qui de nouveau montèrent,
Sur l'aile de l'amour, vers le trône de Dieu,
Comme autrefois Eli sur un char tout de feu.

Cependant du village un grand trouble s'empare,
Car on sait des anglais la conduite barbare ;
Et les yeux tout en pleurs, tremblants, épouvantés,
Les femmes, les enfants courent de tous côtés.
Longtemps Evangéline attendit son vieux père,
A la porte, debout, sous l'auvent solitaire,
Tenant sa main ouverte au-dessus de ses yeux
Afin d'intercepter les reflets radieux
Du soleil qui versait des torrents de lumière
Dans les chemins du bourg et sur l'humble chaumière

Dont il couvrait le toit d'un brillant chaume d'or ;
Du soleil qui semblait vouloir jeter encor
Un long regard d'amour sur cette noble terre
Que venait d'enchaîner l'égoïste Angleterre.
Sur la table était mise une nappe de lin :
Déjà pour le souper étaient servis le pain,
Un flacon de vieux cidre et le nouveau fromage
Et le miel odorant comme la fleur sauvage :
Puis au bout de la table était le vieux fauteuil.
Inquiète et tremblante on la vit sur le seuil
Jusqu'à l'heure tardive où, loin dans les prairies
Les ombres des grands pins sur les herbes fleuries,
S'allongent vers le soir : Et comme une ombre aussi
S'étendit la douleur dans son cœur tout transi.
Elle était accablée, et pourtant sa jeune âme.
Comme un jardin céleste, exhalait le dictame
De l'espoir, de l'amour et de la charité.
Oubliant sa faiblesse et sa timidité

Elle partit alors, et, dans tout le village,
Par des regards amis, par un pieux langage,
Courageuse, elle alla consoler, tour à tour,
Les vierges qui pleuraient leur tendre et pur amour ;
Elle alla ranimer les femmes désolées
Qui revenaient, en pleurs, et tout échevelées,
Dans leurs foyers déserts avec leurs chers enfants,
Car l'ombre de la nuit voilait déjà les champs.

Le soleil descendit derrière les collines,
Et de molles vapeurs, de folâtres bruines,
De son orbe éclatant voilèrent les doux feux ;
De même qu'autrefois en des temps merveilleux
Quand du Mont Sinaï descendit le prophète
Un éclatant nuage environna sa tête.
Et l'angelus sonna dans la vibrante tour
A l'heure de mystère où s'efface le jour.

Comme un pâle fantôme, anxieuse et plaintive,
Marchant à pas pressés, Evangéline arrive
A l'église où régnait un silence de mort.
Elle cherche les siens et pleure sur leur sort ;
Elle entre au cimetière ; elle s'arrête, écoute :
Tout est calme et muet sous la modeste voûte.
Un noir pressentiment, une vague souleur
Dans son cœur abattu se mêle à la douleur ;
D'une tremblante voix deux fois elle s'écrie :
" Gabriel ! Gabriel ! " et de sa main flétrie
Elle assèche les pleurs qui coulent de ses yeux.
Mais rien ne lui répond : tout est silencieux,
Et les tombeaux des morts, dans le sein de la terre,
Elèvent plus de voix, cachent moins de mystère
Que ce temple qui semble un tombeau de vivants !
Marchant le front courbé sur les sables mouvants
Elle revient alors, l'esprit rempli de trouble,
Au foyer paternel où son chagrin redouble

A l'aspect désolé de chaque appartement.

Sous le toit solitaire entraient rapidement

Les ombres de la nuit et les spectres livides :

Les fantômes du soir hantaient les chambres vides.

Le souper sur la table était encore entier

Et la flamme dormait sous la cendre, au foyer.

Sur l'escalier ses pas faiblement retentirent

Et de tristes échos à leur bruit répondirent.

De nuages épais le ciel était couvert.

Elle entendit frémir, près du châssis ouvert,

Le sycomore ombreux dont le riche feuillage

Crépitait sous la pluie et le vent d'un orage.

Déchirant le ciel noir, d'éblouissants éclairs

D'une horrible lueur firent briller les airs.

Le tonnerre roula de colline en colline.

Dans sa chambre, à genoux, la pauvre Evangéline

Se rappela qu'au ciel est un Dieu juste et bon

Qui voit tout l'univers s'incliner à son nom :

Elle se rappella cette jeune servante
Dont Leblanc avait dit l'histoire consolante.
Son âme se calma, son front devint vermeil,
Puis elle s'endormit d'un paisible sommeil.

V

Quatre fois le soleil, sorti du sein des ondes,
Fit pleuvoir sur Grand Pré ses feux en gerbes blondes
Quatre fois, en dorant l'humble croix du clocher,
Il disparut derrière un noirâtre rocher
Qui découpait au ciel une ligne bizarre.
A cette heure suave où l'aurore se pare
Des roses qu'elle cueille à l'approche du jour
Le coq joyeux chanta dans chaque basse-cour.
Et pendant qu'il chantait, livides et muettes,
Conduisant vers la mer leurs pesantes charettes,

Le chapelet au cou, les femmes, tour à tour,
Sortirent, à pas lents, des hameaux d'alentour.
Elles mouillaient de pleurs la poussière des routes,
Et puis, de temps en temps, elles s'arrêtaient toutes
Pour regarder encore une dernière fois
Le clocher de l'église et leurs modestes toits
Et leurs paisibles champs et leur joli village,
Avant que la forêt qui borde le rivage
Ne les vint pour jamais ravir à leurs regards.
Et les petits enfants, loquaces et gaillards
Aiguillonnant les bœufs de leurs voix menaçantes,
Marchaient à leurs côtés, et leurs mains innocentes
Serraient contre leur cœur quelques hochets bien chers
Qu'ils voulaient emporter de l'autre bord des mers.

Ils arrivent enfin dans ce lieu solitaire
Où la Gasperau mêle, en bruissant, son eau claire

Aux flots de l'Océan. Pâles, les yeux hagards,
On les voit sur la rive errer de toutes parts !
On voit des paysans le modeste bagage
Pêle-mêle entassé sur la berge sauvage !
Et tout le long du jour les fragiles canots
Le transportent à bord des superbes vaisseaux !
Et tout le long du jour de nombreux atelages,
Chargés péniblement, descendent des villages !

L'aile sombre du soir sur le bourg s'étendit :
Un grand calme régnait. Soudain l'on entendit
Le triste roulement des tambours à l'église.
Une terreur profonde, une horrible surprise
Des femmes du hameau font tressaillir les cœurs.
Et, bravant des soldats les sarcasmes moqueurs,
Elles courent au temple, en assiégent la porte.
Mais voici qu'aussitôt, le front haut, l'âme forte,

Les pauvres Acadiens défilent deux à deux.
Mille ignobles soldats se tiennent auprès d'eux.
Comme des pélerins, bien loin sur quelque rive
Vont ensemble chantant une chanson naïve,
Un air de la Patrie, un antique refrain,
Pour calmer la fatigue et l'ennui du chemin ;
Ainsi les prisonniers chantaient avec courage,
Mais d'une voix plaintive, en allant au rivage ;
Et leurs femmes, leurs sœurs et leurs filles pleuraient !
Tour à tour, cependant, ces chants pieux mouraient.
Mais tout à coup voici qu'un nouveau chant commence !
—" Cœur sacré de Jésus, ô source de clémence,
" Cœur sacré de Marie, ô fontaine d'amour,
" Hélas ! secourez-nous en ce malheureux jour !
" Nous sommes exilés sur la terre des larmes !
" Pitié ! pitié pour nous dans nos longues alarmes ! "
Les jeunes paysans commencèrent d'abord ;
Puis les vieillards émus, à leur pieux accord,

Unirent aussitôt leur chant tremblant et grave
Et le vent qui des prés portait l'odeur suave,
Les femmes qui suivaient le cruel régiment,
Et les petits oiseaux qui voltigeaient gaîment
Sous la pourpre du ciel et la nue orgueilleuse
Mêlèrent à ces voix leur voix mélodieuse !

Assise au pied d'un arbre à côté du chemin,
En silence et le front appuyé sur sa main,
Levant, de temps en temps, un œil d'inquiétude
Vers le bourg devenu comme une solitude,
La jeune Evangéline attendait les captifs.
Comme le bruit des flots qui heurtent les récifs
Elle entendit leurs pas sur la terre durcie.
A leur touchant aspect son âme fut saisie
D'un pénible tourment, d'une affreuse douleur.
Elle voit Gabriel ! quelle étrange pâleur

Sur sa noble figure, hélas ! s'est répandue !

Elle vole vers lui, frissonnante, éperdue,

Presse ses froides mains : " Gabriel ! Gabriel !

" Ne te désole point ! soumettons-nous au ciel :

" Il veillera sur nous ! Et que peuvent les hommes,

" Que peuvent leurs desseins contre nous si nous sommes

" L'un et l'autre toujours unis par l'amitié ! "

Sur ces lèvres de rose, à ces mots de pitié,

Avec grâce voltige un triste et doux sourire ;

Mais voici que soudain sa chaste joie expire,

Elle tremble et pâlit. Au milieu des captifs

Elle voit un vieillard, dont les regards plaintifs

Se reposent, de loin, avec amour, sur elle :

Ce vieillard, c'est son père ! Une peine mortelle,

Un profond désespoir ont altéré ses traits !

Il porte sur son front la trace des regrets :

On ne voit plus le feu jaillir de sa paupière :

Son humble vêtement est couvert de poussière.

Lui jadis si joyeux il est tout abattu !
Il paraît dépouillé de force et de vertu.
Parmi ses compagnons tristement il chemine ;
Il pleure en regardant sa chère Evangeline.
Puis elle, avec transport, se jette dans ses bras,
Le couvre de baisers, et s'attache à ses pas :
Mais sa voix adorable et sa vive tendresse
Du vieillard désolé calment peu la tristesse !
C'est alors que l'on vit, au bord des sombres flots,
Un spectacle navrant. Les grossiers matelots,
En entendant les cris des malheureuses femmes,
Plus gaîment replongeaient dans les ondes leurs rames :
Par d'horribles jurons les soldats insolents
Des prisonniers craintifs hâtaient les pas trop lents.
L'époux désespéré parcourait la pelouse,
Cherchant, de toutes part, sa malheureuse épouse.
Les mères appelaient leurs enfants égarés,
Et les petits enfants allaient, tout effarés.

Pareils à des agneaux cherchant leurs tendres mères !

Femme, cesse tes pleurs et tes plaintes amères ;

Car tes pleurs seront vains et tes cris superflus !

Ton enfant bien-aimé te ne le verras plus !

Et toi, petit enfant, tu commences la vie

Et déjà pour jamais ta mère t'est ravie !

On sépare, en effet, les femmes des maris ;

Les frères de leurs sœurs ; les pères de leurs fils.

Sur le sein de sa mère en vain l'enfant s'attache,

Aux baisers maternels un matelot l'arrache

Et l'emporte, en riant, jusqu'au fond du vaisseau.

Quels soupirs ! quels transports ! quels cris, ô Gasperau,

S'élevèrent alors de ta rive tranquille !

Le jeune Gabriel et son père Basile,

Sur deux vaisseaux divers, furent ainsi traînés,

Tandis qu'auprès des flots restèrent enchaînés

Benoît et son enfant, la douce Evangéline.

Le soleil disparut en dorant la bruine.

La nuit vint de nouveau ; mais tout n'était pas fait.
La moitié des captifs sur la grève restait.
A son tour, l'océan, onduleux et limpide,
Reflua vers son lit, laissant le sable humide
Au loin tout recouvert d'algues, de noueux troncs,
D'arbres déracinés et de flexibles joncs.

Cependant les canots échoués sur le sable
Pour reprendre leur tâche impie et méprisable
De la haute marée attendaient le retour.
Auprès, les matelots s'endormaient tour à tour
Ignoblement repus de tabac et de bière.
Parmi les chariots, le long de la rivière,
Les pauvres exilés, sans abri, sans maison,
Ayant pour toit le ciel, pour couche le gazon.
Erraient plaintivement comme de pâles ombres.
Leur retraite semblait un amas de décombres.

Vainement de s'enfuir à la faveur du soir
Ils auraient, dans leur âme, entretenu l'espoir,
Epiant tous leurs pas, soupçonneuses, cruelles,
Partout se promenaient d'actives sentinelles.

Alors comme le soir descendait sur les champs,
On entendit les voix des troupeaux mugissants
Qui laissaient la pâture et regagnaient leurs crèches
En broutant aux buissons les feuilles les plus fraiches.
Mais la grasse génisse attendit vainement :
L'étable était fermée ; et son long beuglement
Ne fit point revenir la joyeuse laitière
Avec un peu de sel et sa blanche chaudière.
Nul oiseau ne chanta le coucher de ce jour.
On n'ouït point sonner l'Angelus dans la tour.
On ne vit point surgir de légères fumées,
Ni luire de lumière aux fenêtres fermées !

Afin de réchauffer leurs membres engourdis
Plusieurs des paysans, parmi les plus hardis,
Allèrent amasser, sur le tuf de la rive,
Quelqu'épave venue au bord à la dérive,
Et firent de grand feux. Bientôt on put les voir
Qui venaient, tour à tour, sur des roches s'asseoir
Autour de ces brasiers aux vives étincelles.
L'on ouït encor, là, des menaces nouvelles,
Des lamentations et des gémissements.
Des enfants nouveau-nés les longs vagissements,
Les pleurs et les sanglots des vierges et des femmes,
Et les cris furieux des hommes dont les âmes
Sortaient soudainement d'une longue torpeur
Montèrent à la fois au trône du Seigneur.
Et parmi les soldats dédaigneux et farouches,
Sans craindre les jurons qui sortaient de leurs bouches,
Passait silencieux le bon Père Félix :
Et toujours dans sa main tenant le crucifix

Il allait plein d'ardeur, humble et divin apôtre,
Sans se décourager, d'une troupe vers l'autre,
Pour calmer et bénir son peuple infortuné.
En arrière des feux, sous un arbre incliné,
Il vit Evangéline assise avec son père.
Le front majestueux de ce vieillard austère
Aux lueurs du brasier reluisait de pâleur ;
Son œil hagard et fixe exprimait la douleur ;
Ses mains se bleuissaient ; la vie ou la pensée
Sur son front chauve et blanc paraissait effacée,
Et sa lèvre livide était sans mouvement.
Sa fille, toute en pleurs, prodiguait vainement
Les plus aimables soins, la plus douce tendresse,
Il était insensible aux pleurs de sa détresse
Comme à son dévoûment, comme à ses mots d'espoir.
Sur les feux qu'attisait le léger vent du soir,
Ouverts sinistrement, mornes, vitreux et ternes,
Ses yeux étaient fixés pareils à deux lanternes

Qui jettent, en mourant, une faible lueur,

Un lugubre rayon, à travers la noirceur.

—" Benoît ! allons, Benoît, soyons forts dans l'épreuve,

" Et bénissons les maux dont le ciel nous abreuve,"

Dit alors le bon prêtre avec force et respect.

Il en aurait dit plus, mais au pénible aspect

De ce vieillard mourant, de cette jeune fille

Qui bientôt n'aurait plus ici-bas de famille,

Son âme se gonfla ; comme un chant dans les bois

Sur sa lèvre entr'ouverte alors mourut sa voix.

Il posa ses deux mains sur la vierge plaintive,

Promena ses regards un moment sur la rive,

Les leva, tout en pleurs, vers la voûte des cieux

Où, dans la pourpre et l'or d'un sentier radieux,

Le soleil bienfaisant, les étoiles sereines

Roulent, avec accord, peu soucieux des peines

Qui troublent ici-bas l'infortune mortel.

Et quand il eut fini d'invoquer l'Eternel,

Il s'assit en silence auprès de l'humble vierge,
Et tous deux, bien longtemps, pleurèrent sur la berge.
Une lueur parut du côté du midi.
Quand de la lune d'août le disque ragrandi
S'élève, vers le soir, à l'horison de brume,
Rouge comme du sang, tout l'espace s'allume.
Aux reflets argentés de l'astre de la nuit
Chaque brin de verdure et chaque feuille luit ;
La mer semble rouler des flammes au rivage,
Et l'on dirait qu'au loin brûle une vaste plage.
Telle on vit, vers le sud, dans cette nuit d'horreur,
S'élever et grandir l'effrayante lueur :
Le bourg semblait couvert d'un sanglant et lourd voile ;
Dans un ciel embrasé l'on vit pâlir l'étoile ;
Puis elle disparut comme devant le jour ;
Les coteaux, les forêts et les toits d'alentour
Reflétaient des clartés inconstantes et vagues ;
De sanglantes lueurs roulaient avec les vagues ;

Sur le bord de la mer, près des flots écumants,
Les sables scintillaient comme des diamants,
Les voiles, les huniers des navires superbes
De feux aériens semblaient lancer des gerbes.
Le sol parut trembler ; il se fit un grand bruit
Que redirent longtemps les échos de la nuit ;
Et l'on vit s'écrouler, tout en feu, le village,
Comme un arbre puissant qu'abat, pendant l'orage,
Les carreaux de la foudre ou les fiers aquilons.
Une épaisse fumée, en sombres tourbillons,
S'éleva vers le ciel avec d'affreux murmures.
Les lambeaux enflammés du chaume des toitures,
Emportés dans les airs par un vent irrité,
Sillonnèrent longtemps l'ardente obscurité.
Les flammèches, la cendre, en brûlante poussière,
Tombèrent sur les flots de l'étroite rivière
Et sur la mer houleuse, avec le grondement
Du fer rouge qu'on plonge en l'eau subitement.

On entendit alors des jeunes tourterelles
Les doux roucoulements et les battements d'ailes !
On entendit le coq chanter dans le lointain
Comme pour saluer le réveil du matin !
On entendit les cris et les hurlements tristes
Du chien qui de son maître interrogeait les pistes !
Et les longs beuglements des troupeaux inquiets !
Et les vagues soupirs des profondes forêts !
Et les hennissements des chevaux hors d'haleine
Qui couraient effrayés, écumants, dans la plaine !
Et tous ces bruits divers formaient un bruit affreux
Comme le bruit qui trouble un camp aventureux
Qui vient de s'endormir sur l'herbe des prairies,
On sous les vers arceaux, près des rives fleuries
Du joli Nebraska bordé de bois ombreux,
Quand viennent à passer, par un soir orageux,
Tout auprès de l'endroit où s'élèvent les tentes,
Les naseaux enflammés, les crinières flottantes,

De sauvages coursiers qu'emporte le courroux,
Et d'agiles troupeaux de bisons au poil roux
Qui courent s'élancer, tout couverts de poussière,
Dans les vagues d'argent de la tiède rivière.

A l'aspect du fléau les malheureux captifs
Firent trembler les airs de leurs accents plaintifs :
—" Ils brûlent nos foyers ! Hélas quelle est leur rage !
" Nous ne reverrons plus notre joli village,
" Nos paisibles foyers, notre temple béni,
" Quand notre amer exil enfin sera fini ! "

Parmi les paysans disperses sur la berge,
Etonnés et sans voix, le saint prêtre et la vierge
Regardaient la lueur qui grandissait toujours.
Assis à quelques pas, refusant tout secours,

Benoît leur compagnon demeurait impassible
Et semblait ne point voir la scène indescriptible
Qui se passait alors sur le bord de la mer.
Après quelques instants d'un calme bien amer,
Lorsque pour lui parler tous deux ils se levèrent,
O surprise ! ô douleur ! alors ils le trouvèrent
Etendu sur le sol, froid et sans mouvement !
Le prêtre lui leva la tête doucement ;
Et la vierge tombant à genoux sur la terre,
Près des restes sacrés de son bien-aimé père,
Poussa de longs sanglots et puit s'évanouit.
Et jusqu'à l'heure où l'aube au ciel s'épanouit
Comme une fleur au bord d'un odorant parterre,
La pauvre enfant dormit ce sommeil de mystère,
Ce lourd sommeil qu'on nomme évanouissement.
Quand elle s'éveilla le fond du firmament
Etait encore rougi par le feu du village ;
Les galets de la rive et l'herbe et le feuillage

Etincelaient encor. Les amis l'entouraient.
Pâles, silencieux, plusieurs d'entre eux pleuraient
En reposant sur elle un regard de tristesse.
Un grand cri s'échappa de son âme en détresse
Et ses yeux, par torrents, répandirent des pleurs
Alors qu'elle sentit le poids de ses malheurs.
—" Enterrons sa dépouille au pied de ce grand hêtre,
Dit au captifs émus le vénérable prêtre,
" Enterrons sa dépouille au bord des vastes mers ;
" Et si nous revenons après de longs hivers
" Nous pourrons transporter son corps au cimetière
" Et planter une croix sur sa froide poussière ! "

Au bord de l'océan par les feux éclairé
Le vertueux Benoît fut, sans pompe, enterré.
Nul cierge ne brûla près de ses humbles restes ;
Nul chant n'alla frapper les portiques célestes ;

La cloche du hameau ne sonna point le glas ;
Mais le peuple gémit. La mer avec éclats
Répondit, à l'instant, à ses plaintes funèbres.
On aurait dit entendre, au milieu des ténèbres.
Les versets alternés, graves et solennels
Des moines à genoux devant les saints autels.
Or ce fracas de l'onde annonçait la marée.
Chaque barque du bord aussitôt démarrée,
Bondit légèrement et glissa sur les flots.
Les soldats au cœur dur, les sales matelots
Reprirent, tout joyeux, leur odieuse tâche,
Et chantant, et sifflant, et ramant sans relâche,
Ils eurent bientôt mis sur le pont des vaisseaux
Les colons qui restaient au bord des vastes eaux.
Des vents impétueux dans les haubans sifflèrent ;
L'océan reflua ; les voiles se gonflèrent,
Et les vaisseaux, hissant leurs brillants pavillons,
Ouvrirent, dans les flots, de bouillonnants sillons !

Ils laissaient la ruine au milieu du village,

Et la cendre des morts sous le tuf du rivage !

DEUXIÈME PARTIE

I

Déjà s'étaient enfuis bien de sombres hivers,
Les coteaux et les champs s'étaient souvent couverts
De verdure, de fleurs et d'éclatantes neiges,
Depuis le jour fatal où des mains sacriléges
Allumèrent le feu qui consuma Grand Pré ;
Depuis qu'à des tyrans un peuple fut livré
Par la haine hypocrite et par la perfidie ;
Depuis que loin des bords de la belle Acadie,

La brise fit voguer les vaisseaux d'Albion
Qui traînaient en exil toute une nation !

Les pauvres Acadiens, sur de lointaines plages,
Furent disséminés comme les fruits sauvages
Qui tombent d'un rameau que l'orage a cassé,
Ou les flocons de neige alors qu'un vent glacé
Agite les brouillards qui voilent Terre Neuve
Ou les bords escarpés du gigantesque fleuve
Qui roule au Canada ses flots audacieux.
Sans amis, sans foyers, sous de rigides cieux
Ils errèrent longtemps de village en village,
Depuis les régions où l'impur marécage,
Où la tiède savanne, au milieu des roseaux,
Sous un soleil brûlant laissent dormir leurs eaux,
Jusqu'à ces lacs du Nord dont les rives désertes
Sont de neige et de fleurs tour à tour recouvertes ;

Depuis les océans jusqu'au plateau lointain
Où, le Père des eaux dans ses bras prend soudain
Les collines de sable et dans la mer les pousse,
Avec les frais débris de liane et de mousse,
Pour recouvrir les os de l'antique mammouth,
Ne trouvant nulle part ce qu'ils cherchaient partout :
La pitié d'un ami, le toit sacré d'un hôte !
Et plusieurs, sans parler, cheminaient côte à côte ;
Ils ne recherchaient plus le foyer d'un ami :
Leur âme désolée avait assez gémi :
Ils demandaient, ceux-là, la paix à la poussière.
Leur histoire est écrite en plus d'un cimetière,
Sur la pierre ou la croix qui couvre leurs tombeaux.
Or parmi ces captifs qui traînaient de leurs maux,
Sous des cieux étrangers, la chaîne douloureuse,
On vit errer longtemps une enfant malheureuse.
Elle était jeune encore, et son grand œil rêveur
Semblait toujours fixé sur un monde meilleur.

Oui, la pauvre proscrite, elle était jeune et belle !
Mais hélas ! bien affreux s'étendaient devant elle
Le désert de la vie et ses âpres sentiers
Tout bordés des tombeaux de ceux qui les premiers
Fléchirent dans l'exil sous le poids des souffrances !
Elle avait vu s'enfuir ses douces espérances,
Ses rêves de bonheur et ses illusions !
Dans son cœur était mort le feu des passions !
Son âme ressemblait à quelque solitude
Où l'étranger chemine avec inquiétude
N'ayant, pour se guider, dans ces lieux incertains,
Que les débris des camps, que les brasiers éteints,
Et tous les os blanchis que le soleil fait luire.
Un vent de mort. Hélas ! soufflait pour la détruire !
Elle était le matin avec son ciel vermeil,
Ses chants mélodieux et son brillant soleil,
Qui tout à coup s'arrête en sa marche pompeuse,
Pâlit et redescend vers sa couche moelleuse.

Dans les villes, parfois, elle arrêtait ses pas :
Mais les vastes cités ne lui redonnaient pas
L'ami qu'elle pleurait, la paix du cœur perdue !
Elle en sortait bientôt, gémissante, éperdue,
Et poursuivait encor ses recherches plus loin.
Faible et lasse, parfois, se croyant sans témoin,
Elle venait s'asseoir au fond des cimetières,
Les regards attachés sur les croix ou les pierres
Qui protégeaient des morts le suprême repos.
Elle s'agenouillait, parfois, sur ces tombeaux
Où nulle inscription ne répète à la foule
L'humble nom du mortel que son pied distrait foule,
Puis elle se disait : " Peut-être qu'il est là !.....
" La tombe qui devait nous unir, la voilà !
" Il goûte le repos dans le sein de la terre,
" Et moi je traîne encore une existence amère ! "
Parfois elle entendait un bruit, une rumeur
Qui lui rendait l'espoir et ranimait son cœur :

Elle parlait aussi quelquefois, sur sa route,
A des gens qui disaient avoir connu, sans doute,
Cet être bien aimé qu'elle cherchait en vain ;
Mais c'était, par malheur, dans un pays lointain.
—" Oh ! oui, disaient les uns, touchés de sa tristesse,
" Nous l'avons bien connu Gabriel Lajeunesse !
" Un aimable garçon dont les tristes malheurs
" Nous ont jadis, souvent, fait répandre des pleurs !
" Son père l'accompagne : il se nomme Basile :
" C'est un bon forgeron, un vieillard fort agile.
" Ils sont coureurs-des-bois ; ils sont chasseurs tous deux,
" Et parmi les chasseurs leur renom est fameux."
—" Gabriel Lajeunesse ? il fut, disaient les autres,
" S'il nous en souvient bien, assurément des nôtres.
" De la Louisiane il franchit avec nous
" Les plaines sans confins et les nombreux bayous."
Souvent on lui disait : " Ta misère, ta peine,
" Pauvre enfant, sera-t-elle aussi longue que vaine ?

" Pourquoi toujours l'attendre et l'adorer toujours ?

" Il a peut-être, lui, renié ses amours.

" Et n'est-il pas d'ailleurs, dans nos petits villages,

" Des garçons aussi beaux et même d'aussi sages ?

" Combien seraient heureux de vivre auprès de toi !

" Tu charmerais leur vie : ils béniraient ta loi.

" Et Baptiste Leblanc, le fils du vieux notaire,

" A pour toi tant d'amour qu'il ne saurait le taire ;

" Donne-lui le bonheur en lui donnant ta main ;

" Et que dès ici-bas ta peine ait une fin."

A ceux qui lui tenaient ce discours raisonnable,

Elle disait pourtant : " Oh ! je serais coupable !

" Puis-je donner ma main à qui n'a point mon cœur ?

" L'amour est un flambeau dont la vive lueur

" Eclaire et fait briller les sentiers de la vie,

" L'âme qui n'aime pas au deuil est asservie ;

" Le lien qui l'enchaîne est un lien d'airain,

" Et pour elle le ciel ne peut être serein."

Souvent son confesseur, ce vieil ami fidèle,
Qui depuis le départ avait veillé sur elle,
En attendant qu'un père au ciel lui fût rendu,
Lui disait : " Mon enfant, nul amour n'est perdu.
" Quand il n'a pas d'écho dans le cœur que l'on aime ;
" Quand d'un autre il ne peut faire le bien suprême,
" Il revient à sa source et plus pur et plus fort ;
" Et l'âme qu'il embrase aime son triste sort.
" L'eau vive du ruisseau qui s'est au loin enfuie
" Dans le ruisseau retombe en abondante pluie.
" Sois ferme et patiente au milieu de tes maux :
" Le vent qui peut briser les flexibles rameaux
" Fait à peine frémir les branches du grand chêne.
" Sois fidèle à l'amour qui t'accable et t'enchaîne :
" Ne crains pas de souffrir, et bénis tes regrets :
" La souffrance et l'amour sont deux sentiers secrets
" Qui mènent sûrement à la sainte Patrie."
La pauvre Evangéline, à ces mots attendrie,

Levait, avec espoir, ses beaux yeux vers le ciel :
La coupe de ses jours avait bien moins de fiel :
Elle croyait encore entendre, dans son âme,
La mer se lamenter en déroulant sa lame ;
Et, parmi les soupirs et les tristes sanglots,
S'élevait une voix qui dominait les flots ;
Une voix ravissante et pleine de mystère,
Qui lui disait bien haut : " Infortunée, espère ! "

Ainsi la pauvre enfant, durant bien de longs jours,
Promena son espoir, sa peine et ses amours.
Son pied nu se brisa sur la ronce et l'ortie
Qui partout obstruaient le sentier de sa vie !

Esprit mystérieux, reprends ton noble essor !
Guide-moi, de nouveau, je veux la suivre encor !

La suivre par le monde où, seule, elle est allée ;
Comme le voyageur, le long d'une vallée,
Suit le cours sinueux d'un rapide ruisseau !
Loin des bords, quelquefois, il voit la nappe d'eau
Resplendir au soleil à travers la verdure ;
Quelquefois, près des bords, il entend son murmure
Et ne la voit point fuir sous l'épais arbrisseau :
Ainsi je la suivrai jusques à son tombeau !

II

Mai semait dans les champs le lis et l'immortelle.
Rapide et frémissante une longue nacelle
Glissait sur les flots d'or du Grand Mississippi.
Elle passa devant le Wabash assoupi,
Et devant l'Ohio qui balance ses ondes
Comme un champ de maïs berce ses tiges blondes.

Or ceux qui la montaient étaient des Acadiens,
De pauvres exilés dépouillés de leurs biens,
Triste et frêle débris d'un peuple heureux naguère,
Aujourd'hui dispersé sur la rive étrangère.
Une même croyance et les mêmes malheurs
Unissaient fortement ces pieux voyageurs.
A travers les forêts, les campagnes fleuries,
A travers les vallons et les vertes prairies,
Sur les sables ou l'onde ils s'en allaient errants,
Cherchant, de toutes parts, leurs amis, leurs parents.
Parmi ces fugitifs la belle Evangéline,
Semblable, en ses ennuis, au cyprès qui s'incline
Sur la fosse profonde où dort un malheureux,
Allait avec Félix son guide vertueux.

Le jour naît et s'enfuit, et la frêle pirogue,
Sur le fleuve écumeux, toujours se berce et vogue.

Elle effleure, tantôt, le pied d'un noir rocher,
Tantôt, parmi les joncs, on la voit se cacher.
Quand l'aile de la nuit s'entr'ouvre sur la terre
Elle cherche, à la côte, un abri solitaire ;
Les voyageurs lassés dressent leur campement,
Et couchés près du feu, reposent un moment.
Enfin elle franchit des chutes aboyantes,
Rase des bords féconds, des îles verdoyantes,
Où le fier cotonnier berce, d'un air coquet,
Ses aigrettes d'argent et leur moelleux duvet.
Elle s'avance, ensuite, en des anses profondes
Où de longs bancs de sable élèvent, sur les ondes,
Comme un ruban doré, leurs dos étincelants.
Et sur ses bancs de sable où les flots ondulants
S'en viennent tour à tour, chanter à leur passage,
Elle voit s'agiter le doux et blanc plumage
Des nombreux pélicans qui guettent le poisson,
L'insecte au fin corsage et l'impur limaçon.

La rive qu'elle effleure est basse et parfumée ;
La végétation est brillante, animée ;
Les oiseaux font entendre un magique concert ;
La fleur élève au ciel son calice entr'ouvert.
De distance en distance, au bord du gai rivage,
Au milieu d'un jardin ou d'un ombreux bocage,
S'élèvent la maison d'un Planteur enrichi
Et du nègre indolent la case au toit blanchi.
Les exilés touchaient cette terre féconde
Qu'un printemps éternel de son éclat inonde ;
Où toujours des moissons se balancent au vent.
Le grand fleuve, empressé, décrit, vers le levant,
Sous un ciel tout de flamme, une courbe lointaine,
Et ses flots transparents roulent dans une plaine
Parmi les nénuphars, les bosquets d'orangers,
Les citronniers fleuris et les riches vergers.
La rapide nacelle, obéissant aux rames,
S'écarte de sa course en traçant, sur les lames,

Un sillon circulaire où tremble le ciel bleu.
Sa fuite, en ce moment, se ralentit un peu.
Elle entre dans les eaux du bayou Plaquemine
Que le soleil couchant de ses feux illumine.

•

Devant les voyageurs, en ces endroits déserts,
Coulent, de tous côtés, mille canaux divers,
Et leur barque s'égare en ces eaux paresseuses
Qui se croisent cent fois sous les feuilles ombreuses.
Les cyprès chevelus, de leurs sombres rameaux,
Forment, au-dessus d'eux, de sonores arceaux
Où flottent parfumés, les mousses diaphanes,
Le lierre palpitant et les vertes lianes ;
Comme dans un vieux temple, entre de saints tableaux,
Flottent, tout radieux, de célèbres drapeaux.
Il règne dans ces lieux un effrayant silence ;
On entend seulement le héron qui s'élance,

Au coucher du soleil, vers le grand cèdre noir
Dont les rameaux touffus lui servent de juchoir ;
Ou, sur un tronc noirci, le hibou taciturne
Qui fait frémir les bois de sa plainte nocturne.

La lune se leva. Ses limpides rayons
Tracèrent, sur les eaux, de lumineux sillons ;
Coururent mollement le long de chaque branche
Qui parut se vêtir d'une écorce plus blanche ;
Glissèrent à travers le feuillage des bois
Qui formait des arceaux, des voûtes, des parois,
Comme à travers les ais d'un vieux mur en ruine
Glissent les fils d'argent d'une molle bruine.
La clarté de la lune aux différents objets
Donnait de grands contours et d'étranges aspects.
Tout parut se confondre en une masse grise ;
Tout sembla revêtir une forme indécise.

Voguant silencieux les malheureux proscrits
Sentirent un grand trouble entrer dans leurs esprits :
Le noir pressentiment d'un mal inévitable
Leur fit paraître encor ce lieu plus redoutable ;
Et leurs cœurs, effrayés des menaces du sort,
Se serrèrent soudain et tremblèrent plus fort ;
De même que l'on voit la frêle sensitive
Replier sa corolle et se pencher craintive,
Quand, au loin dans la plaine, un coursier au galop,
Fait retentir le sol de son poudreux sabot.
Mais une vision gracieuse et divine
Vint distraire et charmer l'âme d'Evangéline.
Sa brûlante pensée avait pris un beau corps :
Un fantôme brillant, devant ses yeux alors,
Flottait, avec mollesse aux rayons de la lune,
Et semblait lui sourire en sa longue infortune.
Celui qu'elle voyait dans cette vision,
Que la lune d'argent portait sur un rayon,

C'était le fiancé que demandait son âme !
Il lui tendait les bras, et chaque coup de rame
Semblait le rapprocher du fragile bateau
Qui glaissait lentement, en silence, sur l'eau.

Cependant un rameur d'une haute stature,
Portant un cor de cuivre à sa large ceinture,
Se leva de son banc à l'avant du bateau
Et, pour voir si comme eux, en ce pays nouveau
A l'heure de minuit dans ces bayous sans nombre,
Quelques autres canots ne voguaient pas dans l'ombre,
Il emboucha son cor et souffla par trois fois.
La fanfare éclatante éveilla, sous les bois,
Mille échos étonnés, mille voix inquiètes
Qui moururent au loin, dans leurs sombres cachettes.
On entendit voler les nocturnes oiseaux ;
On entendit frémir les flexibles roseaux,

Les bannières de mousse et les vertes ogives
Qui flottaient au-dessus des ondes fugitives ;
Mais pas une voix d'homme, en ce lieu de terreur,
Ne répondit alors à l'appel du rameur.
Comme un pavot fleuri dont la tête s'incline
Sur le bord du canot la triste Evangéline
Inclina doucement son front toujours vermeil,
Et bientôt reposa dans un profond sommeil.
Les rameurs, en chantant des chansons Canadiennes,
Comme ils chantaient jadis, aux rives Acadiennes,
Quand ils se promenaient sur leurs fleuves profonds,
Dans les flots ténébreux plongeaient leurs avirons.
Et puis, dans le lointain, comme les sourds murmures
Des brises de la nuit qui bercent les ramures,
Ou des limpides eaux qui coulent sous les bois,
On entendait des bruits, mystérieuses voix,
Qui s'élevaient du fond de cette solitude,
Et venaient se mêler aux cris d'inquiétude

Des oiseaux effrayés qui prenaient leur essor,
Aux longs rugissements du sombre alligator.

Les rameurs poursuivaient leur course solitaire.
Le matin, quand le jour vint sourire à la terre,
Que d'un éclat nouveau la fleur des champs brilla,
Le lac étincelant d'Atchafalaïa
Déroulait devant eux son onde miroitante
Et leur rendait l'espoir en comblant leur attente.
Dans l'ondulation les légers nénuphars
Balançaient mollement leurs calices blafards ;
Des lotus empourprés les corolles mignonnes
Sur le front des proscrits se tressaient en couronnes ;
L'air était embaumé des suaves senteurs
Que les magnolias épanchaient de leurs fleurs,
Et que la tiède brise emportait sur son aile.
Suivant le cours des flots la rapide nacelle

Longea bientôt les bords onduleux et pourprés
D'îles aux verts contours, aux luxuriants prés,
Que les oiseaux charmaient de leurs cantates gaies,
Que les rosiers en fleurs cernaient de blondes haies,
Où la mousse et l'ombrage invitaient au sommeil
Le voyageur errant brûlé par le soleil.

Vers le rivage ombreux de la plus riante île
Les voyageurs lassés guident l'esquif agile,
L'amarrent fortement en lieu sûr au rameau
D'un grand saule-pleureur qui se penche sur l'eau,
Et se dispersent tous sous les épaisses treilles.
Fatigués du travail et d'une nuit de veilles,
Ils dormirent bientôt d'un sommeil bienfaisant.
Au-dessus de leurs fronts, sourcilleux et pesant,
Le cèdre séculaire élevait son grand cône :
A ses bras étendus s'accrochait la bignone

Dont la coupe d'argent se balançait dans l'air.
Et le vif colibri, luisant comme un éclair,
Volait, de fleur en fleur, avec un doux bruit d'aile,
Et caressait leur sein de son bec infidèle.
La vigne suspendait ses rameaux tortueux,
Son feuillage enlacé, ses ceps durs et noueux,
Et formait des treillis, des échelles étranges
Comme celle où Jacob vit, en songe, les anges,
Les anges du Seigneur descendre et remonter.
Les doux reflets du jour faisaient luire et flotter
Devant l'esprit rêveur de la jeune orpheline
Un espoir ravissant, une image divine.

Cependant sur les flots unis comme un miroir
Venait rapidement un esquif au flanc noir.
Elégant et léger il effleurait les lames.
Des chasseurs le montaient, et leurs flexibles rames

Battaient l'onde, en cadence, au refrain des chansons :
Ils allaient vers le nord, la terre des bisons.
Un jeune homme pensif, à la brune prunelle,
Etait au gouvernail et guidait la nacelle.
Son poignet musculeux annonçait la vigueur,
Mais son œil était plein d'une morne langueur,
Son âme était bercée au vent de la tristesse...
Ce jeune homme c'était Gabrielle Lajeunesse !
Sans plaisir, sans espoir, redoutant l'avenir,
Et toujours poursuivi par l'affreux souvenir
Des maux qui l'accablaient depuis quelques années,
Il fuyait tous les lieux pour fuir ses destinées :
Il allait demander l'oubli de ses regrets
Et l'oubli de lui-même aux lointaines forêts.

Creusant un sillon d'or dans l'élément docile,
Le vagabond esquif s'avance jusqu'à l'île

Où s'était arrêté le canot des proscrits ;
Mais il ne vogue point sous les rideaux fleuris
Que le palmier formait de son large feuillage ;
Il longe l'autre bord plus triste et plus sauvage.

Gabriel le chasseur, sur sa rame courbé,
Ne vit point, à la rive, un canot dérobé
Sous les tissus de jonc et les branches de saule ;
Il ne vit point, non plus, la fraîche et blanche épaule
D'une vierge endormie à l'ombre des palmiers.
Le bruit des avirons, le chant des nautonniers
Ne réveillèrent point ceux qui dormaient, comme elle,
Sur la mousse des bois, sous le toit de dentelle
Que les rameaux touffus formaient au-dessus d'eux.
Le canot des chasseurs glissa sur les flots bleus
Comme, sur un jardin, l'ombre d'un haut nuage :
Et quand il eut longé la courbe du rivage,

Que le cri des tollets mourut dans le lointain,
Plusieurs des fugitifs s'éveillèrent soudain,
L'esprit bouleversé d'une angoisse inouïe.
Mais aux pieds du pasteur la vierge réjouie
Vint se précipiter avec émotion :
—" O mon père, dit-elle, est-une illusion
" Qui de mes sens troublés soudainement s'empare ?
" Est-ce un futile espoir où mon âme s'égare ?
" Ai-je entendu la voix d'un ange du Seigneur ?
" Quelque chose me dit, dans le fond de mon cœur,
" Que mon cher Gabriel est près de cette plage ! "
Mais un reflet de pourpre inonda son visage,
Et puis elle ajouta mélancoliquement :
" O mon père, j'ai tort, j'ai tort assurément
" De te parler ainsi de ces choses frivoles :
" Ton esprit sérieux hait ces vaines paroles."
—" Mon enfant," répliqua le sensible pasteur,
" Ton espoir est permis, ton rêve est enchanteur,

" Et tes illusions, pour moi, ne sont point vaines.

" Puissent-elles marquer le terme de tes peines !

" Lorsque sur notre esprit flotte un pressentiment,

" C'est pour nous avertir de quelqu'événement,

" Comme au-dessus des flots la bouée attachée

" Avertit que, sous elle, une ancre gît cachée.

" Espère, ô mon enfant, et calme ton souci ;

" Ton ami Gabriel n'est pas bien loin d'ici,

" Car, du côté du sud, la Tèche est assez proche

" Avec Saint-Maur juché sur sa côte de roche ;

" Et c'est là que l'épouse, après de longs malheurs,

" Retrouvera l'époux qui séchera ses pleurs ;

" Que le pasteur pourra, sous son humble houlette,

" Réunir, de nouveau, le troupeau qu'il regrette !

" Le pays est charmant, féconds sont les guérets,

" Et les arbres fruitiers parfument les forêts.

" On marche sur les fleurs, et le ciel, sur nos têtes,

" Tend ses voûtes d'azur que supportent les crêtes

" Des superbes forêts et des bois éloignés.

" Heureux les habitants de ces lieux fortunés

" Où du sol, sans travail, un fruit suave émane,

" Et qu'on nomme l'Eden de la Louisiane !...."

A ces mots consolants du Prêtre vénéré

La troupe se leva ; l'esquif fut démarré

Et vogua fièrement sur la vague de moire.

Le soir sur l'orient ouvrit son aile noire.

A l'occident pourpré le soleil radieux,

Comme un magicien dont l'art charme les yeux,

Tendit sa verge d'or sur la face du monde

Et noya, dans le feu, le ciel, la terre et l'onde.

La verdure des prés, le feuillage des bois,

Les vagues du beau lac, le tuf et les gravois

Jetèrent des rayons et des gerbes de flammes.

Le canot qui flottait sur les rapides lames

Avec ses avirons d'où les flots écumants
Retombaient, goutte à goutte, en larges diamants,
Etait comme un nuage à la frange dorée
Qui flotte entre deux cieux dans une mer pourprée.
Le front d'Evangéline était calme et serein :
Pour elle enfin le ciel ne serait plus d'airain !
L'amour illuminait son âme sans mystère
Ainsi que le soleil illuminait la terre.

Alors dans un bosquet un jeune oiseau moqueur,
Le plus sauvage barde et le plus beau chanteur,
Sautant de branche en branche, au bord du gai rivage,
Jusqu'au faîte d'un saule au frémissant feuillage,
Se mit à fredonner des ramages si beaux
Que les vieilles forêts, les rochers et les eaux
Semblaient, pour l'écouter suspendre leurs murmures.
Ses notes scintillaient, ravissantes et pures,

Comme un ruisseau de perle à travers des récifs.

Ses chants furent, d'abord, douloureux et plaintifs ;

C'était le chant d'amour des âmes délaissées :

Mais sa voix s'anima ; ses roulades pressées

Firent trembler au loin les feuillages touffus :

Brillants coups de gosier, éclats, trilles confus,

C'était un cri d'orgie, un refrain de délire.

Il parut babiller et s'éclater de rire ;

A la brise il jeta des accents de courroux ;

Il modula longtemps des sons tristes et doux ;

Puis, fendant, dans son vol, l'air avec brusquerie,

Il sema dans le ciel, comme par moquerie,

Tous les charmants accords de sa divine voix.

Au milieu d'un beau jour il arrive, parfois,

Qu'une brise légère, après quelques ondées,

Agite des tilleuls les cimes inondées

Et fait tomber la pluie, en goutte de cristal,

De rameaux en rameaux, jusques au fond du val.

Ainsi l'oiseau-moqueur, s'envolant des ramures,
Fit pleuvoir, sur les bois, ses chants et ses murmures.

Bercés par leur espoir et par ces doux accords
Bientôt les voyageurs longent les riants bords
De la Tèche qui coule au milieu des prairies.
Par-dessus les forêts et les plaines fleuries
Une blanche fumée ondule dans les airs.
Ils entendent bientôt les sons lointains et clairs
D'un cor qui va troubler les échos des rivages,
Et les mugissements des bœufs dans les pacages.

III

Au bord de la rivière, en un charmant endroit,
Paisible et retiré s'élevait l'humble toit

Dont les proscrits, de loin, avaient vu la fumée.

Un chêne l'ombrageait; la mousse parfumée

Et le gui merveilleux qu'aux fêtes de Noël

Venait couper, selon le rite solonnel,

Avec la serpe d'or, le Druide mystique,

Grimpait légèrement le long du chêne antique

Ce toit était celui d'un Pâtre déjà vieux.

Un jardin l'entourait, fleuri, luxurieux,

Et parfumant les airs de suaves arômes.

Derrière le jardin se déroulaient les chaumes,

Et les champs veloutés, et les sombres forêts.

La maison était faite en beau bois de cyprès :

Des poteaux élégants portaient la galerie ;

Et la vigne légère, et la rose fleurie,

Que venait caresser l'oiseau-mouche coquet,

Ornaient chaque poteau d'un odorant bouquet.

Au bout de la maison du pâtre solitaire,

Parmi l'épais feuillage et les fleurs du parterre,

Etaient la ruche active et le doux colombier,
L'abeille travailleuse et l'amoureux ramier.

Ces lieux étaient plongés dans un calme sublime.
Les rayons du soleil reluisaient sur la cime
Des arbres orgueilleux qui frangeaient l'horizon ;
Mais les ombres déjà planaient sur la maison.
La fumée, en sortant des hautes cheminées,
Semait d'orbes d'azur, de vagues satinées,
L'air tranquille du soir, le ciel sombre et serein.
Derrière la maison, et partant du jardin,
Un sentier conduisait aux grands bosquets de chêne
Qui semblaient un rideau d'émeraude et d'ébène.
Plus loin que la rivière, au fond du vaste champ
Où flottaient les regards d'un beau soleil couchant,
Les arbres inondés de lumières lointaines,
Immobiles, debout dans ces tranquilles plaines,

Leurs rameaux recourbés, ressemblaient aux vaisseaux
Qu'un calme désolant enchaîne sur les eaux.

Sur un cheval sellé qui hennit et folâtre,
Au bord de la forêt, on voit venir le pâtre.
Il revêt un pourpoint fait de peau de chevreuil ;
Sa figure bronzée a presque de l'orgueil ;
Son œil étincelant se lève et se promène,
Satisfait et ravi, sur la sublime scène
Que le soir, sous les cieux, déroule lentement.
Près de lui ses troupeaux broutent paisiblement
La pointe du gazon et la feuille moelleuse,
Et savourent, joyeux, la fraîcheur vaporeuse
Qui s'élève des flots et sur les prés s'épand.
A l'un de ses côtés un cor de cuivre pend.
Il le prend et le porte à sa bouche puissante :
Le cuivre retentit, et sa voix frémissante

Fait résonner, au loin, l'air sonore du soir.

Soudain à ce signal, dans le champ, on put voir

Les taureaux attentifs lever leurs cornes blanches

Au-dessus des buissons et des légères branches

Comme des flots d'écume au-dessus des cailloux.

En silence, d'abord, ouvrant leurs grands yeux roux,

Pendant quelques moments ils s'entre-regardèrent ;

Bientôt, comme un nuage, ils se précipitèrent

En beuglant, tous ensemble, à travers le gazon.

Alors le pâtre heureux revint à la maison.

Mais comme il arrivait sur son cheval superbe

En suivant le sentier qui serpentait dans l'herbe,

Il vit venir vers lui, marchant avec lenteur,

La vierge souriante et l'auguste pasteur,

Saisi d'étonnement et transporté d'ivresse,

Il saute de cheval avec grâce et prestesse,

Et court au-devant d'eux en leur ouvrant ses bras.
Les voyageurs, d'abord, ne le connaissent pas ;
Se demandent entre eux quel est cet aimable hôte,
Et sont heureux d'avoir abordé cette côte.
Mais leur incertitude au plaisir a cédé ;
Comme un vase trop plein leur cœur a débordé !
Sous les traits rembrunis de ce vieux pâtre agile
Leurs yeux ont reconnu le forgeron Basile !
Bien doux furent alors les longs embrassements,
Bien doux les gais propos et les épanchements
Des pauvres exilés sur la rive étrangère !
La peine de l'exil alors parut légère !

Basile conduisit au milieu d'un jardin
Ces amis que le ciel lui redonnait soudain.
Et là, parmi les fleurs nouvellement écloses,
Ensemble on s'entretint de mille et mille choses.

On parla du présent, mais surtout du passé :
Et plus d'un long soupir vers le ciel fut poussé !
Et pendant que la bouche essayait de sourire
Dans le regard voilé plus d'un pleur vint reluire !

La vierge, cependant, à travers le bosquet
Promenait, en silence, un regard inquiet ;
Son cœur était ému, son âme était en peine :
Elle n'entendait point la voix mâle et sereine
De l'être bien-aimé qu'elle espérait revoir !
Basile soupçonna bientôt le désespoir
Qui couvait dans le cœur de la jeune proscrite,
Et lui-même il sentit une angoisse subite.
Il rompit, en tremblant, le silence aussitôt :
—" N'avez-vous rencontré nulle part un canot ?
" Du lac et des bayous il a suivi la route :
" Gabriel le conduit : vous l'avez vu, sans doute ? "

A ces mots que Bazile aux proscrits adressa
Sur le front de la vierge un nuage passa ;
Son œil noir se remplit d'une larme brûlante,
Puis elle s'écria d'une voix déchirante :
" Gabriel, ô mon Dieu ! Gabriel est parti ! "
Son cœur dans le chagrin parut anéanti,
Et les échos du soir, tour à tour murmurèrent :
" Gabriel est parti ! " Les exilés pleurèrent.
Le vieux pâtre Basile avec bonté reprit :
—" Ne laisse point le trouble agiter ton esprit ;
" Sèche tes pleurs amers ; enfant, reprends courage ;
" Gabriel n'est pas loin de notre heureux rivage :
" Ce n'est que ce matin qu'il est parti d'ici,
" Le sot ! d'avoir laissé nos demeures ainsi !
" Toujours triste et rêveur, maladif et débile.
" Il était devenu d'une humeur difficile ;
" Il haïssait le monde et n'endurait que moi ;
" Il ne parlait jamais, ou bien parlait de toi.

" Dans les cantons voisins aucune jeune fille
" Ne semblait, à ses yeux, vertueuse ou gentille :
" Aussi leur devint-il un objet de terreur.
" Je résolus enfin, mais non pas sans douleur,
" De le laisser partir pour un lointain voyage.
" Il doit se procurer, dans un petit village,
" Des mulets espagnols aux pieds sûrs et mordants ;
" Il doit suivre, de là, sous des cieux moins ardents,
" Les sauvages du nord dans leurs forêts profondes ;
" Il veut chasser, partout, le castor dans les ondes,
" Et la bête féroce au fond des bois épais.
" Calme-toi mon enfant, et goûte encor la paix ;
" Nous saurons retrouver cet amant téméraire.
" Son perfide canot a le courant contraire.
" Demain nous partirons sitôt que le matin
" Versera sur les eaux un reflet incertain :
" Gaîment nous voguerons sur la vague irisée.
" Près des bords scintillants sous la molle rosée ;

" Nous rejoindrons bientôt l'amoureux déserteur,
" Et le ramènerons confus de son bonheur ! "

Alors, on entendit des voix vives et gaies :
On vit des jeunes gens franchir les vertes haies
Qui bordaient la rivière auprès de la maison :
Ils portaient en triomphe, à travers le gazon,
Michel, le vieux chanteur, le vieux barde rustique.
Dispensant aux mortels le chant et la musique ;
N'ayant d'autres soucis que d'égayer les cœurs ;
Que de mêler, parfois, quelques souris aux pleurs,
Le vieux Michel semblait un des dieux de la fable.
Il était renommé pour sa manière affable,
Pour ses cheveux d'argent et pour son violon.
" Vive le vieux Michel, notre gai compagnon ! "
Crièrent à la fois, en écartant les saules,
Les gars qui le portaient sur leurs fortes épaules.

Et le père Félix aussitôt se levant
Les salua de loin et courut au devant.
En tombant dans les bras du vénérable prêtre,
Le ménestrel sentit, dans son âme, renaître
Les transports ravissants d'un âge plus heureux ;
Il se mit à pleurer. Des souvenirs nombreux
A ses esprits émus alors se présentèrent ;
Et, vers les temps enfuis, ses pensers remontèrent !
La vierge vint baiser ses nobles cheveux blancs.
Il la prit dans ses bras, dans ses vieux bras tremblants,
Et mouilla son front pur de ses brûlantes larmes.
La pauvre Evangéline, elle avait bien des charmes
Quand il la fit danser, pour la dernière fois,
Avec son Gabriel et les gais villageois,
Au son du violon, sous le ciel d'Acadie !
Il la trouvait peut-être, à présent enlaidie,
Car elle avait perdu les roses de son teint,
Et sa joue était creuse et son regard éteint :

Mais plus beau que jamais était son noble cœur,
Eprouvé longuement au creuset du malheur !

Les proscrits Acadiens que le hasard rassemble,
Assis dans le jardin, s'entretiennent ensemble
Du bonheur qu'ils goûtaient au rivage natal,
Des maux qu'ils ont soufferts depuis l'arrêt fatal.
Ils admirent pourtant l'existence tranquille
Que passe à l'étranger leur vieil ami Basile ;
Ils écoutent longtemps, avec avidité,
Le récit qu'il leur fait de la fécondité
De ces prés sans confins dont la grasse verdure
Nourrit mille troupeaux errant à l'aventure.
Et quand l'ombre du soir obscurcit l'horizon
Ils revinrent gaîment causer dans la maison
Où fut servi, sans pompe, un souper confortable.
Le bon père Félix, debout près de la table,

Récite à haute voix le *Benedicite.*

Et chacun dit : " Amen," avec humilité.

Mais la nuit, cependant, sur cette fête heureuse

Etendit, tout à coup, son aile ténébreuse.

Tout était, au dehors, calme et tranquilité.

Donnant au paysage un éclat argenté

La lune se leva souriante et sans voile,

Et monta dans l'azur où se berçait l'étoile.

Sous le toit de Basile, aux vifs scintillements,

Dont la lampe irisait les grands appartements,

Les visages joyeux des honnêtes convives

Semblaient s'illuminer de lumières plus vives

Que les astres perdus dans l'or du firmament.

Le pâtre réjoui versait abondamment,

Dans les vases profonds, le doux jus de la vigne.

Aux siècle de la fable il aurait été digne

De verser le nectar à la table des dieux.

Après qu'il eut fini son souper copieux

Il alluma sa pipe et parla de la sorte :

—" Oui, vous tous, mes amis, qui frappez à ma porte

" Après avoir erré sous des cieux inconnus,

" Je vous le dis encor : Soyez les bienvenus !

" L'âme du forgeron ne s'est pas refroidie !

" Il se souvient toujours de sa belle Acadie

" Et de l'humble maison qu'il avait à Grand Pré !

" Pour lui le malheureux est un être sacré !

" Demeurez près de moi dans ces fertiles plainnes :

" Le sang ne gèle point dans nos bouillantes veines

" Comme gèle, en hiver, les rivières chez nous !

" Nul cailloux dans le sol n'excite le courroux

" Du laboureur actif qui tous les jours promène

" Le soc dur et tranchant à travers son domaine,

" Comme un marin conduit son esquif sur les eaux.

" On ne voit pas tarir nos limpides ruisseaux ;

" Dans toutes les saisons les orangers fleurissent,
" Et les fruits les plus doux dans nos vergers mûrissent ;
" Des flots de blonds épis roulent sur les guérets
" Et les bois précieux remplissent les forêts.
" Au milieu de nos prés on voit sans cesse paître
" De sauvages troupeaux dont chacun est le maître.
" Quand nos toits sont debout au milieu des moissons ;
" Que nos grasses brebis, aux épineux buissons,
" Accrochent, en passant, leurs blancs flocons de laine ;
" Que d'un foin parfumé chaque grange est bien pleine ;
" Que, dans les prés en fleurs, les taureaux lourds et gras
" Paissent tranquillement ou prennent leurs ébats,
" Nul roi Georges ne vient, par d'infâmes apôtres,
" Sans honte nous ravir et les uns et les autres ! "
Le vieux Pâtre à ces mots fit, dans sa noble ardeur
Jaillir de sa narine un souffle de fureur.
Et frappa, de son poing, la table de mélèze.
Ses compagnons surpris bondirent sur leur chaise,

Et le père Félix oublia, cette fois,
La prise de tabac qu'il tenait dans ses doigts.
Mais il reprit bientôt, le souris sur les lèvres :
" Défiez-vous, pourtant, défiez-vous des fièvres :
" Elles sont bien à craindre en ces brûlants climats.
" Comme dans l'Acadie on ne les guérit pas
" En mettant à son cou, pendant une journée,
" Une écale de noix avec une araignée."

Pendant que les amis causaient tranquillement,
Des pas sur l'escalier montèrent lentement :
Et l'on ouït aussi d'indistinctes paroles.
C'étaient des invités : quelques pâles créoles
Et quelques Acadiens devenus des planteurs,
Loin du joug odieux de leurs persécuteurs,
Sur le sol fortuné qui leur offrit asile.
Ils venaient visiter leur bon ami Basile.

Plusieurs avaient connu, dans le bourg de Grand Pré,
La jeune Evangéline et le pieux curé.
Quelles ne furent pas, sous le toit du vieux pâtre,
De tous ces exilés réunis au même âtre
La joie et la surprise, en serrant sur leur cœur,
Ces amis d'autrefois que le même malheur
Avait disséminés sur de lointaines plages !
Un reflet de bonheur éclaira les visages,
Et le ciel fut témoin d'un spectacle émouvant ;
Ceux qui ne s'étaient pas connus auparavant,
Echangèrent entre eux des vœux doux et sincères :
Partout, il est bien vrai, les malheureux sont frères.

Un son mélodieux, une vibration
Suspendit, tout à coup, la conversation.
Michel, le troubadour, aux longs cheveux de neige
Et les gais jeunes gens qui lui faisaient cortége,

Venaient de s'assembler dans un autre salon,
Et le barde accordait son vibrant violon.
Bientôt les pieds brûlants frémissent en cadence :
Sous les lambris de cèdre une légère danse
Fait gaîment onduler ses orbes gracieux.
Un éclair de plaisir inonde tous les yeux ;
Un sourire charmant sur les lèvres se joue ;
Un brillant incarnat colore chaque joue ;
On chuchotte, en riant, des mots pleins de douceur ;
La main presse la main et le cœur parle au cœur !

La danse, sans repos, faisait vibrer la dalle.
Assis à l'un des bouts de la bruyante salle
Basile et le pasteur parlaient, les yeux baissés,
De leur ami Benoît qui les avait laissés ;
Tandis qu'Evangéline, en proie aux rêveries,
Promenaît ses regards sur le sein des prairies.

Bien de tristes pensers et de chastes désirs
S'éveillaient dans son âme au bruit de ces plaisirs !
Les propos éveillés, la danse et la musique
La rendaient plus pensive et plus mélancolique.
Elle croyait alors ouïr les grandes voix
De l'océan plaintif ou des immenses bois.
Elle sortit sans bruit. La nuit était charmante,
Le vent ne soufflait point, et la lune dormante
Semblait s'être arrêtée au bord de la forêt,
Et recouvrir les troncs d'un lumineux duvet.
A travers les rameaux, sur la calme rivière,
Tombait, de place en place, un réseau de lumière,
Comme tombe un penser d'espérance et d'amour
Dans l'esprit qui se trouble et qui se ferme au jour.
Chaque fleur autour d'elle, ouvrant son brillant vase,
Sa corolle d'argent, sa coupe de topaze,
Exhalait, vers le ciel, humblement et sans bruit,
Un suave parfum sur l'aile de la nuit :

Et c'était sa prière au puissant et bon Maître
Qui veillait sur ses jours après l'avoir fait naître.
Mais l'âme de la vierge élevait vers les cieux
Un arôme plus pur et plus délicieux
Que celui qu'épanchait la fleur de la prairie ;
Et moins qu'elle pourtant la fleur était flétrie !

Elle se dirigea vers le fond du jardin :
Combien d'émotions troublaient son chaste sein !
La lune qui noyait les bois, l'onde et le sable,
Semblait, d'une langueur morne, indéfinissable,
Noyer aussi son âme. Alors tout se taisait
Et dans l'immense plaine, au loin, tout reposait,
Hors les mouches-à-feu, vivantes étincelles,
Qui tournoyaient dans l'air sur leurs rapides ailes,
Et trahissaient leur vol par un sillon de feu.
Au-dessus de son front, dans le fond du ciel bleu,

Scintillaient vivement les étoiles paisibles,

Pensers du Tout-Puissant à tous rendus visibles.

L'homme n'admire plus ces merveilles de Dieu ;

Seulement, il a peur quand il voit au milieu

De ce temple étonnant qui s'appelle le Monde,

Passer une comète étrange et vagabonde,

Comme une main de flamme écrivant un arrêt.

L'âme d'Evangéline, humble et souffrante, errait

Dans les champs infinis où rayonne l'étoile,

Comme au milieu des mers une barque sans voile.

La vierge s'écria : " Gabriel ! Gabriel !

" Où mènes-tu tes pas ? Où te conduit le ciel ?

" N'entends-tu pas, ami, ma voix qui se lamente ?

" Ne devines-tu point que tu fuis ton amante ?

" Je te cherche partout, nulle part ne te vois !

" J'écoute tous les sons et n'entends point ta voix !

" Oh ! que de fois ton pied, solitaire et morose,

" A foulé ce chemin que de mes pleurs j'arrose !

« A l'ombre de ce chêne, oh ! que de fois, le soir,
« Fatigué du travail, es-tu venu t'asseoir,
« Pendant que loin de toi, sur la mousse endormie,
« En rêve te voyait ta malheureuse amie !
« Que de fois sur ces prés ton anxieux regard
« Erra comme le mien, vers le soir, au hasard !
« Gabriel ! Gabriel ! oh ! quand te reverrai-je ?
« Quand donc, mon bien-aimé, quand te retrouverai-je ? »
Alors, elle entendit gazouiller tout auprès,
Un jeune engoulevent juché sur un cyprès.
Son chant mélodieux comme un soupir de flûte,
Ondula, sous les bois, comme l'onde qui lutte
Contre les chauds baisers des brises du matin,
Et, d'échos en échos, mourut dans le lointain.

L'aube du jour suivant fut sereine et riante ;
Les plantes se berçaient sur leur tige pliante,

La rosée émaillait le gazon de ses pleurs,
Et dans l'air attiédi les orgueilleuses pleurs,
Répandaient les parfums de leur coupe d'albâtre.
Le prêtre sur le seuil de la maison du pâtre
Dit à ceux qui partaient : " Mes bons amis, adieu !
" Je vais, priant pour vous, vous attendre en ce lieu.
" Ramenez-nous bientôt le prodigue frivole ,
" Ramenez-nous aussi la jeune vierge folle
" Qui dormait sous les bois quand l'époux est venu."
—Adieu ! mon père, adieu ! dit d'un air ingénu,
Au bon père Félix, la vierge humble et débile ;
Puis elle descendit, avec le vieux Basile,
Au bord de la rivière où plusieurs canotiers
Les attendaient assis sous d'épais noisetiers.
Ils partirent. L'espoir encourageait leur âme.
Le matin rayonnait au fond de chaque lame.
Docile aux avirons, le rapide canot
S'éloigna du rivage et disparut bientôt.

Ils poursuivaient en vain, dans leur course obstinée,
Celui que devant eux chassait la destinée
Comme une feuille morte au milieu des déserts,
Comme un duvet d'oiseau dans le vague des airs !
Cependant le jour fuit ; un autre, un autre encore !
Au coucher du dernier pas plus qu'à son aurore
Ils n'ont pu découvrir la trace du fuyard.
Ils ont en vain couru, longtemps, de toute part,
Les fleuves, les forêts, les lacs et leurs rivages :
Et, pour franchir ainsi ces régions sauvages,
La vierge défaillante et les vaillants rameurs
N'ont eu pour se guider que de vagues rumeurs.
Mais toujours sur les flots le léger canot vole.
Ils arrivent enfin dans la ville espagnole
Où Gabriel devait acheter des mulets.
Le jour dorait le ciel de ses derniers reflets.
Ils descendent, lassés, dans la première auberge.
Loquace et babillard l'hôte qui les héberge

Leur raconte aussitôt que, la veille au matin,
Un jeune homme du sud : œil noir, cheveux châtain,
Front noble et soucieux, regard plein de finesse,
Un jeune homme appelé Gabriel Lajeunesse,
Etait parti du bourg avec ses compagnons
Pour courir la prairie et chasser les bisons.

IV

Bien loin à l'occident sont d'immenses campagnes,
Désertes régions où de hautes montagnes
Elèvent vers le ciel leurs sommets recouverts,
Sous le souffle glacé des éternels hivers,
D'une neige éclatante et d'une glace épaisse.
De place en place, un roc se déchire et s'affaisse
Pour ouvrir une gorge, un ravin périlleux
Où passent, en criant sur leurs âpres essieux,

Les pesants chariots de quelque caravane.

Au couchant l'Orégon roule une eau diaphane ;

De cascade en cascade, au loin vers le levant,

Le joli Nebraska verse son flot mouvant ;

Vers le ciel du midi maintes larges rivières,

Charriant, sans repos, les sables et les pierres,

Dans leurs lits balayés par le vent des déserts,

Coulent vers l'océan avec des bruits divers

Comme les sons d'un orgue ou d'une étrange lyre

Qu'une main fait vibrer dans un pieux délire.

Entre les flots d'azur de ces nombreux torrents

Qui dirigent leurs cours vers des cieux différents,

Se déroulent sans fin les superbes prairies,

Océan de gazon, mers ou plaines fleuries

Qui roulent sous le vent, et bercent au soleil,

La rose, le foin vert et l'amorphas vermeil.

Là, fiers ou courroucés, sur les flots de verdure,

Des troupeaux de bisons errent à l'aventure ;

Là courent les chevreuils et les souples élans,
Les sauvages chevaux avec les loups hurlants ;
Là s'allument des feux qui dévorent la terre ;
Là des vents fatigués soufflent avec mystère ;
Les sauvages tribus des enfants d'Ismaël
Arrosent ces déserts d'un sang chaud et cruel,
Et l'avide vautour, hâtant ses ailes lentes,
En tournoyant dans l'air, suit leurs pistes sanglantes,
Comme l'esprit vengeur des vieux chefs massacrés
Qui gravit le ciel par d'invisibles degrés.
De place en place on voit s'élever la fumée
Au-dessus de la tente où la horde affamée
Fait bouillir, en dansant autour du grand brasier,
Dans un vase de pierre, un chevreuil tout entier.
Et d'espace en espace, au bord des fraîches ondes
Qui sillonnent au loin ces retraites fécondes,
S'élève un vert bosquet où l'oiseau va chanter.
Et l'ours sombre et morose, en grognant, vient hanter

Le flanc d'un rocher noir, le fond d'une ravine
Où sa griffe déterre une amère racine.
Puis au-dessus de tout, limpide, radieux,
Comme un toit protecteur se déroulent les cieux.

Mais déjà Gabriel le chasseur intrépide
Avait franchi ces lieux dans sa course rapide ;
Et près des monts Ozarks au flanc aride et nu
Avec ses compagnons il était parvenu.
Et depuis bien des jours le vieux pâtre et la vierge
Avaient quitté la ville et la petite auberge
Où l'hôtelier leur dit le départ du trappeur.
Toujours encouragés par un espoir trompeur,
Avec des Indiens au visage de cuivre,
Ils s'étaient mis en route empressés à le suivre.
Parfois ils croyaient voir, à l'horizon lointain,
S'élever vers le ciel, dans l'air pur du matin,

De son camp éloigné la fumée ondulante :
Le soir, ils ne trouvaient, sous la cendre brûlante,
Que des brasiers éteints et des charbons noircis.
Quoique bien fatigués et rongés de soucis
Ils ne s'arrêtaient pas, et, sans perdre courage,
Ils poursuivaient plus loin leur pénible voyage.
Comme si quelque fée au pouvoir merveilleux
Avait cruellement étalé sous leurs yeux
Ces mirages menteurs, cette ombre enchanteresse,
Qu'on croit toujours saisir, qui s'éloignent sans cesse.

Comme ils étaient un soir tous dans leur campement,
Assis autour du feu, parlant tranquillement ;
Ils virent arriver une femme sauvage :
Le chagrin se peignait sur son pâle visage ;
Mais on voyait briller, dans son œil abattu,
Une force étonnante, une grande vertu.

C'était une Shawnée. Elle allait aux montagnes.
Rejoindre ses parents et ses jeunes compagnes
Qu'elle avait dû quitter pour suivre son époux
A la chasse aux castors, aux ours, aux caribous,
Jusqu'aux lieux où l'hiver étend son aile blanche.
Mais elle avait vu, là, le féroce Camanche,
Enivré de fureur, du tomahawk armé,
Massacrer, sous ses yeux, son mari bien-aimé,
Un fier Visage-Pâle, un Canadien paisible.
Aucun des voyageurs ne parut insensible
Au récit de la femme, à son affliction ;
Ils lui dirent des mots de consolation,
Et la firent asseoir à leur table modeste
Quand la braise eut doré le chevreuil gras et leste.

Lassés du poids du jour et du poids des ennuis,
Quand le repas fut fait, que le voile des nuits

Eut ouvert, sous le ciel, ses grands replis humides,
L'exilé d'Acadie et ses sauvages guides
Livrèrent au repos leurs membres fatigués.
Pendant que les reflets capricieux et gais
Du brasier allumé dans la vaste prairie
Jouaient sur leur front blême et leur joue amaigrie,
La Sauvagesse vint, l'âme pleine de deuil,
S'asseoir sur le gazon devant l'agreste seuil
De la tente où veillait la triste Evangéline,
Puis elle fit entendre à la vierge orpheline,
Le récit douloureux de ses derniers malheurs.
Elle lui répéta, les yeux noyés de pleurs,
Et de cette voix grave, humble et mélancolique
Qui distingue partout l'enfant de l'Amérique,
Sa première espérance et ses félicités,
Son amour, son hymen et ses adversités ;
Comme elle avait de joie et de peur d'être mère,
Et plaignait son enfant de n'avoir point de père !

Evangéline, émue à ces tristes discours,
Donna, pendant longtemps, à ses pleurs libre cours.
Elle voyait près d'elle une autre infortunée,
Une femme aux chagrins comme elle destinée ;
Un cœur brûlant d'amour déçu, blessé, flétri,
Et privé pour jamais de son objet chéri.
Les liens du malheur unirent ces deux femmes,
Et d'intimes rapports enchaînèrent leurs âmes.
La vierge d'Acadie à la femme des bois
Dit aussi ses douleurs et depuis quels longs mois
Bien loin de sa patrie elle était exilée.
Et la femme des bois, la figure voilée,
L'écoutait en silence, assise à quelques pas.
Ses yeux étaient de flamme ; elle ne pleurait pas.

Quand la vierge eut fini son histoire pénible
L'Indienne resta sombre, morne, insensible.

Comme si la terreur eut frappé son esprit :
Mais un moment après, tressaillante, elle prit
Dans ses deux frêles mains les mains d'Evangéline.
Puis assise à ses pieds dans l'ombre et la bruine,
Elle lui répéta l'histoire de Mowis,
Fiancé de la neige et brillant comme un lis,
Qui s'étant fait chérir d'une vierge encor pure
Une nuit partagea sa couche de verdure,
Et du discret wigwam sortit soudainement
Quand le rayon du jour dora le firmament ;
Qui pâlit, se fana, se fondit comme une ombre,
Aux baisers du soleil qui chassait la nuit sombre.
Son amante abusée, en proie à ses regrets,
Le suivit, en pleurant, jusqu'au bord des forêts,
Tendant vers lui ses bras pour retarder sa fuite.
Sans reposer sa voix elle redit ensuite,
Avec le même accent et si doux et si beau,
Comment, pendant la nuit, la belle Lilinau,

Imprudente, et parfois légère en sa conduite,
Par un méchant fantôme avait été séduite.
Le fantôme venait, vers le déclin du jour,
Se cacher dans les pins qui voilaient le séjour
De Lilinau la vierge au front ceint de liane :
Et, lorsqu'elle passait le seuil de sa cabane,
De sa noire retraite il sortait pour la voir.
Il soupirait d'amour comme le vent du soir,
Et murmurait tout bas de bien tendres paroles.
Lilinau, se fiant à ces propos frivoles,
Rechercha sa présence et l'aima tendrement.
Chaque soir il venait vers elle constamment.
En caressant, un jour, ses verdoyantes plumes
Elle suivit son vol à travers bois et brumes.
On ne la revit plus. Sa tribu la chercha ;
Mais personne jamais, sans doute, n'approcha
Du gîte où l'enchanteur la retenait captive.
Toujours Evangéline écoutait, attentive.

Les contes merveilleux de la femme des bois,
Et les sons lents et doux de sa magique voix.
Elle s'imaginait être au loin transportée
Au splendide horizon d'une terre enchantée.
Vers des cieux inconnus son cœur prenait l'essor.
La lune se leva comme une boule d'or
Sur les pics dentelés de l'Ozark aux flancs chauves,
Sa mystique lueur glissa dans les alcôves,
Les voûtes, les arceaux des lointaines forêts,
Et des gîtes cachés elle vit les secrets.
La tente de la vierge apparaissait plus blanche ;
La mousse et le roseau, le gazon et la branche,
Exhalaient des soupirs longs et mystérieux ;
Les ruisseaux murmûraient des bruits harmonieux
Et de tièdes zéphirs volaient sur les prairies.
La vierge abandonnait aux douces rêveries
Son esprit enivré, son cœur toujours aimant.
Mais une vague horreur, un noir pressentiment

Se glissaient dans son âme et troublaient son ivresse,
Comme un serpent impur se glisse avec adresse,
Roulant ses orbes froids sous les buissons épais,
Dans le nid du moineau dont il trouble la paix.
Ce triste sentiment n'était point de la terre.
De célestes esprits semblaient, avec mystère,
Lui souffler leurs secrets dans l'air calme des nuits.
Elle sentit soudain redoubler ses ennuis.
Quelque chose lui dit dans un secret langage,
Que, pareille en sa course à la vierge sauvage,
Elle aussi poursuivait un fantôme menteur.
Mais bientôt un sommeil calme et réparateur,
Versant sur sa paupière un merveilleux arôme,
Chassa de son esprit la crainte et le fantôme.

Aussitôt qu'apparut l'aube du lendemain
Les voyageurs, dispos, reprirent leur chemin.

Avec eux s'éloignait la plaintive Shawnée,

Jeune et pourtant au deuil à jamais condamnée.

Elle dit à la vierge : " Ecoute-moi, ma sœur,

" Je connais tous ces lieux comme le vieux chasseur,

" Sur le flanc de ces monts où l'aigle a fait son aire,

" Le flanc que le soleil en se couchant éclaire,

" Est assis un village, une humble mission

" Où reste un homme blanc comme ta nation :

" C'est le chef du hameau ; c'est une Robe-noire.

" Son souvenir toujours sera dans ma mémoire,

" De son peuple souvent j'ai vu le tendre cœur

" Eclater de plaisir ou saigner de douleur

" Pendant qu'il lui parlait de la vie éphémère,

" De l'aimable Jésus et de sa bonne mère."

Et la vierge aussitôt dit à ses compagnons :

" Si nous changeons de route et si nous atteignons

" Le bourg que ce mont semble enlever sur son aile,

" Peut-être aurons-nous là quelque bonne nouvelle."

A peine eut-elle dit que les aventuriers
Guidèrent vers les monts leurs rapides coursiers.
Quand le soleil entra dans son lit de nuée
La troupe voyageuse, ardente et dénuée,
Détourna la montagne et découvrit au loin
Une grasse prairie où moutonnait le foin,
Où serpentaient les eaux d'une vive fontaine.
Elle entendit chanter plus d'une voix lointaine,
Et vit le groupe gai des tentes des chrétiens
Unis dans ces déserts par de sacrés liens.

Sous un chêne orgueilleux dont l'antique feuillage
De son ombre voilait les tentes du village,
Etaient agenouillés, avec soumission,
Le peuple et le pasteur de l'humble mission.
Voilé par une vigne un crucifix de marbre
Avait été fixé dans l'écorce de l'arbre

Et semblait reposer un regard triste et doux
Sur les pieux chrétiens tombés à ses genoux.
A travers les rameaux du chêne solitaire
La prière et le chant s'élevaient de la terre
Et montaient vers les cieux comme un divin encens.
Les voyageurs, touchés de ces pieux accents,
S'avancèrent sans bruit, la tête découverte,
Se mirent à genoux sur la pelouse verte,
Et prièrent longtemps avec dévotion.
Quand le prêtre eut donné la bénédiction
Qui tomba de sa main sur la foule attendrie
Comme le grain de blé tombe sur la prairie
De la robuste main de l'actif moissonneur,
Il s'avança vers eux sollicitant l'honneur
De les avoir longtemps pour hôtes dans sa tente.
Basile, un peu confus, d'une voix hésitante,
L'assura d'un respect profond et filial.
En entendant parler son langage natal

Au milieu de ces monts, de ces forêts sauvages,
Que n'éveillent jamais que les grossiers langages
Des ignares tribus qui peuplent ces déserts,
Ou des ours et des loups les discordants concerts,
Le prêtre catholique eut une grande joie.
En suivant un sentier où la verdure ondoie,
Il guide à son wigwam les voyageurs lassés,
Puis il les fait asseoir sur des rameaux cassés
Recouverts de la peau de riche bête fauve ;
Et, signant de la croix son front auguste et chauve,
Il partage avec eux ses gâteaux de maïs,
Mets de tous les repas dans ces lointains pays.
A chacun à son tour, en souriant, il passe,
Pleine d'eau jusqu'au bord, sa vieille calebasse.

Bientôt les voyageurs disent, en peu de mots,
Le but de leur voyage et leurs pénibles maux.

Le prêtre leur répond d'une voix solennelle :

—" L'aube n'a pas six fois aux cieux tendu son aile,

" Le soleil ne s'est point six fois non plus enfui,

" Depuis que Gabriel, des trappeurs avec lui,

" S'est assis sur la natte où la vierge est assise.

" Pour se rendre à mes vœux, d'une voix indécise

" Il me dit longuement son funeste destin,

" Puis il continua son voyage lointain."

La voix du vieux pasteur était bien onctueuse :

C'était le doux écho d'une âme vertueuse.

La vierge, cependant, sentait faiblir son cœur ;

Chaque mot lui semblait éloigner le bonheur,

Et tombait lourd et froid dans son âme tremblante,

Comme durant l'hiver la neige ruisselante

Tombe dans un chaud nid d'où s'est enfui l'oiseau.

—" Il va chasser au nord dans un pays nouveau,"

Continua le prêtre, " et l'automne prochaine,

" Il revient avec nous prier sous le grand chêne."

Evangéline, alors, dit à l'humble pasteur
D'une voix suppliante et pleine de candeur :
—" Mon père, permettez qu'en ce lieu je demeure
" Pour attendre l'époux ou bien ma dernière heure."
Le bon prêtre touché de l'ardeur de ses feux,
Se rendit aussitôt à ses suprêmes vœux.

Le lendemain matin, revêtu de son aube,
Le prêtre dit la messe à la clarté de l'aube ;
Et quand fut consommé l'holocauste divin,
Basile fit seller son coursier mexicain,
Puis il s'achemina vers ses lointains rivages,
N'ayant plus avec lui que ses guides sauvages.

Les jours se succédaient lentement, lentement
Le maïs parfumé qui semblait seulement

Un verdoyant duvet répandu sur la terre,
Quand la vierge arriva dans le bourg solitaire,
Balançait maintenant ses longs épis dorés
Que les feuilles ceignaient de leurs tissus serrés.
On épluchait déjà dans l'amour et la joie,
Les épis couronnés d'une aigrette de soie.
Les vierges rougissaient quand leur petite main
Dépouillaient des épis aux graines de carmin.
Les vierges rougissaient et cachaient leur visage,
En riant, en secret, de l'amoureux présage ;
Elles riaient encore à chaque épi tortu,
L'appelaient un voleur dans les blés descendu,
Sans pitié le jetaient au loin avec rudesse.
Auprès d'Evangéline étrangère à l'ivresse
Alors nul blond épis n'amena Gabriel.
Le prêtre lui disait : " Lève toujours au ciel
Un cœur plein de foi vive, une humide paupière
Et le ciel, à la fin, entendra ta prière.

Il est, dans nos déserts, une plante au front pur
Comme l'étoile d'or dans la plaine d'azur ;
Sa fleur mystérieuse au nord toujours s'incline .
C'est une douce fleur que la bonté divine
Sème, de place en place, en nos prés étendus
Pour diriger les pas des voyageurs perdus.
Semblable à cette fleur est la Foi dans notre âme.
Les fleurs des passions ont bien plus de dictame,
Plus de vives couleurs, plus de pompeux éclats ;
Mais soyons défiants, elles trompent nos pas.
Et leur baume suave est, hélas ! bien funeste.
Seule ici-bas la Foi, cette plante céleste,
Est le guide éclairé de nos pas chancelants :
Ensuite elle orne, au ciel, nos fronts étincelants.

Ainsi venaient déjà les beaux jours de l'automne.
Ils passèrent pourtant ! Les fruits de leur couronne

Tombèrent, un par un, sur le guéret durci :
Gabriel ne vint pas ! l'hiver s'enfuit aussi ;
Le printemps embaumé s'ouvrit comme une rose ;
L'abeille butina la fleur nouvel-éclose ;
L'oiseau bleu fit pleuvoir sur les feuilles des bois
Les suaves accords de sa joyeuse voix.
Gabriel ne vint pas ! Cependant sur son aile
La brise de l'été portait une nouvelle
Plus douce que l'arôme et l'éclat des bouquets :
Que le frais coloris et l'odeur des bosquets.
" Gabriel le chasseur avait planté sa tente
Au fond du Michigan, sous la voûte flottante,
Sous les pesants arceaux des antiques forêts,
Où de la Saginaw roulent les flots muets."
Evangéline, enfin rendue à l'espérance,
Oubliant sa faiblesse, oubliant sa souffrance,
Et tout ce qu'a d'amer une déception,
Dit un adieu pénible à l'humble mission.

Cherchant à fuir ses maux, sa triste destinée,
Avec elle partit la fidèle Shawnée.
Après avoir longtemps erré dans le désert ;
Après avoir, hélas ! plus d'une fois souffert
L'aiguillon de la faim et d'une soif acerbe ;
Après avoir couché, sans nul abri, sur l'herbe,
Elle atteignit des bois éloignés vers le Nord,
Et de la Saginaw suivit au loin le bord.
Un soir elle aperçut, au fond d'une ravine,
La tente du chasseur.....Elle était en ruine !.....

Sur les ailes du temps s'envolaient les saisons.
La pauvre Evangéline, aux lointains horizons,
Ne voyait pas encor le bonheur apparaître.
Un profond désespoir consumait tout son être.
Sous les feux des étés, les frimas des hivers,
Elle traina sa peine en bien des lieu divers.

Tantôt on la voyait aux missions moraves,
Priant Dieu de briser ses terrestes entraves ;
Sur un champ de bataille aux malheureux blessés
Tantôt elle portait des secours empressés ;
Elle entrait aujourd'hui dans une grande ville,
Et demain se cachait dans un hameau tranquille.
Comme un pâle fantôme on la voyait venir,
Et souvent de sa fuite on n'avait souvenir.
Quand elle commença sa course longue et vaine
Elle était jeune et belle, et son âme était pleine
De suaves espoirs, de tendres passions :
Sa course s'achevait dans les déceptions !
Elle avait bien vieilli ; sa joue était fanée ;
Sa beauté s'en allait ! Chaque nouvelle année
Dérobait quelque charme à son regard serein,
Et traçait sur son front les rides du chagrin.
On découvrait déjà, sur sa tête flétrie,
Quelques cheveux d'argent, aube d'une autre vie,

Aurore dont l'éclat mystérieux et doux
Nous dit qu'un nouveau jour va se lever pour nous ;
Comme dans l'Orient l'aube brillante et vive
Annonce à l'univers que le soleil arrive.

V

Dans cette heureuse terre où de flots azurés
La Delaware arrose, en chantant vals et prés,
Il s'élève une ville harmonieuse et fière
Qui baigne ses beaux pieds dans la claude rivière ;
Qui garde avec amour, dans son bois enchanteur,
Le vénérable nom de Penn, son fondateur.
Là l'air est imprégné d'une douceur extrême ;
De la beauté la pêche est le charmant emblême ;
Là, comme un doux écho, chaque rue a sa voix
Qui murmure les noms des vieux arbres des bois.

Comme pour apaiser les plaintives Dryades
Dont on a démoli les vertes colonnades.
C'est là qu'Evangéline, après ses longs travaux,
Avait enfin trouvé le calme et le repos ;
Et c'est là qu'était mort Leblanc, le vieux notaire.
De ses cent petits-fils, quand il quitta la terre,
Un seul vint, un moment, s'asseoir à son chevet.
C'est dans cette cité que la vierge trouvait
Le plus de souvenirs de sa terre natale.
Elle aimait des Quakers l'existence frugale,
Et l'usage charmant de tous se tutoyer :
Cela lui rappelait son antique foyer,
Et sa chère Acadie où se traitaient en frères
Les habitants unis dans l'heur et les misères.
Après qu'elle eut fini ses courses ici-bas,
Par un divin instinct, ses pensers et ses pas
Se tournèrent d'accord, vers cette ville altière,
Comme la feuille, au bois, se tourne à la lumière.

Quand la brise s'élève avec le frais matin
Et chasse les brouillards jusque dans le lointain
Le voyageur assis sur le flanc des montagnes
Voit naître, sous ses pieds, de riantes campagnes,
De longs ruisseaux d'argent frangés de verts rameaux,
Des clochers orgueilleux et d'agrestes hameaux ;
Ainsi quand les brouillards s'enfuirent de son âme,
Bien loin, au-dessous d'elle, en des sentiers de flamme,
Elle vit graviter le monde étincelant ;
Et les sentiers ardus que d'un pas chancelant
Elle avait remontés avec tant de constance
Semblaient courts maintenant, et brillaient à distance.

Cependant Gabriel n'était pas délaissé :
La vierge, dans son cœur sous le deuil affaissé,
Gardait fidèlement son image bénie,
Palpitante d'amour, charmante, rajeunie,

Comme en ce jour heureux où, la dernière fois,
Assise à ses côtés, elle entendit sa voix !
Les ans n'avaient point pu changer cette figure
Qu'elle vit autrefois si placide et si pure !
Pour elle son amant n'avait jamais vieilli :
L'absence et le malheur l'avaient même embelli :
Il était comme mort, mort à la fleur de l'âge,
Dans toute sa beauté, sa force et son courage.

En son exil lointain, sous un ciel étranger,
La vierge gémissante apprit à partager
L'angoisse du chagrin, les pleurs de l'indigence
Elle apprit la douceur, l'amour, la patience.
Elle épanchait sur tous sa douce charité
Qui ne perdait jamais de son intensité ;
Comme ces belles fleurs dont les brillants calices
Sans perdre de parfums, ni rien de leurs délices,

Répandent dans les airs leurs suaves odeurs.

Son cœur brûlait souvent de divines ardeurs ;

Elle ne formait pas alors d'autre espérance

Que de suivre Jésus avec persévérance.

Elle entra dans un cloître et coupa ses cheveux,

Puis au pied des autels elle fit de saints vœux.

Bien souvent on la vit dans les coins de la ville

Où vivote la classe indigente et servile ;

Où coulent tant de pleurs ; où l'humble pauvreté,

Honteuse et sans habits, cherche à fuir la clarté

Où la femme malade est sans pain et travaille

Pour nourrir ses enfants qui gisent sur la paille ;

Bien souvent on la vit, brûlant de charité,

Porter un doux espoir sous le toit attristé.

Lorsque la foule était vers minuit disparue,
Que tout dormait, le guet qui longeait chaque rue,
Criant dans la rafale et dans l'obscurité
Que tout était tranquille au sein de la cité,
Voyait dans le carreau de quelqu'humble mansarde
Scintiller les rayons de sa lampe blafarde.
Avant qu'à son sommeil l'heureux fut arraché,
Le pensif Allemand qui venait au marché
Avec fleurs et fruits mûrs dans sa lourde charette,
La rencontrait toujours, rentrant dans sa retraite,
Après avoir veillé, toute seule en pleurant,
Au chevet solitaire où râlait un mourant.

Sur la ville vint fondre une peste maligne.
Plus d'un présage affreux, plus d'un funeste signe
En avait averti l'orgueilleux citadin.
De sauvages pigeons avaient paru soudain :

Ils sortaient des forêts où pour toute pâture
Ils n'avaient pu trouver qu'une noix sèche et dure.
Leur vol rapide et sombre avait terni le jour.
L'insecte sans murmure avait fui son séjour.
Ainsi que dans les mois d'avril et de septembre,
Sur les champs émaillés et tout parfumés d'ambre,
L'océan pousse un flot qui monte, monte encor,
Jusqu'à ce que le pré soit lui-même un lac d'or ;
De même, franchissant sa borne accoutumée,
L'océan de la mort sur la plaine embaumée
Où fleurissaient la vie, et l'amour, et l'espoir,
Poussa soudainement son flot impur et noir.
Le riche, par ses biens, la beauté, par ses charmes,
L'enfant, par ses soupirs, la mère, par ses larmes
Ne purent désarmer le terrible oppresseur ;
Et le frère mourait dans les bras de sa sœur ;
L'enfant pâle et maigri, sur le sein de sa mère ;
L'époux en embrassant une épouse bien chère !

Le pauvre, délaissé dans ce moment fatal ;
Sans amis, sans parents, frappait à l'hôpital,
La demeure de ceux qui n'ont point de demeure ;
C'est là qu'il attendait, en paix, sa dernière heure.

En ce temps l'hôpital s'élevait retiré,
En dehors de la ville, au coin d'un large pré :
Aujourd'hui, cependant, la cité l'environne,
Et ses murs lézardés, le toit qui le couronne
Semblent être un écho qui répète aux heureux
Ces mots que Jésus dit chez Simon le lépreux :
—"Des pauvres sont toujours au milieu de vous autres."
Nuit et jour, à l'hospice, avec de saints apôtres,
On voyait accourir la sœur de charité.
Et quand elle parlait de la félicité
Que Dieu réserve, au ciel, à ceux qui sur la terre,
L'ont tendrement aimé comme on aime un bon père,

Le mourant souriait et retrouvait l'espoir.
Sur le front de la vierge il croyait entrevoir
Une vive auréole, une lueur divine.
Comme au front de ces dieux un artiste en dessine,
Ou comme de bien loin, pendant l'obscurité,
On en voit resplendir au front d'une cité.
Son regard lui semblait un rayon, une flamme
De ce ciel où bientôt allait monter son âme.

Un dimanche matin, le temps était bien beau,
Pensive et recueillie, elle vint de nouveau,
Visiter l'hôpital encombré de malades.
Dans l'air chaud de l'été, sous ses vertes arcades,
Le jardin balançait mille odorantes fleurs.
La vierge recueillit celle dont les couleurs
Pouvaient charmer les yeux, ou nourrir l'espérance
Des patients cloués sur leurs lits de souffrance ;

Elle fit un bouquet, ensuite elle monta.

La brise, au même instant, sur son aile apporta

Les sons mélodieux d'une cloche lointaine.

Des accents cadencés flottèrent dans la plaine

Et parurent se perdre au fond des vastes bois :

C'était le chant pieux des graves suédois.

Aussi doux que le bruit d'une aile qui se ferme

Le calme descendit sur son âme plus ferme :

Elle sentit alors que sa peine achevait.

Elle entra tout émue. A chaque humble chevet

Que l'ange de la mort recouvrait de son aile,

Se tenait, en silence, un serviteur fidèle.

Il prodiguait des soins au pâle moribond ;

Mettait un linge froid sur sa tête et son front,

Et portait de l'eau froide à ses lèvres arides.

Il fermait doucement les paupières livides

De l'être infortuné qui venait de mourir ;

Lui croisait les deux mains, et pour le recouvrir

Etendait un drap blanc sur sa figure pâle.

Quand la vierge rentra dans la fiévreuse salle

Plus d'un visage mat parut se réveiller,

Se tourna lentement sur son dur oreiller,

Et sur elle fixa des yeux pleins de souffrance.

Sa présence était douce et rendait l'espérance :

C'était le jour naissant qui du clair horizon

Verse un reflet vermeil aux murs d'une prison.

En portant ses regards sur les lits autour d'elle

Elle vit que la mort travaillait avec zèle.

En effet, dans la nuit, plusieurs pestiférés

Que, la veille, de soins elle avait entourés.

Etaient enfin partis de cette pauvre terre :

Mais d'autres occupaient leurs couches de misère !

Soudain elle s'arrête, et ses pas étonnés

Par la crainte et l'effroi semblent être enchaînés.

Sa lèvre est entr'ouverte et tout son corps frissonne ;
Sous sa morne paupière un court éclair rayonne ;
Sa main laisse tomber son frais bouquet de fleurs :
Elle jette un sanglot et verse d'amers pleurs.
Les malades surpris, par un effort suprême,
De leurs chauds oreillers levèrent leur front blême.

Près d'elle sur un lit où tomba son regard
On venait de porter un grand et beau vieillard ;
Mais il était mourant, et sa joue était creuse ;
Des cheveux gris tombaient sur sa tempe fiévreuse.
Et dans le même instant un reflet du soleil,
En luisant sur son front le rendait plus vermeil,
Paraissait effacer les rides du vieil âge,
Et rendre la jeunesse à son pâle visage.

Il était là, gisant immobile et sans voix,
Son regard suspendu sur la petite croix
Qui se trouvait au pied de sa brûlante couche.
La fièvre d'un trait rouge environnait sa bouche.
On eût dit que la vie, ainsi que les Hébreux,
Avait mis sur sa porte un sang tout généreux
Pour que l'ange de mort retînt son large glaive.
Ses pensers se perdaient dans un vague et long rêve ;
Un râle fatigant, court et précipité,
Soulevait sa poitrine avec rapidité ;
Ses yeux étaient couverts de nuages funèbres ;
Ses esprits se plongeaient en de lourdes ténèbres,
Ténèbres d'agonie et ténèbres de mort.
Au long cri que jeta la vierge en son transport,
Il sembla secouer sa morne léthargie
Et retrouver encor quelque reste de vie.
Alors il crut ouïr comme une voix du ciel,
Une voix qui disait : « Gabriel ! Gabriel !

" Je te retrouve enfin, et nous mourons ensemble ! "

Et cette voix vibrait, comme l'airain qui tremble.

Dans un songe, aussitôt, il vit, comme autrefois,

La terre d'Acadie et ses verdoyants bois,

Et ses ruisseaux d'argent, ses prés et ses villages,

Et le toit de son père au milieu des feuillages,

Et son Evangéline allant à son côté,

Dans toute sa jeunesse et toute sa beauté,

Sur la prairie en fleurs, ou le long des rivières !...

Des pleurs viennent mouiller ses débiles paupières...

Il entr'ouvre les yeux, les porte autour de lui :

La douce vision, hélas ! a déjà fui !

Mais auprès de sa couche, humble et mélancolique,

Il voit, agenouillée, une forme angélique,

Et c'est Evangéline !... Il veut dire son nom,

Mais sa langue ne peut murmurer qu'un vain son

Dans un dernier transport, il attache sur elle

Un regard où l'amour au désespoir se mêle ;

Il veut lever la tête et lui tendre la main,
Aussitôt il retombe, et tout effort est vain !
Seulement un sourire éclaire sa figure
Quand de la vierge il sent la lèvre chaude et pure
Se poser sur sa lèvre et sur son front brûlant.
Son regard se ranime et devient plus brillant ;
Mais ce n'est qu'un éclair ! On le voit se déteindre :
C'est la lampe qui brille au moment de s'éteindre,
Le flambeau consumé que réveille un vent frais :
Il pâlit, il se voile, il se ferme à jamais !
Et tout était fini : la crainte et l'espérance,
Les fidèles amours et la longue souffrance !

Evangéline en pleurs resta pieusement
Près des restes sacrés de son fidèle amant.
Une dernière fois, dans l'angoisse abimée,
Elle prit dans ses mains la tête inanimée,

Doucement la pressa contre son cœur transi
Et dit, penchant son front ; O mon père merci !

Adieu ! vieille forêt ! Noyés dans la pénombre
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre,
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers
Se balancent encor sur le bord des sentiers ;
Mais loin de leur ombrage et de leur vertes aîles,
Dans le même tombeau, les deux amants fidèles
Dont les afflictions et les maux sont finis,
Reposent, côte à côte, à jamais réunis !
Ils dorment sous les murs d'un temple catholique !
Leurs noms sont ignorés ; la croix simple et rustique
Qui disait au passant le lieu de leur repos
Ne se retrouve plus ! Comme d'immenses flots
Roulent, avec fracas, vers une calme rive,
Auprès de leur tombeau, pressée, ardente, active,

S'agite chaque jour la foule des humains.
Combien de cœurs blessés et remplis de chagrins
Soupirent leurs ennuis et leur sollicitude,
En ces lieux où leurs cœurs trouvent la quiétude !
Combien de front pensifs s'inclinent tristement
En ces lieux où leurs fronts n'ont plus aucun tourment !
Combien de bras nerveux travaillent sans relâche
En ces lieux où leurs bras ont achevé leur tâche !
Combien de pieds actifs se succèdent sans fin,
En ces lieux où leurs pieds se reposent enfin.

Adieu ! vieille forêt ! Noyés dans la pénombre
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers
Se balancent encor sur le bord des sentiers ;
Mais sous leur frais ombrage et sous leur vaste dôme,
On entend murmurer un étrange idiôme !

On voit jouer, hélas ! les fils d'un étranger !.....
Seulement, sur les rocs que le flot vient ronger,
Et sur les bords déserts du sonore Atlantique
On voit, de place en place, un paysan rustique.
C'est un pauvre Acadien dont le plaintif aïeul
Ne voulut pas avoir, pour sépulcre ou linceul,
La terre de l'exil si lourde et si fatale,
Et qui revint mourir à sa rive natale !

Cet homme, il est pêcheur ; il vit de son filet.
Sa fille porte encore élégant mantelet,
Beau jupon de droguet, chapeau de Normandie.
Elle a de beaux yeux noirs, une épaule arrondie.
Sa femme, tout le jour, tourne son gai fuseau ;
Ses garçons, comme lui, se complaisent sur l'eau.

Dans les veilles d'hiver, quand les vagues écument,
Assis au coin de l'âtre où les fagots s'allument,
De l'humble Evangéline on conte les malheurs :
Et les petits enfants versent alors des pleurs.
Et l'Océan plaintif vers ses rives brumeuses
S'avance en agitant ses vagues écumeuses ;
Et de profonds soupirs s'élèvent de ses flots
Comme pour se mêler au bruit de leurs sanglots !

FIN.

DEUX

POËMES COURONNÉS

DEUX

POËMES COURONNÉS

PAR

L'UNIVERSITÉ LAVAL

L. PAMPHILE LEMAY

QUÉBEC
P.-G. DELISLE, IMPRIMEUR, 1, RUE PORT DAUPHIN
1870

J'ai concouru deux fois, et deux fois j'ai eu la bonne fortune d'obtenir la médaille d'or. Les poëmes que je publie aujourd'hui sont les deux poëmes couronnés. Pour la lyre Canadienne surtout, les sujets de ces poëmes étaient beaux. Dans le premier, la *Découverte du Canada*, que de choses à chanter ! D'abord ce fleuve immense et ces forêts vieilles comme le monde ; puis ces tribus sauvages toujours en guerre, cette lutte de la Foi contre le paganisme, de la civilisation contre la barbarie, ces travaux, ces combats héroïques des premiers colons français.

Quelques uns de nos meilleurs littérateurs ont été inspirés par les souvenirs des premiers jours de la Patrie, et ils ont pris la lyre. Qu'on lise « *Donnacona* » cette jolie pièce de vers que je reproduis à la fin de mon livre, et l'on se convaincra que le souffle de la poésie a passé sur nos bords. L'auteur de ce morceau

charmant, poète et prosateur, orateur et homme d'Etat, est l'Hon. M. Chauveau aujourd'hui premier ministre de Québec.

Cependant nous n'avons pas eu pour traiter le premier sujet tout le temps nécessaire. Il a fallu en quatre mois composer l'ouvrage et en délivrer deux copies à la Faculté des Arts. Je dis ceci afin de désarmer un peu la critique.

Le second sujet était un " *Hymne national pour la fête des Canadiens Français.*" Quel pays n'a pas sa part de gloire et de renommée ? Quel ciel n'a pas son joyeux soleil et ses tentes d'azur ? Quelle terre n'a pas ses antiques forêts, ses fleuves profonds et ses moissons dorées ? Et quand ce pays est le Canada avec son ciel tour à tour de Naples et de Sibérie, ses fleuves majestueux, ses forêts séculaires et ses campagnes fécondes,

le Canada où la France, à force d'héroïsme, a implanté sa foi, sa langue et ses coutumes, quel poète n'aimerait pas son pays ?

L. PAMPHILE LEMAY.

Québec, 1er Septembre 1870.

L'Université-Laval a été fondée il n'y a que quelque dix ans par MM. les Directeurs du Séminaire de Québec. Cette Université que les étrangers admirent avec raison s'est placée, du premier coup, au rang des meilleures institutions de ce genre en Amérique. C'est par un juste sentiment de reconnaissance qu'on l'a appelée " Laval " du nom de l'illustre fondateur du Séminaire de Québec, Mgr. de Laval Montmorency premier Evêque du Canada. Les magnifiques bâtiments destinés à l'Université ont couté au-delà de $300,000, et chaque année encore le Séminaire sacrifie des sommes considérables pour soutenir dignement son œuvre chrétienne et patriotique.

LA DÉCOUVERTE DU CANADA

Poëme couronné le 11 septembre 1867

A solis ortu usque ad occasum,
laudabile nomen Domini.

De l'aurore au couchant le nom
du Seigneur est digne de louange.

Ps. 112.

I

L'ANGE DU CANADA

Quels sons mélodieux ! quelle ardente prière
Montent comme un parfum au trône de lumière
Où s'est assis le Dieu de toute éternité !
Sur le front des élus quelle sérénité
Plus douce que l'éclat de l'aube matinale !
Quel cantique joyeux des harpes d'or s'exale !

Quels accents jusqu'alors au ciel même inouïs
Font entendre les luths des anges réjouis !
" De l'aurore au couchant, disent les chants des anges.
" Le saint nom du Seigneur est digne de louanges !
" Dieu parle, et l'univers sur son axe brûlant,
" Frémit d'un saint transport et l'adore en tremblant.
" Lui seul est éternel. Son bras soutient la terre :
" Il pourrait la briser comme un jouet de verre.
" Le vagabond nuage obéit à sa voix :
" Le tonnerre et le vent reconnaissent ses lois.
" Il parait, et l'éclat de son auguste face
" Fait pâlir les soleils qui roulent dans l'espace.
" Que tout genou fléchisse à son nom glorieux !
" Que la terre le craigne et qu'on le chante au cieux ! "

Et pendant que l'écho des célestes Portiques
Répète des Elus les concerts magnifiques.

Comme l'écho des bois, à l'approche du jour,
Répète des oiseaux les cantates d'amour,
Vers le Père Eternel dont toute vie émane
On voit venir un ange au regard diaphane :
Son pied glisse léger sur les brillants rubis
Qui parsèment du ciel les merveilleux tapis ;
Il replie en marchant ses ailes fatiguées ;
De ses longs cheveux d'or les boucles prodiguées
Retombent mollement et flottent sur son cou.
Un nœud retient sa robe au dessus du genou.
Il répand sur ses pas un parfum agréable,
Et porte pour couronne une branche d'érable.

Alors sont suspendus les chants mélodieux ;
Les luths divins alors restent silencieux.
Un aimable sourire accueille à son passage
Cet ange voyageur dont l'auguste visage,

A travers les rayons de l'immortalité.
Laisse voir les soucis dont il est agité.
Et quittant aussitôt la droite de son Père.
Vers l'Esprit glorieux qui monte de la terre
Se hâte de venir le Fils du Tout-Puissant.
Il aime cette terre où fut versé son sang :
C'est lui qui vint briser ses entraves funèbres
Et porter la lumière à travers ses ténèbres.

Mais le père du mal vaincu par le Sauveur
S'est levé de nouveau la haine dans le cœur :
Ses ministres maudits s'envont par tout le monde
Semant les noirs conseils et la discorde immonde.

Pour garder ses Elus contre les ennemis
Que l'enfer irrité dans sa rage a vomis

Comme les noirs cailloux et les cendres brûlantes
Que jettent les volcans sur des plaines brillantes.
Le Seigneur a choisi dans sa divine cour
De fidèles Esprits au cœur brûlant d'amour.

C'est un de ces gardiens dont le saint ministère
Est d'inspirer l'amour aux peuples de la terre
Qui vient d'entrer aux cieux. Quelle est sa mission ?
Pourquoi sur son front pur se peint l'affliction ?
Pourquoi son œil limpide est-il devenu terne ?
Devant le Tout-Puissant trois fois il se prosterne,
Et le ciel avec lui trois fois tombe à genoux.
—" O Dieu d'amour, dit-il. Dieu dont le nom si doux
" Devrait pour tout mortel être un objet d'hommage.
" Je n'ai pas encor vu sur la lointaine plage
" Où j'erre solitaire, hélas ! depuis longtemps.
" Les cœurs monter vers vous purs, honnêtes, contents !

" L'immense Canada sur ses féconds rivages
" Ne voit se promener que d'ignares sauvages.
" Malheureuses tribus que le roi des enfers
" Se vante de tenir à jamais dans ses fers !
" Naguère cependant un des fils de la France,
" L'humble et pieux Cartier, apporta l'espérance
" A mon cœur abattu par les chagrins amers.
" Sur de frêles vaisseaux il traversa les mers.
" Il vint bravant la mort, sans orgueil et sans crainte,
" Aux confins du pays arborer la croix sainte.
" Inspiré du démon, un vieux chef Indien
" Voulut fouler aux pieds l'étendard du chrétien :
" Ces vastes bois, dit-il, voilà mon héritage :
" Je ne veux pas qu'un autre avec moi les partage !
" Va-t'en, Visage-Pâle, au pays d'où tu viens,
" Et ne t'obstine pas à me ravir mes biens ! "
" Maintenant, ô Seigneur, le marin intrépide
" A repassé la mer sur son vaisseau rapide,

" Et le suave espoir qu'il m'avait apporté.

" Comme une ombre qu'efface une vive clarté.

" S'est, hélas ! tout à coup envolé de mon âme !

" Ne laissez pas, Dieu grand, triompher cette trame

" Que les anges maudits, de votre nom jaloux,

" Au fond de leur abîme, ourdirent contre vous ;

" Et daignez éclairer, sur ces rives si belles,

" Du flambeau de la foi les pauvres infidèles !

" Je volerai moi-même au pays de Cartier :

" J'animerai la foi de ce roi chevalier

" Qui gouverne aujourd'hui la France catholique :

" Il revendiquera sa part de l'Amérique :

" Et vous serez béni sous ces immenses bois

" Qui pour vous célébrer n'ont pas encor de voix ! "

Ainsi parle à genoux aux pieds de Dieu le Père

L'ange du Canada. Sa voix douce qu'altère

Un mélange d'amour et de timidité.

A le plaintif accent du filet argenté

Qui cherche son chemin dans la fente des pierres.

Comme deux diamants, sous ses blondes paupières

Coulent deux larges pleurs qu'il essuie en secret.

Ses habits éclatants de l'antique forêt

Versent autour de lui les suaves arômes.

Le silence est profond sous les célestes dômes.

Et tout le ciel attend avec anxiété

Que le Dieu trois fois saint dicte sa volonté

A cet ange gardien d'une terre nouvelle.

Les accords ravissants de la harpe éternelle.

Et les accents d'amour des Esprits glorieux

Ne font pas tressaillir les profondeurs des cieux

Comme un seul mot tombé de la bouche du Père :

—" Ministre bien aimé, dit le Très-Haut, espère :

" Ton zèle infatigable a sû toucher mon cœur.

" Je changerai bientôt tes peines en bonheur :

" Tu n'auras pas en vain travaillé pour ma gloire,
" Et Lucifer sur nous n'aura pas la victoire.
" Cette rive sauvage où tu t'es exilé,
" Ce pays inconnu de barbares peuplé
" Que l'orgueilieux Satan tient dans son esclavage,
" Brisera ses liens, sera mon héritage !
" Et c'est de ce pays aujourd'hui tant obscur
" Qu'un jour je recevrai l'hommage le plus pur !
" Va, Messager fidèle, aux rivages de France,
" Va déjouer l'enfer. Fais briller l'espérance
" D'une éclatante gloire et d'un bienfait divin
" Aux yeux du grand monarque et du pieux marin."

Et cessant de parler, le Dieu de la sagesse
Mit sur le front de l'ange un baiser de tendresse.
Alors la molle lyre et le clairon d'airain,
Et la harpe et le luth résonnèrent soudain.

—« De l'aurore au couchant, disaient les chants des anges,

« Le saint nom du Seigneur est digne de louanges !

« Dieu parle, et l'univers sur son axe brûlant,

« Frémit d'un saint transport et l'adore en tremblant.

« Lui seul est éternel. Son bras soutient la terre.

« Il pourrait la briser comme un jouet de verre.

« Le vagabond nuage obéit à sa voix ;

« Le tonnerre et le vent reconnaissent ses lois.

« Il paraît, et l'éclat de son auguste face

« Fait pâlir les soleils qui roulent dans l'espace.

« Que tout genou fléchisse à son nom glorieux !

« Que la terre le craigne et qu'on le chante aux cieux ! »

II

LE VIEUX CHEF INDIEN

C'était l'heure où les bois s'éveillent aux ramages
Des ruisseaux babillards et des oiseaux sauvages ;
Où du soleil levant les radieux reflets
Redonnent leur couleur aux feuilles des forêts ;
Où le pétrel hardi de la plage s'élance
Vers les flots menaçants que l'orage balance.

Sur les bords inconnus où le vaillant Cartier,
A Dieu comme à son roi se vouant tout entier,
Etait venu naguère élever la croix sainte,
Un vieillard cheminait jetant au vent sa plainte.
La tristesse ridait son visage cuivré ;
Comme un arbre fleuri, comme un tapis ouvré
Son corps était orné de figures bizarres ;
Et nouant ses cheveux, les plumes les plus rares
S'élevaient sur sa tête en panache éclatant.
Sur les vagues d'azur son œil allait flottant
Comme le frêle jonc, comme l'algue légère,
Et paraissait chrrcher une rive étrangère.
Et, quand il était las de regarder les flots,
Le vieillard exhalait de lugubres sanglots ;
Et d'une main tremblante armant son arc de frêne,
Vers une haute croix qui dominait la plaine,
Il lançait, furieux, un trait empoisonné.
De son audace alors il semblait étonné,
Et reprenait pensif sa marche solitaire.

Cet homme au regard sombre, au cœur plein de colère,
C'était l'Indien dont la frémissante voix,
Pour repousser Cartier et renverser la croix,
Avait jadis tâché sur ces mêmes rivages,
D'éveiller les soupçons des peuplades sauvages.
Mais de l'homme des bois l'inutile fureur
Dans l'âme du marin ne mit point la terreur ;
Et Cartier s'éloigna de cette étrange plage
Emmenant du vieillard les deux fils en otage.
Le père infortuné suivit longtemps des yeux
Le vaisseau qui portait ses fils sous d'autres cieux.
Maintenant il revient, au lever de l'aurore,
Promener ses chagrins sur la rive sonore.
La haine et la douleur se peignent sur ses traits ;
Pour lui la solitude a seule des attraits.
Il demande ses fils au soleil qui se lève !
Il les demande aux flots qui roulent sur la grève !
Mais sur le sein des mers, comme une aile d'oiseau,

Il ne voit point s'ouvrir la voile du vaisseau
Qui doit lui ramener les fils de sa tendresse !
—" Vaillant Domagaya, dit-il, dans sa détresse,
" Noble Taiguragny, me serez-vous rendus ?
" Ah ! si mon bras plus fort vous avait défendus
" Contre la cruauté de ces Visages-Pâles,
" Je ne pleurerais point ! Et comme les rafales
" Chassent dans les jours froids les feuillages légers,
" Nous aurions de nos bords chassé les étrangers !
" A ces rochers déserts pendant combien de lunes
" Raconterai-je encor mes tristes infortunes ?
" Quand viendrez-vous reprendre, ô fils que j'ai perdus,
" Vos carquois pleins de traits et vos arcs détendus ? "

Pendant que sur la rive où déferle la lame
Le vieux chef Indien épanche de son âme
Une haine inutile et des regrets amers,
Un esprit malfaisant envoyé des enfers

A pris d'un vieux jongleur la hideuse figure,

Et la démarche lente, et la haute stature.

Il s'approche aussitôt du chef de la tribu :

Ils sont amis d'enfance ; ils ont ensemble bu,

Au milieu des forêts, à la même fontaine ;

Ensemble ils ont fait plus d'une chasse lointaine :

—" Pourquoi te consumer, dit-il, en vains regrets,

" Toi le premier guerrier de nos vastes forêts ?

" Ton corps est décharné comme un arbre qui sèche.

" Le chevreuil ne craint plus la pointe de ta flèche.

" Attends-tu que les Blancs te ramènent tes fils ?

" Ou bien regrettes-tu d'avoir craint leurs défis ?

" Les feuilles jauniront et laisseront les branches,

" La neige bien souvent tendra ses nattes blanches,

" Et les petits oiseaux tisseront plusieurs nids,

" Avant que tes enfants soient ici réunis.

" Te le dirai-je, ô chef, oui j'ai vu, dans mes rêves,

" Cette fatale croix s'étendre sur nos grèves.

" Dominer nos forêts, écraser nos hameaux !

" Et sur ses larges bras se perchaient les oiseaux :

" Et nos traits aiguisés ne pouvaient les atteindre :

" Et nos fiers ennemis semblaient ne plus nous craindre !

" Et j'ai vu sur nos bords venir les guerriers blancs :

" Nous étions devant eux stupéfaits et tremblants.

" Je t'ai vu le premier, (qu'au moins nul ne le sache,)

" Porter le calumet, puis enterrer la hache.

" Pour détourner les maux qui nous menacent tous,

" J'ai consulté déjà les puissants manitous.

" Il faut bannir la croix de nos forêts antiques.

" La croix où sont gravés des mots cabalistiques !

" C'est alors seulement que sous nos bois épais,

" Sans craindre d'ennemis, nous chasserons en paix ! "

Ainsi parle au vieux chef le malfaisant génie.

Sa voix a du torrent la sauvage harmonie.

Et dans ses fauves yeux luit la duplicité.
Il s'enfonce aussitôt avec rapidité
Sous les arbres touffus qui bordent le rivage.
L'Indien dans son cœur sent s'eveiller la rage.
Il jette sur la croix un regard courroucé
Et se laisse tomber sur un tronc renversé.
Alors un noir corbeau perché sur un érable
Fit entendre trois fois son cri désagréable,
Et sur l'oiseau sinistre, aussi prompt que l'éclair,
Un épervier cruel fondit du haut de l'air.

Le vieillard plein de trouble entra dans sa cabane ;
Et sur le seuil couvert de feuilles de platane,
Cachant dans ses deux mains son front plein de soucis,
Immobile, il resta tout un long jour assis.

Quand les ombres du soir noyèrent le feuillage,
Il passa comme un spectre à travers le village,
Ordonnant aux anciens de tenir leur conseil
Avant que de la mer s'élevât le soleil.

Aussitôt les vieillards laissent leurs toits d'écorce.
Sur les pas de leur chef une invisible force
Les pousse tour à tour avec docilité.
Leur sagesse souvent et leur fidélité
Ont gardé la tribu contre un danger probable.
Leurs calumets remplis d'un tabac détectable
Exhalent la fumée en orbes gracieux.
Pendant qu'assis en cercle et tout silencieux,
Ils écoutent le chef dont l'ardente parole,
Plus souple qu'au matin le ramier qui s'envole,
Leur dépeint à grands traits son trouble et sa douleur,
Et son long entretien avec le vieux jongleur.

Après qu'il eut parlé, le vaillant chef sauvage
Ayant poussé trois cris, se cacha le visage.

Le plus vieux du conseil prit la parole alors :

" Je ne sais quel génie a jeté sur nos bords
" Ces hardis guerriers blancs que tu sembles tant [craindre.
" Ils t'ont ravi tes fils : ton grand cœur peut se plaindre.
" Cependant je les crois moins cruels que rusés :
" Ils n'ont pas bu leur sang dans leurs crânes brisés.
" Ils auraient pu, sans peur, nous déclarer la guerre,
" Car leurs mains pour tuer s'emparent du tonnerre.
" Et s'ils sont les amis des esprits malfaisants
" Pourquoi nous ont-ils fait de si riches présents ?
" Ils veulent à tes fils enseigner leur langage.
" Et cette croix, ô chef, est peut-être le gage
" De leur prochain retour au milieu de nos bois.
" C'est peut-être leur Dieu : tous vinrent à la fois

" Se jeter devant elle à genoux sur la terre.

" Si nous la renversons redoutons leur colère.

" Mais pourquoi le jongleur n'est-il donc pas ici ?

" Lui qui se plait, ô chef, à nourrir ton souci,

" Il n'ose pas venir nous raconter de songe.

" Craindrait-il d'être enfin convaincu de mensonge ?

" Tapi comme un renard au fond de son terrier,

" Il ne redoute pas la flèche du guerrier.

" Pourquoi les hommes blancs nous tendraient-ils des [pièges ?

" Tu reverras tes fils avant que plusieurs neiges

" Aient aux bois suspendu leurs éclatants flocons.

" Car le grand Manitou sait consoler les bons.

" J'ai dit." Et le vieillard vint s'asseoir en silence.

Il était le plus sage, et sa mâle eloquence

Savait faire toujours prévaloir son conseil.

Quand il eut pris sa place un murmure pareil

Au grondement lointain d'une haute cascade,

Fit trembler l'humble toit du chef de la bourgade.

Tous ne se rendaient pas à ses sages avis.
La vengeance était douce à des cœurs asservis,
Des cœurs pliés au joug des passions brutales.

Pendant qu'ils accusaient tous les Visages-Pâles
D'être venus troubler la paix de leurs vieux jours,
Et que le chef pleurait sur ses fils, ses amours,
La cabane s'ouvrit. Haletante, effarée
Comme le cerf atteint d'une flèche acérée,
Une jeune Indienne entra soudainement.
Son œil noir scintillait comme le diamant ;
Son corps svelte, élancé, pliait comme le frêne ;
Sur ses flancs demi-nus ses longs cheveux d'ébène
Etendaient mollement un voile de pudeur ;
De l'arc ses noirs sourcils égalaient la rondeur ;
Du feuillage d'hiver son front mélancolique
Avait en ce moment la teinte métallique.

Cette femme c'était la douce Naïa,

Naïa fiancée au fier Domagaya.

Elle vient vers le chef :—" Je ne sais pas, dit-elle,

" Si tu daigneras croire à ce récit fidèle

" Que va faire à la hâte une naïve enfant.

" N'attaque pas la croix, un Esprit la défend !

" J'ai vu tout près assise une femme plus blanche

" Que l'écume des flots où la lune se penche !

" Plus belle que la fleur éclose le matin !

" Son langage plus doux qu'un chant d'oiseau lointain

" Faisait au loin vibrer le verdoyant feuillage !

" Ses vêtements de neige et son divin visage

" Brillaient comme un foyer allumé sous les bois !

" Ses bras avec amour enveloppaient la croix.

" Ecoute, me dit-elle, ô ma pauvre Indienne,

" Ecoute les conseils de la Vierge chrétienne.

" J'ai porté dans mon sein le Fils du Grand-Esprit.

" Le Grand-Esprit peut tout. Heureux ceux qu'il chérit ;

" Car il ne permet pas que le mal leur arrive.

" Il aime les tribus qui peuplent cette rive,

" Et c'est pour leur apprendre à saintement prier

" Que vers elles, un jour, vint un pieux guerrier.

" Les Blancs sont ses amis. Ils sont cléments et braves :

" Ils n'apporteront pas de cruelles entraves

" Au poignet vigoureux de l'homme des forêts,

" Mais d'un bonheur plus grand vous diront les secrets.

" Si vous osiez pourtant briser cette croix sainte,

" Le Grand-Esprit du ciel écouterait la plainte

" Des guerriers d'orient qui vont bientôt venir,

" Et vous ferait alors cruellement punir."

" Ainsi parla la Vierge : et sa bouche adorable

" Répandait autour d'elle un parfum agréable.

" Puis elle disparut dans les ombres du soir.

" Je la cherchai partout mais ne pus la revoir."

La voix de Naïa, sont accent de franchise,
Son visage agité d'une extrême surprise,
L'amour pour la vertu qu'on lui connut toujours,
Tout fait croire aux vieillards ses étranges discours.
Et le chef consolé, se berçant d'espérances,
Dit aux Vieux de son peuple : Oublions nos vengeances ;
" Puisque les guerriers blancs n'outragent pas nos droits.
" Laissons dormir la hache et respectons la croix ! "

III

JACQUES CARTIER

Pendant que dans les cieux les harpes solennelles
Redisent du Seigneur les gloires éternelles ;
Pendant que sur la terre un Esprit infernal
S'efforce d'assurer le triomphe du mal ,
L'ange du Canada qu'un zèle immense embrase
Sort du divin Séjour. Son vol rapide rase
Les astres lumineux dans l'espace semés
Comme au bord de la mer les phares allumés

Pour éclairer, le soir, le navire au flanc sombre.

Bien au-dessous de lui, dans les mondes sans nombre

Qui sont comme les fleurs des champs de l'infini,

Son regard inquiet voit le monde béni

Où le Fils du Très-Haut vint habiter lui-même,

Et son cœur est rempli d'une ivresse suprême.

La moitié de la terre est dans l'obscurité.

Mais il a le flambeau dont la douce clarté

Doit luire pour tout peuple assis dans les ténèbres.

Il découvre à la fois les lieux les plus célèbres.

C'est toi qu'il voit d'abord, illustre Bethléem !

Déicide cité, sombre Jérusalem.

Il te regarde aussi, mais ses yeux ont des larmes !

O Fille de Juda, qu'as-tu fait de tes charmes ?

Au milieu de tes monts, dans tes champs rocailleux,

Il voit étinceler tes dômes merveilleux.

O Rome, ville sainte, héritage de Pierre !

Mystérieux foyer d'où part cette lumière

Qui doit briller aux yeux de tout homme ici bas !
Opulente cité, toi qui prends tes ébats
Sur le rivage en fleurs de l'indolente seine,
Comme une jeune fille au bord d'une fontaine,
Il reconnaît aussi ta gloire et tes beautés !
Mais ce n'est pas vers vous, ô superbes cités,
Que l'ange se dirige en sa course rapide !

Sur le bord de la mer, dans une anse limpide
Où le souffle des vents n'agite point les flots,
Il est une humble ville où les gais matelots,
Font entendre, le soir, leurs chansons amusantes.
Cent navires cambrés sur leurs ancres mordantes,
Comme de fiers coursiers qu'une puissante main
S'efforce de tenir sur le bord du chemin,
Mirent avec orgueil leurs superbes mâtures
Dans l'onde où Saint-Mâlo voit luire ses toitures.

C'est là que tend le vol du divin voyageur.
L'occident resplendit d'une vive rougeur :
Le long des bords riants serpente la gondole ;
Et le soleil revêt d'une immense auréole
Le front pur de la mer qu'il dore en se couchant.
L'angelus du soir sonne ; et d'un accent touchant
Les pieux matelots invoquent tous Marie.

Mais quel est-il là-bas ce marinier qui prie
A genoux sur le pont de son coquet vaisseau,
Quand les autres déjà cherchent le chant nouveau
Qui va faire oublier la sublime prière ?
Son regard est rempli de la vive lumière
Que jette par torrents l'occident enflammé ;
Dans une sainte extase il paraît abîmé.
Balançant dans les airs son aile diaphane,
Au-dessus de son front un moment l'ange plane,

Puis il vient près de lui se jeter à genoux.
Il lui parla tout bas un langage bien doux,
Car le dévot marin, pendant une heure entière,
N'entendit pas chanter la jeune batelière
Dont le fragile esquif se berçait tout auprès ;
Ni murmurer la brise à travers les agrès ;
Ni gazouiller l'oiseau perché dans les cordages ;
Ni rire d'un ris franc les joyeux équipages.
Et pendant qu'il était à genoux sur le pont,
Une auréole d'or enveloppait son front.
Mais nul sur le vaisseau ne vit l'ange descendre ;
Et pendant qu'il parlait aucun ne put l'entendre.

Quand le marin sortit de son recueillement
Les ténèbres du soir montaient au firmament,
Et sur les flots obscurs les carènes coquettes
A peine dessinaient leurs sombres silhouettes,

Sur quelques bâtiments tout semblait en repos ;
Sur d'autres s'éveillaient les caustiques propos,
Ou les accents plaintifs de l'humble cornemuse,
Ou les chansons d'amour qu'une naïve muse
Dictait au jeune mousse assis sur le gaillard.

Deux hommes, cependant, sombres comme un brouil-
[lard
Etaient assis ensemble, appuyés au vaigrage,
Et parlaient à voix basse un étrange langage,
Sur le même navire où l'Envoyé divin
Etait venu prier à côté du marin :
C'étaient Taiguragny le chasseur intrépide,
Domagaya son frère au pied leste et rapide.
Si le jour eut encore illuminé les cieux
On aurait vu des pleurs s'échapper de leurs yeux :
On aurait vu souvent leurs visages de cuivre
Se tourner vers la mer comme pour y poursuivre

Un fantôme chéri qui s'éloignait toujours.
L'un regrettait son arc et l'autre ses amours.

Cartier, car c'était lui qu'avait visité l'ange,
Eprouvait dans son cœur quelque chose d'étrange.
Eclairé par la foi, par l'espoir soutenu,
Il se sentait alors poussé vers l'inconnu.
Invisible à ses yeux, l'ange avait à son âme
Fait entendre longtemps sa parole de flamme.
Un trouble inexprimable agitait ses esprits.
Il voyait s'élever devant ses yeux surpris,
Comme au milieu des mers un magique mirage,
Les bords voluptueux d'un monde encor sauvage.
Dans ce monde nouveau mille peuples obscurs
Venaient devant la croix briser leurs dieux impurs,
Et redire au Seigneur une ardente prière.
Le sommeil bienfaisant fuyait de sa paupière ;

Il marchait à grands pas sur le pont du bateau
Et son pied résonnait comme un coup de marteau.
Il était obscédé par son rêve sublime,
Et sentait que le ciel, dans un langage intime,
Le pressait de chercher ces rivages nouveaux
Qu'il avait entrevus à l'occident des eaux.
Et pendant qu'il marchait comme un homme en délire,
Une légère barque aborda le navire.
Deux marins la guidaient sur les flots ténébreux :
Jalobert, Le Breton, deux amis généreux
Dont les jolis vaisseaux étaient mouillés en rade.
Ils venaient saluer leur noble camarade.
Cartier les accueillit avec empressement ;
Il ne s'efforça point de voiler son tourment.
Il leur dit les secrets de son âme expansive.
Son accent convaincu, sa voix persuasive,
En les intéressant surent les émouvoir,
Et faire dans leur cœur passer son doux espoir.

IV

FRANÇOIS I.

Au même temps François le roi chevaleresque
Formait dans son esprit un projet gigantesque.
Après avoir vogué pendant plusieurs longs mois,
Bravé mille périls et la mort mille fois,
Colomb avait trouvé ces régions lointaines
Où les rois se taillaient de superbes domaines ;

Et François indigné de voir les autres rois
Se hâter de ranger ces pays sous leurs lois,
Se disait en son cœur : " Quoi ! ces illustres princes
" Osent se partager ces immenses provinces
" Sans s'occuper de moi, sans me garder ma part ?
" Pensent-ils que craintif je me tiens à l'écart ?
" Mon drapeau flottera sur ces lointaines ondes,
" Et la foi par mes soins éclairera ces mondes ! "

Un jour qu'il fit sortir ses fidèles valets,
Il se retira seul au fond de son palais
Et tomba tout à coup dans un sommeil étrange.
Il eut alors un songe. Il vit venir un ange.
Comme un globe de feu qui glisse dans les airs
Cet ange s'avançait sur les vagues des mers ;
Et les ondes sous lui courbaient leur cime fière ;
Et sur ses pas restait un sillon de lumière,

Comme un lien de paix, un symbole d'amour
Qui devaient à la France attacher de ce jour
Les rives d'où venait le messager céleste.
L'ange approchait toujours, et d'un sublime geste
Montrait au fond des mers un rivage lointain :
—" Vois-tu, s'écriait-il, ô vaillant souverain,
" Vois-tu cet autre monde enseveli dans l'ombre ?
" Quand l'Europe à son tour comme un vaisseau qui [sombre,
" Aura vu s'entr'ouvrir, dans la suite des temps,
" Le gouffre de l'oubli sous ses pas chancelants,
" Ce monde jeune encor, plein de sève et de vie,
" Verra toute la terre à ses lois asservie.
" Alors il fleurira comme les rejetons
" Dont les tendres rameaux se couvrent de boutons,
" Pendant que tout près d'eux un vieil arbre se fane.
" Jusqu'ici cependant c'est dans un but profane
" Que les grands de l'Europe ont volé sur ces bords.
" Leur immense avarice a cherché des trésors.

" Mais toi, va du Seigneur publier la clémence,

" Et porter en ces lieux la divine semence."

Ainsi parlait cet ange, et le son de sa voix
Vibrait comme le cor qui chante sous les bois.
Il s'approcha du prince et sa lèvre vermeille
Lui murmura tout bas d'autres mots à l'oreille :
De son sommeil alors aussitôt s'éveillant,
Le roi vit s'envoler un fantôme brillant.

Le soleil n'avait pas de ses rayons d'opale
Eclairé bien souvent la grande capitale,
Lorsque devant le trône un illustre marin
Vint tenir ce langage au jeune souverain :
—" De ses feux bienfaisants l'astre du jour inonde
" Sans jamais se lasser tous les peuples du monde ;

" Il pare l'orient des plus vives couleurs ;
" L'occident se réchauffe à ses douces ardeurs.
" Ainsi de notre foi la céleste lumière
" Devrait illuminer la terre toute entière ;
" Et j'ose croire, ô roi, que le désir de Dieu
" Est qu'elle soit ainsi répandue en tout lieu.
" Elle est, comme le jour de l'orient sortie ;
" Sa course à l'occident ne s'est pas ralentie ;
" Mais cependant il est au-delà de ces mers
" Des peuples que Satan tient encor dans ces fers,
" Des lieux que l'ignorance étreint dans ses ténèbres,
" Comme au milieu des nuits, dans ses ongles funèbres,
" Le hibou taciturne étreint un jeune oiseau.
" Prince, ne faut-il pas qu'enfin de son flambeau
" La foi daigne éclairer ces malheureux rivages ?
" Dieu ne refuse pas aux nations sauvages
" Qui vivent comme l'ours au milieu de leurs bois,
" Le rayon de soleil qui brille sur nos toits :

" Ne veut-il pas aussi ce Dieu dans sa clémence,

" Que la lumière arrive à leur intelligence,

" Et que leur cœur rempli de respect et d'amour

" Sache adorer enfin et prier chaque jour

" Celui qui fit pour l'homme et le ciel et la terre.

" J'ai déjà sillonné sur ma barque légère

" Jusques à l'Occident, l'océan étonné.

" Ce voyage hardi vous l'aviez ordonné.

" Le succès fut heureux mais la gloire incomplète.

" Car nulle terre alors ne fut notre conquête,

" Et la France à ces lieux, vous le savez, ô roi,

" N'a pu donner encor ni son nom, ni sa foi.

" Mais daignez à mes soins confier un navire,

" J'irai, s'il plait au ciel, fonder un vaste empire

" Où le nom de la France et celui du Seigneur

" Seront ensemble unis au fond de chaque cœur."

Quel était ce marin dont la voix inspirée
Retentissait ainsi sous la voute dorée
De l'antique château des souverains français ?
O Cartier, c'était toi ! Fier d'un premier succès,
Tu te laissais bercer de la douce espérance
D'être agréable au ciel comme utile à la France.
Le roi surpris, ému, t'embrassa tendrement,
Et d'accomplir tes vœux fit alors le serment.

V

LE DÉPART

Souvent pour saluer l'aurore virginale
L'alouette a redit sa chanson matinale ;
Et le soleil couchant, de ses reflets pourprés
A souvent revêtu les ondes et les prés.
Le port de Saint-Malo luit comme une topaze ;
Le rapide alcyon d'une aile agile rase

La surface immobile et brillante des flots.

Des divers bâtiments les joyeux matelots

Echangent des saluts que les echos répètent.

Les vaisseaux aux flancs noirs dans les eaux se reflètent

Comme les noirs enfants du rivage Africain

Dans leurs flots rafraichis par le vent du matin.

Sur les mâts élancés le pavillon retombe

Comme un triste linceul sur les bords d'une tombe.

Le vent ne souffle pas. L'eau dort sur le galet.

Mais le soleil levant comme un rouge boulet

Vient de sortir soudain de l'horizon de brume,

Et le vieux matelot que le repos consume

A senti dans son cœur se ranimer l'espoir :

—" Je voguerai, dit-il, avec le vent du soir !

Mais quels sont ces vaisseaux qui se couvrent de [monde?

Cent barques autour d'eux s'entrelacent sur l'onde.

Comme autour d'une ruche ondoie un jeune essaim :
Un murmure éclatant s'élève de leur sein :
Leurs mâts sont retenus par de nouveaux cordages ;
Le peuple pour les voir accourt sur les rivages.
Avec leurs pavillons aux brillantes couleurs
Ils semblent des coteaux qui se couvrent de fleurs.
Ils sont trois. Le premier sur les vagues d'opale
Se cambre fièrement ainsi qu'une cavale ;
Son nom " La grande Hermine " est écrit sur son flanc :
A la cime du mât flotte le drapeau blanc.
C'est Cartier qui commande à ce joli navire.
Le second qui plus loin lève son ancre et vire,
C'est " La Petite Hermine." Auprès l' " Emérillon "
Se drape avec orgueil dans son grand pavillon.
Le Breton, Jalobert, sur les ondes lontaines
Doivent, avec Cartier, conduire ces carènes.

Cependant un doux son fait retentir les airs
Et va dans le lointain expirer sur les mers.
C'est de l'airain sacré l'humble voix qui s'empresse
D'appeler, au matin, les chrétiens à la messe.
Des vaisseaux pavoisés on voit les matelots
Descendre promptement dans leurs légers canots.
Sous leurs charges ceux-ci, ployant comme une mule,
S'envienment s'échouer à la rive où circule
Comme au jour du chômage un peuple curieux.
C'est vers Cartier d'abord que se portent les yeux.
Il marche le premier. La vertu se dessine
Sur son front élevé que le jour illumine.
Sa joue est cave et pâle et son rire serein,
Et dans son œil profond brille un rayon divin.
Vers l'église remplie à grands pas il s'avance ;
Et tous les matelots le suivent en silence.
Le temple s'est paré de riches ornements.
Le prêtre a revêtu ses plus beaux vêtements ;

Un chant plus solennel monte du sanctuaire ;
L'encens est plus suave et la foi plus sincère.
Aux colonnes du chœur flottent de grands drapeaux,
Et sur l'autel doré brillent mille flambeaux.
Pendant que le Pasteur offre le sacrifice,
Les marins à genoux, pour se rendre propice
Le Dieu dont l'univers aime et bénit la loi,
Ne cessent de prier avec ardeur et foi ;
Et leurs fronts humblement s'inclinent jusqu'à terre
Au moment solennel où le divin mystère
S'accomplit à la voix du ministre de Dieu.
Un silence profond règne alors au saint lieu.
Le prêtre se recueille et dans sa foi sublime
Elève vers le ciel la céleste Victime.

Adorez, ô marins ! adorez à genoux
Ce Sauveur bien aimé qui descend parmi vous !

Il est de tout bienfait l'inépuisable source !
Les anges vous suivront en votre longue course !
Il leur ordonnera de guider vos vaisseaux
A travers l'océan, vers des pays nouveaux !
Avec quelle ferveur votre âme réjouie
Va se nourrir bientôt de ce doux pain de vie !
Toi Cartier, le premier, as l'insigne bonheur
De voir le Dieu du ciel descendre dans ton cœur !
Après toi, tour à tour, au sanctuaire même,
Chaque marin reçoit cette faveur suprême !
Maintenant pleins d'espoir et bravant les dangers,
Allez, pieux marins, vers des bords étrangers !

La messe est terminée et la foule environne
Les nombreux matelots dont la face rayonne
Comme l'arbre argenté par le givre d'hiver ;
Elle couvre bientôt la rive de la mer.

Pendant que les marins montent sur leurs navires
On voit luire des pleurs à travers leurs sourires.
Ils laissent sur les bords peut-être pour toujours,
Les uns le doux objet de leurs tendres amours,
Les autres, leurs amis, leur mère vénérée,
Un père infirme et vieux, une sœur éplorée.

Cependant le vent souffle et soulève les flots,
Et sur trois bâtiments on voit les matelots
Lever l'ancre en chantant et dérouler les voiles.
Comme dans l'or des cieux se bercent trois étoiles,
Les orgueilleux vaisseaux se bercent un moment
Et tracent dans la mer un sillon écumant.

Voguez, braves marins, vers un autre rivage !
Le monde redira votre étonnant courage

Et bénira vos noms ! Et toi, noble Cartier,

Ta gloire remplira l'univers tout entier !

Voguez, braves marins ! que le ciel vous conduise !

A vos yeux inquiets que son étoile luise

Pour éclairer les eaux et signaler l'écueil !

Et que l'onde pour vous ne soit pas un cercueil !

VI

L'ANGE DÉCHU

Le vent souffle toujours. De la cime des vagues
S'élèvent jusqu'au ciel des bruits tristes et vagues ;
Et les flots onduleux roulent vers le couchant
Comme de blancs troupeaux qui bondissent au champ.
Tel qu'au dessus des mers, ouvrant leurs blanches ailes,
On voit se balancer, camarades fidèles.

Trois cygnes gracieux ; ainsi les trois vaisseaux
Déjà bien loin du port se bercent sur les eaux.
L'onde amère à leur proue étincelle et bouillonne,
Comme au mors d'un coursier que le fouet aiguillonne
Brille un flocon d'écume. Attentifs et muets,
Le cœur livré peut-être à de tardifs regrets,
Les matelots, debout, sont tournés vers la grève
Qui disparaît sous l'onde et s'enfuit comme un rêve.
Les coteaux à leurs yeux abaissent leurs sommets,
Les élégants clochers éteignent leurs reflets,
Et les prés verdissants leur charmante nuance.
Déjà dans le lointain les rives de la France
Semblent ne former plus qu'un flexible cordon
Qui ceinture les flots au bord de l'horizon.
Ainsi nous voyons fuir avec trop de vitesse
Les rivages fleuris de l'heureuse jeunesse !
Nous voguons nous aussi vers des bords inconnus :
Heureux ceux que l'espoir a toujours soutenus !

Nos regards sont tournés vers cet âge tranquille
Où nos légères nefs trouvaient un sûr asile
Contre le souffle amer d'un monde mensonger !
Mais un voile de brume, un nuage léger
Enveloppent déjà de leurs replis de soie
Cet âge d'innocence, et d'amour et de joie !
Il disparait bien vite ! et nos regards en pleurs
S'épuisent à chercher ses suaves couleurs !
Lui-même aussi n'est plus qu'une ligne étrécie
Qui brille à l'horizon de notre pauvre vie !

Cependant fendant l'air d'un vol sinistre et prompt,
Un archange déchu qui portait sur son front
Le stigmate honteux qu'y mit le premier crime,
Se hâtait d'arriver à l'éternel abime.

Loin des mondes brillants pour lesquels le jour luit,
Dépouillé de tout charme et perdu dans la nuit,
Se trouve un vaste lieu dont l'aspect glace et navre
Comme un sépulcre noir, comme un hideux cadavre ;
C'est là que le Seigneur a jeté pour jamais
Cet ange qui du ciel osa troubler la paix.
Avec lui sont tombés ces Esprits pleins d'audace
Qui, dans leur fol orgueil, n'ont point demandé grâce
Au Maître tout puissant qu'ils avaient offense.
Ils maudissent enfin leur projet insensé ;
Mais leur regret est faux et leur souffrance vaine,
Car leurs cœurs sont toujours pour Dieu remplis de [haine.
Ils sortent quelques fois de leurs brûlants cachots ;
Ils traversent sans bruit le funèbre chaos
Qui les entoure au loin d'un cercle lourd et sombre.
Comme les doigts d'un mort qui vous étreint dans [l'ombre :
Mais leur peine est la même ; ils souffrent en tout lieu ;
Et partout les poursuit la justice de Dieu.

Aux enfers arrivé, l'ange maudit s'arrête ;
Avec un rire amer il relève la tête
Et jette aux cieux lointains un blasphème impuissant.
Alors la porte s'ouvre. Il entre en frémissant
Dans le gouffre rempli de flamme et de fumée.
Des damnés furieux la plainte accoutumée
Caresse son oreille et réjouit son cœur.
Il leur jette en passant un sourire moqueur ;
Et tâchant d'écarter de ses deux mains la flamme,
Comme un homme qui nage écarte chaque lame,
Il s'approche du trône où s'assied Lucifer :
—" Noble rival du Dieu qui creusa cet enfer,
" Satan, je viens, dit-il, de parcourir ce monde
" Que le maître du ciel de ses bienfaits inonde,
" Comme pour se moquer de nos tristes malheurs
" Et nous faire sentir de nouvelles douleurs.
" Bien des hommes de foi prônent encor la gloire
" Du tyran qui sur nous remporta la victoire.

« Mais malgré les faveurs qu'il épanche sur tous,
« La pluspart, ô Satan, l'outragent avec nous.
« Peut-être que bientôt leur noire ingratitude
« Eteindra son amour et sa sollicitude ;
« Et ces êtres chéris au bonheur destinés
« Dans les flammes seront comme nous enchaînés.
« O la lutte superbe ! ô la belle vengeance !
« Qu'il sache, l'ennemi, quelle est notre puissance !
« Nous sommes rois ici comme lui dans son ciel !
« La terre près du sien élève notre autel !
« Combattons cependant, ne cessons pas la guerre !
« Les amis de son nom ne se reposent guère !
« Voici qu'ils vont déjà, pareils à des géants,
« Sur de hardis vaisseaux franchir les océans,
« Pour apprendre sa gloire aux peuplades sauvages
« Qui nous rendent encor de fidèles hommages !
« N'ai-je pas vu moi-même, ô puissant Lucifer,
« Trois navires voguer au milieu de la mer !

" Ils vont au Canada renverser notre culte,

" Et faire à ta puissance une sanglante insulte !

" Ils portent vers ces bords des Prêtres du vrai Dieu !...

" Ces hommes dévoués nous troublent en tout lieu...

" En ruses, en moyens notre esprit est fertile,

" Nous pouvons rendre encor leur projet inutile.

" C'est à toi d'ordonner, c'est à nous d'obéir !

" Que Dieu sache comment nous voulons le haïr !

Et cessant de parler, le fidèle ministre

Leva sur Lucifer son œil fauve et sinistre.

Une langue de feu le mordit aussitôt

Et lui fit exhaler un lugubre sanglot.

Sur leurs brasiers ardents les damnés se tournèrent,

Et de leurs cris plaintifs les enfers résonnèrent.

Après avoir paru se recueillir un peu,
Le fier Satan, debout sur son trône de feu,
Laissa tomber ces mots de sa bouche maudite :
—" Oui, c'est en vain que Dieu du haut du ciel médite
" D'empêcher mon pouvoir de sortir hors d'ici !
" Comme lui je suis roi : J'ai mes sujets aussi !
" Mon joug semble plus doux, mes promesses plus belles :
" Je puis rendre à ses lois tous les peuples rebelles.
" Si vous me secondez de vos nobles efforts
" Nous verrons à la fin où seront les plus forts.
" De nous avoir vaincus je veux qu'il se repente !
" Son ciel est escarpé ; mais une douce pente
" Vers mon sombre royaume entraine les mortels.
" Ranimons le combat ; renversons ses autels !
" Que les bons serviteurs que son amour protége
" Trouvent sur leur chemin à chaque pas un piége !
" Et ne laissons jamais le flambeau de la foi
" S'allumer aux pays qui vivent sous ma loi.

" Il faut faire périr les hommes téméraires
" Qui veulent éclairer ces ténébreuses terres !
" Ministre dévoué, tu dis que sur les eaux,
" Cherchant le Canada, trois rapides vaisseaux
" S'avancent secondés par un vent favorable ?
" Je saurai déjouer ce complot formidable.
" Au fond de l'océan, dans son lit de limon,
" Repose, tu le sais, un perfide démon :
" C'est l'Esprit de la mer. Il commande les ondes :
" C'est lui qui les appaise ou les rend furibondes.
" Va, dis-lui sans retard qu'il déchaine les vents
" Et lance jusqu'au ciel les flots noirs et mouvants."

Ainsi Satan parla. Son ministre docile,
Aussi pervers que lui sans être moins habile,
Animé du désir de propager le mal,
Se hâta de laisser le séjour infernal.

Comme un trait enflammé dans une nuit obscure,
Il traversa les champs vides, froids, sans murmure,
Qui s'étendent autour des gouffres éternels.
Il entendit de loin les hymnes solemnels
Que la terre chantait à son Céleste Maître.
Peut-être un noir courroux, un souvenir peut-être
Fit briller un moment une larme à ses yeux :
Ce ne fut que l'éclair qui passe dans les cieux,
Et bientôt il s'arma de sa froideur première.
Il aborda ce monde inondé de lumière,
Cet astre favori que son divin Auteur
Se plut à décorer avec grâce et splendeur
Comme le front serein d'une épouse nouvelle.
Comme un sinistre oiseau se berce sur son aile,
Il se berça longtemps sur les vagues des airs
Et vit les trois vaisseaux qui sillonnaient les mers.
Alors il s'élança vers les grottes profondes
Que l'Esprit de la mer habite sous les ondes.

Dans le flanc limoneux d'un verdâtre rocher
Où le reptile impur se plait à se cacher,
Le perfide démon a choisi sa demeure.
C"est là que soucieux on le trouve à toute heure
Tramant contre le ciel, pour tromper son ennui,
Des projets que souvent Dieu tourne contre lui.
Le paresseux polype et l'impure limace
Agitent à ses pieds leur glutineuse masse.
Il tient au lieu de sceptre un roseau dans sa main ;
Sa barbe en verts réseaux retombe sur son sein ;
Et sur son cou nerveux sa glauque chevelure
Semble d'un tronc vieilli la mousseuse ramure.
Quand il voit arriver l'envoyé des enfers,
Il sourit en secret d'un sourire pervers :
—" Que demande, dit-il, à ma faible puissance
" Le glorieux esprit dont la seule présence
" Faisait trembler jadis l'orgueilleux roi du ciel."
—" O roi de l'Océan, notre prince immortel

" Demande ton secours dans une grande lutte.

" Aux menaces des cieux il est toujours en butte.

" Voilà que maintenant un lâche adorateur

" De ce tyran jaloux, dur et persécuteur

" Qui nous précipita, pour un prétendu crime,

" Dépouillés de tout bien, dans l'éternel abîme,

" Conduit impunément sur tes dormantes eaux,

" Vers les bords Canadiens trois orgueilleux bateaux !

" Il va proclamer Dieu sur ces terres barbares,

" Et porter la lumière aux peuplades ignares !

" Laisse souffler les vents et soulève les flots.

" Qu'il périsse le traître avec ses matelots !

" Et que le Dieu qu'il sert, s'il s'en pense capable,

" Vienne alors l'arracher à ta haine implacable ! "

Il dit, et sans retard remontant sur la mer,

Il vole en blasphémant aux portes de l'enfer.

VII

LA TEMPETE

Une brise légère enfle à peine les voiles ;
Les nuages vermeils, comme de blanches toiles,
Pendent à l'horizon dans la pourpre des cieux :
Et sous les chauds baisers d'un soleil radieux
On aperçoit rougir les vagues balancées ;
De même le front pur des jeunes fiancées,

Sous le premier baiser de l'amoureux époux.
S'illumine soudain d'un éclat vif et doux.
Des oiseaux égarés dans leurs courses lointaines
Viennent se reposer sur le bout des antennes.
Autour des bâtiments, les habitants des mers.
Se livrant, tour à tour, à mille jeux divers,
Font reluire au soleil, sur les ondes limpides.
Les écailles d'argent de leurs croupes humides,
Quelques-uns des marins se livrent au repos.
Les autres, reunis, par de plaisants propos
S'éfforcent d'éloigner l'ennui qui les obsède.
Il parlent de la sœur qui pour eux intercède
Auprés de l'humble Vierge et de son divin Fils ;
Ils répètent en chœur les chansons du pays ;
Puis en esprit, d'avance, ils tâchent de se peindre
Les rivages nouveaux qu'ils espèrent atteindre.
L'intrépide Cartier, debout sur le gaillard,
Plonge dans l'occident le feu de son regard.

Se demandant déjà si du sein de cette onde
Il ne verra point naître une terre féconde.

La brise cependant ne ride plus les eaux.
Et sur les flots unis s'arrêtent les vaisseaux.
Le long de chaque mât tombe la voile blanche
Comme un feuillage lourd sur un tronc qui se penche.
Ce calme inattendu des matelots surpris
Agite tout à coup les tranquilles esprits.
Un silence effrayant règne dans l'atmosphère :
Une flamme subtile, ondoyante, légère,
Court le long du cordage, et dans son mol essor
Le couvre tout entier de ses aigrettes d'or.
Sur le flanc du vaisseau reste un sillon d'écume :
On voit à l'horizon comme un rideau de brume
Où cachant à demi son orbe étincelant,
Le soleil radieux luit comme un œil sanglant.

Cependant vers le nord un nuage se forme :
Il parait s'avancer comme un géant énorme
Dont les pesants talons s'enfoncent dans les mers
Et dont le front altier disparait dans les airs.
Les prudents matelots redoutant les orages,
Montent dans les haubans, préparent les cordages.
Amarrent chaque voile aux vergues avec soin.
Un bruit lugubre et sourd se fait entendre au loin.
L'oiseau des ouragans sur l'onde vient s'ébattre.
Le vent ne souffle pas et l'océan verdâtre
Voit son perfide sein frissonner de fureur.
Le soleil s'est caché ; la nuit pleine d'horreur
Dans les replis des flots bercent ses lourdes ombres.
Debout au pied des mâts, les marins tristes, sombres,
Sentent un vague effroi s'emparer de leur cœur
Et demandent au ciel d'éloigner le malheur,

Cartier regarde tout d'un œil calme et tranquille:
Il ne s'agite point d'une crainte inutile :
Son esprit reste ferme en face du danger.
Il sait que le Seigneur peut bien le protéger.
Il parle aux matelots, et sa voix les engage
A demander à Dieu la force et le courage.
Sa parole à leur cœur rend la sérénité,
Et chacun prend son poste avec tranquillité.

Tout à coup un éclair déchire les nuages ;
Un sifflement aigu s'échappe des cordages ;
Par un vent furieux les navires fouettés
Inclinent leurs flancs noirs sur les flots irrités.
La mer comme un volcan semble lancer des flammes :
Les vaisseaux jusqu'au ciel montent avec les lames
Pour descendre aussitôt dans le gouffre béant.
On dirait que tout va tomber dans le néant !

De plus en plus aux cieux les ombres s'épaississent :
Sous les efforts du vent les mâts craquent, gémissent :
Les ponts sont balayés par des flots écumants ;
Et le tonnerre unit ses longs mugissements
Aux sanglots de la bise, aux grondements des vagues :
Et les éclairs blafards de leurs lumières vagues
Illuminent les cieux et les mers confondus.

Cependant les vaisseaux dans les ombres perdus
Voguent séparément au gré de la tempête.
Devant l'arrêt du ciel Cartier courbe la tête.
Il espère toujours : ce sublime marin
Au milieu de l'orage est demeuré serein !

La nuit qui sur la mer vient d'étendre son aile
A cet affreux tableau donne une horreur nouvelle.

Le marin ne voit pas son léger bâtiment
Que parait engloutir le terrible élément,
Si ce n'est toute fois aux lueurs de la foudre
Qui semble s'acharner à tout réduire en poudre.
Mais le vaisseau revient sur le flot agité
Comme un noble escadron qui cent fois culbuté
Se relève aussi fort et remonte sans cesse
A l'assaut d'un rempart ou d'une forteresse.
Le pilote incertain et perdu dans la nuit
Ne sait plus vers quel lieu son navire s'enfuit :
Le matelot troublé croit que Dieu l'abandonne
Et que pour lui déjà la dernière heure sonne.
Pendant toute une nuit, et pendant tout un jour
Nul astre du beau temps n'annonce le retour.
La mort plane partout. Dans leurs humides franges
Les flots semblent rouler avec des bruits étranges,
Tantôt un cri moqueur, tantôt un rire amer :
C'est le ricanement du démon de la mer !

VIII

TERRE

Salut ! brillant soleil ! Salut ! douce lumière !
Tu viens chasser la nuit de ma triste paupière
Et rendre au ciel d'azur sa suave gaité,
Au perfide océan sa sauvage beauté !
Devant toi l'aquilon a vu tomber sa rage !
Devant toi s'est enfui le vagabond nuage !

Tu parsèmes la mer de lumineux sillons
L'oiseau sèche son aile à tes chastes rayons !
Salut, astre charmant ! mais où sont les carènes
Que le vent dispersa sur les ondes lointaines,
Pendant que dépouillé de ton éclat si doux
Tu te cachais d'effroi dans le ciel en courroux ?

Comme un oiseau blessé par la flèche stridente
Se traîne vers les bois, et d'une aile pendante
Rase les prés en fleurs et les champs de moisson,
J'en vois un qui s'incline au bord de l'horizon !
Ses cordages rompus, ses voiles déchirées
Voltigent au dessus des vagues azurées,
Comme les blancs flocons que les jeunes agneaux
Accrochent en passant aux nœuds des arbrisseaux.
Cependant les marins, pleins d'un nouveau courage,
Réparent le désordre apporté par l'orage.

Et déjà le navire avec rapidité
S'ouvre un large chemin sur le flot argenté.
Le ciel veille sur toi ! vogue charmant navire !
Vogue, favorisé par un tiède zéphire !
Le démon de la mer, honteux et confondu,
Dans son antre de boue est déjà descendu.
Le Seigneur a parlé, les esprits des ténèbres
Se sont précipités dans les gouffres funèbres.
Lucifer a senti comme un soufflet sanglant
Qui lui fit devant Dieu courber son front tremblant.
Vogue, ô joli navire, avec ta noble troupe !
Un pilote divin s'est assis à ta poupe !
Pour veiller sur ton sort, l'Ange du Canada,
Dans l'orage et la nuit, sans cesse te guida !

Longtemps, longtemps ainsi vogue "La Grande Her-
[mine."
Il sillonne tantôt une mer qu'illumine

Les reflets chatoyants du paisible matin,
Tantôt les flots dorés par l'éclat incertain
De l'astre de la nuit qui monte sous la nue.
Agenoux sur le pont, les marins, tête nue,
Viennent avec respect prier matin et soir,
Et demander encor le courage et l'espoir.

Cependant deux vaisseaux sont perdus sur les ondes.
Sont-ils ensevelis sous les vagues profondes ;
Ou sans voiles, sans mâts, sous un ciel inconnu,
Est-ce en vain que pour eux le calme est revenu ?
L'ange du Canada, comme un débile athlète,
S'est-il donc contenté d'une gloire incomplète ?
Au démon de la mer demi-victorieux
A-t-il abandonné ce butin précieux ?

Immobile, de bout au pied du mât de hune,
Cartier verse des pleurs sur la triste infortune
Des braves compagnons de ses nobles travaux.
Ils devaient avec lui fouler ces bords nouveaux
Que le ciel étonné promit à son audace !
Vainement de la mer parcourant la surface,
Son humide regard cherche quelque point noir
Qui pourrait un moment tromper son désespoir :
La mer de toute part est limpide et déserte !
Au dessus de ses flots nulle aile n'est ouverte !
Les matelots aussi, touchés de ce malheur
Eprouvent dans leur âme une amère douleur :
Leurs propos sont moins gais ; leurs chansons plus do-
[lentes
Dans l'air calme du soir trainent leurs notes lentes.

Le flot se ride et tremble à l'haleine des vents
Comme un front de vieillard sous le souffle des ans.

Le soleil est entré dans sa couche pudique.
De nouveau sur la mer la nuit mélancolique
Avec son noir manteau se promène sans bruit,
Et sur son front d'ébène une étoile d'or luit.
Et le navire vogue ! et sa coquette voile
Sur la vague d'azur tremble comme l'étoile !
Endormis sur le pont, la pluspart des marins
Ont pour quelques moments oublié leurs chagrins.
Cartier veille toujours. Une douce espérance
Soutient son énergie et calme sa souffrance.
Il lui semble que l'onde en ses replis profonds
Berce de verts rameaux et de flexibles joncs ;
Et que l'air est rempli d'un arôme sauvage
Comme celui qu'exhale un jeune et chaud feuillage ;
Et sur l'aile des nuits son cœur reconnaissant
S'élève avec amour vers le Dieu Tout-Puissant,

La nuit s'est envolée et le vent souffle encore.
Au fond de l'Orient la matineuse aurore
Lève son front orné d'un éclat chaste et doux.
Le soleil qui la suit comme un fidèle époux,
D'une poussière d'or, de mille traits de flamme
Emaille et fait briller la vagabonde lame,
Poussant d'étranges cris, de superbes oiseaux
Rasent dans le lointain la surface des eaux,
Ou planent dans les airs au dessus du navire.
Un doux pressentiment ranime et fait sourire
Les marins réunis sur le gaillard d'avant.
Le mousse dans le mât remonte plus souvent,
Espérant chaque fois que de l'onde azurée
Son œil verra surgir la terre désirée.
Le vent fraichit toujours, et le fier bâtiment
Vers le monde nouveau marche rapidement,
Et Cartier tout ému. l'œil rempli de lumière,
Regarde l'eau qui vole ainsi qu'une poussière.

Il aime son vaisseau, comme un vieil écuyer
Aime, quand il hennit, son vigoureux coursier.

Quel est ce long sillon qui s'élève des vagues ?
Il est vêtu d'azur et ses formes sont vagues
Comme un rêve d'amour dans un cœur innocent !
Il s'avance ! Il s'avance ! Il va s'élargissant !
Est-ce un monde réel ? Ou n'est-ce qu'un mirage
Qui brille comme un songe aux yeux de l'équipage ?
Soudain une clameur s'élève jusqu'aux cieux :
" Terre ! terre ! " ont crié les matelots joyeux,
Et le vaste Océan a redit : " Terre ! terre ! "
Et Cartier, tout en pleurs, courbe son front austère,
Adore dans l'amour le Dieu de sainteté
Qui pour lui fait si haut éclater sa bonté !
Et les pauvres marins transportés d'allégresse,
Oublièrent alors un moment leur tristesse,
S'embrassèrent entre eux, se serrèrent les mains,
Et jetèrent au vent mille joyeux refrains !

IX

UNE ILE

Comme un athlète heureux qui remporte la palme,
Le navire s'arrête au fond d'une anse calme
Que le rivage ceint de ses bras arrondis.
Dans les flots de cristal les arbres reverdis
Se plaisent à mirer leur grande et sombre image:
Et d'agiles oiseaux au chatoyant plumage

Ornent comme des fleurs les feuillages touffus :
Et du fond des forêts des chants gais et confus
S'élèvent tout à coup pour saluer les hôtes
Que le ciel a conduits sur ces lointaines côtes.

Les marins agités d'indicibles transports
Descendent cependant sur ces sauvages bords.
Tourmentés par la crainte et par l'inquiétude.
Leur cœur s'ouvre à la joie en cette solitude
Où l'orgueilleuse mer vient humblement mourir.
Ils foulent le gazon ; se plaisent à courir
Sous le dôme ondoyant des arbres séculaires ;
Réveillent les échos de ces lieux solitaires
Par leurs cris d'allégresse et leurs couplets joyeux ;
S'enivrent du parfum des arbres résineux ;
Escaladent les rocs ; montent dans les feuillages
Comme ils montent sur l'eau dans leurs tremblants [cordages.

Ainsi jusques au soir, d'un pied souple et léger,
Ils parcourent gaiment le rivage étranger :
Mais quand l'oiseau des nuits s'enfuit de sa cellule,
Quand aux cimes des pins tremble le crépuscule,
A la voix de Cartier, sur le pont du vaisseau
Avec empressement tous montent de nouveau ;
Puis ensemble à genoux, ils élèvent leur âme
Vers celui qu'en tout lieu la nature proclame ;
Et cette mer tranquille, et ces immenses bois
Entendent louer Dieu pour la première fois !
Pour leurs frères aimés que les vents dispersèrent
Avec ferveur et foi les matelots prièrent.

Deux hommes, par leur geste et sur leurs fronts [cuivrés,
Laissent voir le bonheur dont ils sont enivrés
A l'aspect imprévu de la rive déserte.
Leur âme si longtemps froide, insensible, inerte,

A retrouvé la vie et repris sa gaité,
A leurs esprits ardents sourit la liberté,
Pareils à deux oiseaux dont la prison s'entr'ouvre,
Ils prendront leur essor vers le bois qui recouvre
La cabane où jadis ils virent de beaux jours,
Les os de leurs aïeux et leurs tendres amours.

Le lendemain matin, au lever de l'aurore,
Quand la grive chanta sa cantate sonore,
Quand la fleur entr'ouvrit son calice odorant,
Et que l'onde effleura le sable en murmurant,
Cartier et ses marins revinrent aux rivages
Amenant avec eux les deux captifs sauvages.

Ils marchèrent longtemps, tantôt au bord des eaux,
Tantôt sur les rocs nus ou sur les verts coteaux.

Cherchant où s'étendait cette terre fertile.
Ils purent voir enfin qu'elle n'était qu'une ile
que la mer étreignait dans ses bras palpitants,
Mais au nord, au midi, du sein des mers sereines,
Ils virent s'élever d'autres terres lointaines.
Et pendant qu'ils marchaient dans les épais taillis,
Les oiseaux effrayés s'élançant de leurs nids
Faisaient vibrer les bois de leurs notes stridentes.
Et les deux Indiens dans leurs âmes ardentes.
Eprouvaient le besoin de s'envoler comme eux.

Domagaya pourtant, sous les bois ténébreux,
Poursuit, armé d'un arc qu'il fit d'un jeune frêne,
Un oiseau gigantesque au plumage d'ébène.
Il est bien loin déjà : ses compagnons surpris
Jettent pour l'appeler, tour à tour, de vains cris.
Il court comme un chevreuil sur le tapis de mousse :

La liberté jamais ne lui parut plus douce.

Au sommet élevé d'un odorant sapin,

Fatigué d'un long vol, l'oiseau s'arrête enfin

Croyant avoir vaincu le chasseur insensible.

Domagaya joyeux, bande son arc flexible

Et s'apprête à percer l'oiseau trop confiant.

Mais il a tardé trop. Une flèche en criant

De l'arbre chevelu perce l'altière cime,

Et d'un autre chasseur l'oiseau tombe victime.

Le sauvage étonné ne sait plus que penser :

L'espérance et la peur l'empêchent d'avancer.

Est-ce un enfant des bois qui vient à sa rencontre,

Ou le bon manitou qui devant lui se montre

Pour le sauver enfin des entraves des Blancs ?

Des pas froissent le sol sous les arbres tremblants ;

Le feuillage s'écarte et le rameau s'incline,

Et soudain apparait une forme divine.

Un sentiment d'effroi saisit Domagaya :

Il reconnait pourtant la jeune Naïa :

Mais il ne peut encor lui dire une parole.

Jusqu'au pied du sapin la chasseresse vole

Et va saisir l'oiseau que sa flêche a percé.

Elle aperçoit alors contre un arbre adossé

L'homme que pour époux a choisi sa tendresse :

Elle lui tend les bras, jette un cri, puis s'affaisse !

Mais l'amant auprès d'elle à genoux s'est jeté :

Il soulève son front brillant de pureté,

Et pour la réchauffer tient sa main refroidie.

Une tendre parole à son âme engourdie

Rend insensiblement la force et la vigueur :

Elle ouvre ses grands yeux tout remplis de langueur :

—" O toi qui m'apparais sous ce désert feuillage

" Es-tu Domagaya l'amour de mon jeune âge ? "

Dit-elle, en essuyant les larmes de ses yeux,

" Ou bien es-tu, dis-moi, son esprit soucieux

" Qui vient du champ des morts soutenir mon courage ?

" Les Blancs t'ont-ils chez-eux fait subir quelqu'ou-
[trage ?
" Et les vieillards sensés n'ont-ils donc pas eu tort
" De me dire traitresse et d'exiger ma mort ? "
—" Naïa, que dis-tu ? Que dis-tu, mon amie ?
" Je suis Domagaya plein d'amour et de vie !
" Les guerriers de l'Aurore ont un cœur généreux :
" A travers le grand lac je reviens avec eux.
" Le vent nous a jetés sur cette petite ile :
" Notre vaisseau là-bas, dort sur l'onde tranquille.
" Mais toi, dis-moi comment tu te trouves ici,
" Comment tu fus traitresse et condamnée aussi.
—" Non ! non ! ta Naïa ne fut point insensée !
" Son crime n'existait qu'au fond de la pensée
" De ces vieillards pervers qui désiraient du sang !
" Asseyons-nous plus loin, au bord de cet étang ;
" Je vais en quelques mots te dire mes misères."
Tous deux s'étant assis sur les molles fougères,
Auprès des flots d'azur d'un petit lac dormant,

Elle fit ce récit à son fidèle amant :

—" Quand des Blancs le navire eut laissé notre plage,

" Un sombre désespoir, une bouillante rage

" S'emparèrent du cœur de ton père attristé.

" Il accusa longtemps les Blancs de cruauté,

" Et demanda les fils ravis à sa tendresse.

" Un perfide jongleur, plein de haine et d'adresse

" Lui dit de se venger en renversant la croix.

" Le conseil des vieillards l'aurait voulu je crois :

" Mais j'arrive soudain pendant qu'on délibère :

" J'avais du Dieu des Blancs vu l'adorable mère ;

" Au pied de la croix même elle m'avait parlé.

" Je redis son discours au grand chef désolé :

" Il sentit se calmer son courroux et ses peines :

" La croix resta debout au milieu de nos plaines.

" Mais en vain notre chef, dans les pleurs nuit et jour,

" De ses fils bien aimés attendit le retour.

" Le jongleur nourrissant une haine farouche

“ Se plut à me souiller du venin de sa bouche.

“ Il me traqua partout, jusqu'au fond des forêts ;

“ Pour me perdre il forma mille infâmes projets.

“ Il m'accusa d'avoir par des bruits ridicules,

“ Surpris la bonne foi des vieillards trop crédules.

“ Et ceux-ci s'indignant de ma témérité,

“ Et d'avoir devant moi manqué de fermeté,

“ Crurent couvrir leur honte et servir la justice

“ En me faisant du feu subir l'affreux supplice.

“ J'étais-là dépouillée et liée au poteau,

“ A l'heure où le soleil derrière le coteau

“ Semble se reposer dans un lit de feuillage.

“ Autour de moi pleuraient les femmes du village.

“ Mais le jongleur riait ; et son rire moqueur

“ Comme un trait acéré me déchirait le cœur.

“ Pour narguer mes bourreaux à cette heure terrible

“ Je n'aurais pas chanté d'un ton calme et paisible ;

“ Mais j'étais innocente et je mourais sans peur.

" Un instant s'éloigna le barbare jongleur ;

" Il revint brandissant une torche enflammée :

" Il me sourit encore ! et soudain la fumée

" Fit monter jusqu'au ciel ses épais tourbillons,

" Et je sentis du feu les cuisants aiguillons.

" Mais tout à coup que vois-je au milieu de la flamme ?

" Un esprit merveilleux ! une brillante femme !

" Le même que je vis devant la haute croix !

" Elle défait mes nœuds de ses flexibles doigts,

" Baise mon pâle front et me dit à l'oreille :

" Naïa, sauve-toi, sur tes jours moi je veille ! "

" Et je ne sais comment malgré les javelots,

" Je franchis le village et courus près des flots :

" Mais j'éprouvais alors une étonnante force ;

" Je pris mon aviron et mon canot d'écorce,

" Et je voguai sans peur sur les flots périlleux

" Jusqu'au jour où le vent me poussa vers ces lieux."

Ainsi parla longtemps la jeune fugitive.
Prêtant à son récit une oreille attentive,
Domagaya, muet, la regardait toujours.
—“ O Naïa ! dit-il, Naïa, mes amours,
“ Retournons maintenant au pays de nos pères !
“ Je les écraserai ces langues de vipères
“ Qui sur toi n'ont pas craint d'appeler tant de maux !
“ Le jongleur maudira ses desseins infernaux.
“ Comme l'iniquité la justice a son heure !
“ Mon père en revoyant les deux enfants qu'il pleure
“ Saura qu'à des méchants il a donné sa foi.
“ Il se repentira d'avoir douté de toi.
“ Voguons dans ton canot ! voguons, ô mon amie !
“ Mon frère nous suivra sur la mer endormie.

X

LE SIGNAL

Au fond de l'Occident le soleil descendait.
Et l'ombre de la nuit à l'Orient montait,
Comme on voit dans un cœur s'affaisser l'espérance
Et monter tout à coup une sombre souffrance.
Après avoir marché dans l'île tout le jour,
Sur le bord de la mer les marins de retour,

Entassaient des rameaux pour les livrer aux flammes
Quand le voile des nuits s'étendrait sur les lames.
Et faire aux deux vaisseaux peut-être errants encor
Un signal qui pourrait diriger leur essor
Vers la tranquille baie où la bonté divine
Avait, malgré l'enfer, guidé la Grande-Hermine.

Sur le sable où le flot courait avec lenteur
Cartier se promenait, méditant dans son cœur
Les desseins du Très-Haut et sa magnificence ;
Et débordant d'amour et de reconnaissance
Son esprit droit et pur montait vers le Seigneur,
Comme vers le soleil une molle vapeur.

Cependant ses regards avec inquiétude
Interrogeaient souvent la vaste solitude.

Le chasseur Indien n'était pas revenu.

S'était-il égaré dans le bois inconnu ?

Ou sentant tout à coup ses fiers instincts renaître,

S'était-il échappé pour ne pas reparaître ?

Pendant que ces pensers occupaient ses esprits,

Sur un rocher couvert de sapins rabougris

Cartier vit s'élancer deux rapides fantômes.

Comme un mulot rusé se cache dans les chaumes,

Il les vit se cacher au plus épais des bois,

Et là les entendit contrefaire trois fois,

Toujours en élevant leur voix imitative,

Du lugubre hibou la voix morne et plaintive.

Surpris, vers les marins il accourt promptement,

Mais il les trouve aussi remplis d'étonnement.

A l'instant où les voix s'élevant des ténèbres,

Avaient fait trembler l'air de leurs trois cris funèbres,

Taiguragny, pensif, avait bondi soudain,

Et s'était vers les bois élancé comme un daim.

Mais ses pieds n'avaient plus leur souplesse première :
Un marin le saisit avant que la bruyère
Lui donnât dans son ombre un asile certain :
Et tenant son front pâle appuyé sur sa main,
Il était maintenant assis au pied d'un arbre,
Immobile et muet comme un buste de marbre.
—" Ces endroits, dit Cartier, ne sont donc pas déserts :
" Nous les explorerons en mille sens divers
" Sitôt qu'à l'horizon l'on verra l'aube poindre.
" Domagaya nous fuit, il faudra le rejoindre
" Mais brûlons ces rameaux que l'on vient d'entasser ;
" Dans le sommeil ensuite allons nous délasser."

Alors un des marins en frappant une pierre
Fit jaillir avec bruit une vive lumière :
L'étincelle mordit les rameaux résineux ;
La fumée éleva ses orbes onduleux

Comme un voile flottant dans l'air chaud et limpide,
Un gai pétillement, un craquement rapide
Se mêlèrent alors aux cris des matelots,
A leurs éclats de rire, à leurs joyeux propos.
Bientôt tout fut en feu. De ses flèches aigues
La flamme en bourdonnant semblait percer les nues :
Un rideau ténébreux dérobait les forêts ;
Et du vaste brasier les ondoyants reflets
Luisaient d'un vif éclat au loin sur l'onde amère,
Comme le souvenir d'une joie éphémère
Vient luire quelque fois sur notre pauvre cœur
Quand il est recouvert d'un voile de douleur.

La flamme cependant s'était bien vite éteinte,
Et la mer n'avait plus sa lumineuse teinte.
Monté sur son vaisseau, l'aventureux marin
Reposait ses esprits dans un sommeil serein.

Aussitôt que l'aurore au monde vint sourire,
Le Commandant monta sur le pont du navire,
Et longtemps sur la mer promena son regard.
Alors les matelots, honteux d'être en retard,
Laissèrent leurs hamacs et leurs aimables rêves.
Le vent soufflait du large, et l'onde sur les grèves
Jetait sa blanche écume avec de vagues bruits,
Pendant qu'au ciel montaient les frais brouillards des [nuits.

Tout-à-coup, rasant l'île, une frêle pirogue,
Sur les flots écumeux se précipite et vogue.
Elle laisse la rive et vient vers le vaisseau :
Chaque coup d'aviron la fait bondir sur l'eau.
Cartier a reconnu l'Indien qui la guide.
C'est bien Domagaya dont la ruse perfide,
Faillit avoir la veille un étrange succès.
Il rame avec vigueur ; il est déjà tout près.

Taiguragny surpris ne sait par quel mystère
Dans un canot d'écorce il voit voguer son frère.
Cependant il arrive, amarre son canot,
Et sur le bâtiment il parait aussitôt.
Il jette sur son frère un regard de reproche
Et vers le Commandant humblement il s'approche :
—" Noble Seigneur, dit-il, tu vois que l'Indien
" Ne devient pas ingrat quand on lui fait du bien.
" J'aurais pu me cacher dans de secrets repaires
" Et voler cette nuit au pays de mes pères;
" Mais de bons soins toujours tu m'as environné
" Et je vais pour cela jusqu'à Stadaconé.
" A travers les écueils diriger ton navire.
" Mais il est dans cette ile, enfin je dois le dire,
" Une femme que j'aime et qu'il faut emmener.
" Des méchants à la mort ont pu la condamner.
" Son amour pour la croix fut son unique crime :
" Des ennemis des Blancs elle fut la victime.

" Un esprit de ton ciel l'a ravie au bûcher,

" Et dans ces bois déserts elle vint se cacher.

" Si nous la délaissions en ce lieu solitaire

" Elle mourrait bientôt de peine et de misère.

" Au ciel du Canada qu'elle vienne avec nous,

" Et que ta charité lui fasse un sort plus doux."

Cartier, tout étonné de ce noble langage,

Presse contre son cœur la main du bon sauvage.

Il sait que l'Indien avec habileté

Peut donner au mensonge un air de vérité,

Et que d'autres motifs en empêchant sa fuite,

Ont pu déterminer cette noble conduite ;

Cependant il se plait à croire ses discours

Et veut que sans retard l'on prête du secours

A cette enfant des bois que poursuit l'injustice.

Par son ordre aussitôt une chaloupe glisse

Vers la rive déserte où l'humble fille attend ;
Domagaya, ravi, la conduit en chantant.

Qu'il est plaisant et frais le souffle de la brise !
Vers les récifs lointains comme l'onde se brise !
Qu'ils sont gais dans leur vol les oiseaux de la mer !
Qu'elle est forte la voix de l'océan amer !
Est-ce une aile, là-bas, qui s'ouvre et se balance ?
Est-ce un immense oiseau qui sur l'onde s'élance ?
O Cartier, quel éclair s'échappe de tes yeux !
Quel doux étonnement, quel espoir radieux
Font tressaillir ton cœur comme un bronze qu'on frappe !
Que portent donc les flots sur leur mouvante nappe ?
Ce n'est point un brouillard qui s'élève éclatant !
Ce n'est point un oiseau qui vient en s'ébattant !
Une voile ! une voile ! O Dieu ! c'est une voile !
Puis une autre la suit comme au ciel une étoile

Suit de près dans l'azur l'astre aux rayons sereins !

Elle approche ! elle approche ! Et déjà les marins

Du rivage de l'île au loin l'ont aperçue :

Leur immense clameur monte jusqu'à la nue

Et du rocher sonore éveille les échos :

Et sur le bâtiment les autres matelots

Répondent à ces cris par d'autres cris de joie !

A la cime des mâts le pavillon ondoie !

C'est une belle fête ! et les coquets vaisseaux

Paraissent de plaisir s'agiter sur les eaux !

Les voilà ! les voilà ces navires rapides

Avec leurs ponts couverts de marins intrépides.

Leurs flancs tout écumeux, leurs agrès mutiles !

Sous quels cieux, sur quels flots étaient-ils donc allés ?

Quel astre les conduit vers cet heureux rivage ?

Quel pouvoir les sauva des fureurs de l'orage ?...

L'ancre tombe soudain dans les flots orgueilleux ;

Un cantique d'amour s'élève jusqu'aux cieux !

XI

UN FLEUVE

Marins, ouvrez vos cœurs à la réjouissance !
Chantez l'hymne sacré de la reconnaissance !
Au Dieu qui vous guida sur les gouffres amers,
Et vous fit déjouer les piéges des enfers,
Chantez un chant d'amour, un refrain d'allégresse !
En vain l'ange maudit à vous nuire s'empresse,

Le ciel pour vous combat, la victoire est à vous !
Après tant de labeurs le repos vous est doux !
Après tant de dangers vous aimez un asile !
Laissez vos bâtiments, descendez sur cette île
Où vous ont attendus vos vaillants compagnons :
Bientôt vous raserez ces rivages sans noms
Que le monde étonné ne soupçonnait pas même ;
Et vous verrez finir cette lutte suprême
Où vous n'avez pas craint, courageux matelots,
De suivre votre chef, ce glorieux héros !

La rose jette au vent ses suaves arômes ;
La fontaine roucoule, et les bois sous leurs dômes
Entendent gazouiller les nids harmonieux.
Tout est joie et bonheur au monde et dans les cieux !
Laissez, ô matelots, laissez les frais ombrages !
Voguez ! voguez encor vers de plus beaux rivages

Voyez-vous sur les eaux vos navires légers ?
On dirait que brûlant de braver les dangers,
Ils veulent suivre encore une route nouvelle
Allons ! allons ! marins, la brise vous appelle !
Laissez le vert gazon, l'ombre où vous sommeillez !
Levez l'ancre mordante ! Il vente, appareillez !

Comme des arcs tendus les voiles s'arrondissent ;
Sur les flots agités les navires bondissent
Et laissent derrière eux l'île aux bords verdoyants.
Comme des moissonneurs dans les prés ondoyants
Ouvrent un long sillon de leur âpre faucille,
Ainsi les bâtiments, dans l'onde qui scintille
Creusent avec leur proue un onduleux sentier.
Leur course est bien rapide ; et sur son bord Cartier,
Entouré des marins qui forment l'équipage,
Regarde à l'horizon s'élever le rivage ;

Il tressaille en pensant que ce pays si beau
De la France sera le plus riche joyau.

Dans le ciel cependant roulent de noirs nuages.
Et sur la mer encor s'abattent des orages.
Le golfe sous ses flots cache plus d'un écueil.
Satan s'est relevé plein d'espoir et d'orgueil :
Il ose croire encor qu'un terrible naufrage
De l'ange du Seigneur peut détruire l'ouvrage.
Mais les vaisseaux prudents virent bientôt de bord
Et trouvent à la côte un sûr et large port :

Quand le vent du matin s'éleva favorable.
Que le flot azuré vint effleurer le sable.
Cartier fit lever l'ancre, et chaque bâtiment
S'élança de nouveau sur le golfe écumant.

Domagaya, son frère et la jeune Indienne
Ensemble assis tous trois près de la grande antenne,
Echangeaient à l'écart leurs étranges discours.
Leur présence à Cartier était d'un grand secours :
Ils connaissaient le golfe et ses îles ombreuses.
Ils lui parlaient du fleuve où des tribus nombreuses
Venaient planter de loin leurs tentes chaque jour.
Et les deux Indiens se levant tour à tour,
Indiquaient de la main au timide pilote
L'écueil qu'il devait fuir, la plantureuse côte
Vers laquelle il pouvait sans nul risque cingler,
Et le cap où les flots allaient battre et meugler.

XII

LE CAP PERCÉ

Pendant que les vaisseaux, sous leur blanche voilure,
Inclinent leurs flancs noirs sur l'onde qui murmure,
Taiguragny se lève et marche vers Cartier :
Vois-tu là-bas, dit-il, comme un portique altier
Qui relève au-dessus de la mer son front chauve.
Ce rocher solitaire où le corbeau se sauve.

Cette porte qui s'ouvre entre ces hauts piliers
Et par où passeraient tes superbes voiliers ?
De l'Esprit des combats c'était la grotte étrange
Disent les vieux Sachems. Assise dans la fange
Sur le lit du grand fleuve en ce lieu si profond.
Elle touchait jadis de son énorme front
La frange du nuage ; et ses immenses ailes,
Couvertes en tous temps de verdures nouvelles,
S'étendaient vers le sud à cet autre rocher
Dont la vierge des bois n'ose plus s'approcher.
Morose et sacrilége, aujourd'hui la ruine
Habite seule hélas ! la demeure divine !
Comment ce vaste asile a-t-il été détruit ?
Je ne bandais pas l'arc que j'en étais instruit :
Et si tu veux je vais te conter cette histoire
Que nul guerrier, chez nous, ne refuse de croire.
Autant de lunes d'or ont monté dans les airs,
Autant de bleus glaïeuls au bord des ruisseaux clairs

Se sont épanouis sous une tiède haleine,
Autant de blancs frimas ont argenté la plaine
Depuis que s'est passé le grand événement
Dont je te fais, Cartier, l'histoire en ce moment,
Qu'il passe sur nos mers, en hiver, de bruines,
Que le chêne a de nœufs et le houx vert, d'épines !

Polanina la brune était donc autrefois
La plus belle des fleurs écloses sous nos bois.
Ses yeux étaient plus noirs qu'une nuit sans étoiles
Et ses cheveux épais dépliaient leurs longs voiles
Sur son flanc gracieux comme le jeune ormeau ;
Son chant était suave autant qu'un chant d'oiseau ;
Elle allait si légère à travers le feuillage
Que l'herbe se courbait à peine à son passage ;
La vague de la mer qui s'enfle au point du jour
N'avait pas de son sein l'harmonieux contour.

Elle était jeune encore et comptait moins de neiges
Qu'un habile chasseur à la fois dans ses piéges
Ne prendrait de Castors. Elle venait souvent
Quands les flots n'étaient pas soulevés par le vent
Se bercer comme un cygne au murmure du fleuve :
La vague lui faisait une parure neuve
Toute de diamants qui luisaient au soleil
Et ruisselaient le long de son beau corps vermeil.

Areskouï, l'esprit qui nous souffle la guerre,
Qui se plait à verser un sang pur sur la terre,
Areskouï, l'esprit dont l'asile sacré
Etait ce roc qui semble un grand vaisseau sombré,
Areskouï sentait pour la vierge rieuse
Un penchant violent, une ardeur sérieuse.
Et quand elle venait se jouer dans les flots
Il lui faisait toujours entendre de doux mots.

Que l'indiscrète brise allait ailleurs redire.
Elle seule pouvait voir sa bouche sourire.

Souvent il s'avançait de lauriers couronné
Pour saisir son beau bras au flot abandonné,
Mais la fille des bois se sauvait au rivage
Et cachait sa pudeur sous le manteau sauvage
Des sapins résineux jaloux de sa beauté.
Alors Areskouï s'enfuyait irrité
Dans sa retraite sombre où, comme un long tonnerre,
On entendaït l'écho de sa sourde colère.

Cependant quand le jour versait sur les forêts
De ses feux bienfaisants les suprêmes reflets
Sous les traits d'un chasseur au front jeune et superbe
Un esprit plus heureux sortait des touffes d'herbe

Qui lèvent au-dessus des vagues leurs fronts verts.

Et nageant avec grâce, il se dirigeait vers

La fille des guerriers qui paraissait l'attendre.

Elle ne fuyait pas. Son regard vif et tendre

Comme un rayon tombait sur son beau compagnon.

Elle ne fuyait pas, et de son pied mignon

Elle fouettait la mer qui volait en rosée.

La gorge bondissante, et la tête posée

Sur les gerbes de jonc que le flux apportait,

Comme sur un coussin d'édredon, elle était

Belle comme l'amour à son premier doux rêve.

Quand on la regardait en secret de la grève

On se sentait brulé d'un feu terrible et doux.

La tête bourdonnait, on devenait jaloux.

Un jour Areskoui de sa sombre demeure

Avec son jeune amant l'aperçut. C'était l'heure

Où la rive n'a plus que de faibles échos,
Où la brise et la fleur se livrent au repos.
Le ciel était luisant comme un cristal. Les nues
Qui déployaient au ciel des formes ingénues
Passaient avec orgueil sur ce vaste miroir.
Le vent harmonieux qui s'élève le soir
Faisait de temps en temps avec un doux murmure
Frissonner mollement cette onde fraiche et pure.
Les amants s'ébattaient sur ce cristal uni.
La vierge, en souriant, d'un bras souple et bruni
Repoussait le flot bleu qui baisait son épaule ;
Son beau corps se cambrait autant qu'un jeune saule
Sous le fouet de l'orage ; et ses épais cheveux
Tordaient leurs noirs anneaux sur son cou gracieux.
Tous deux ils s'avançaient dans l'élément limpide,
Chacun se promettant d'être le plus rapide.
Ils se laissaient par fois emporter au courant :
Des flots voluptueux le voile transparent

Dérobait à demi les grâces de la vierge.
Ils s'avançaient tantôt vers la paisible berge ;
Tantôt ils se perdaient dans un rayon lointain
Puis paraissaient encor se tenant par la main.

Areskouï jura dans sa jalouse haine
De se venger enfin, de briser cette chaine
Dont les anneaux dorés liaient si fortement
Le cœur de l'Indienne au cœur de son amant.

Un soir qu'elle sortait de l'onde, rougissante
Comme un fruit mûr, ou comme une rose naissante.
A l'amoureux baiser que sur son front serein
L'amant mystérieux avait jeté soudain,
Il la suivit. Les bois étaient déjà pleins d'ombres,
Et semblaient revêtus de voiles longs et sombres.

Avant qu'elle eut atteint d'un pied vif et léger
Le vieux wigwam qui seul pouvait la protéger,
Polanina sentit, pareils à des tenailles
Les doigts durs et crispés de l'esprit des batailles
Mordre sa brune épaule ; elle entendit sa voix
Dont les sombres accents faisaient trembler les bois.
" Je suis, dit-il, je suis l'esprit de la vengeance
" J'ignore la pitié ! J'abhorre la clémence !
" A moi Polanina ! La belle vierge à moi !...
" Mon antre étouffera sous sa large paroi
" Les cris du désespoir ! A moi ces divins charmes
" Qui dans mon cœur jaloux excitaient tant d'alarmes !
La vierge évanouïe était tombée hélas ;
Areskouï la prend dans ses robustes bras
Et s'envole semblable au hibou des ténèbres
Avec sa riche proie en ses antres funèbres.

Souvent l'Esprit du Fleuve (en effet c'était lui
Qui venait sur les eaux quand le jour avait lui
Joindre Polanina l'objet de sa tendresse ;)
Souvent, l'Esprit du Fleuve, à l'heure où sa maîtresse
Avait accoutumé de venir sur les bords,
Se jouait sur la vague avec de doux transports ;
Mais chaque fois en vain il attendait l'amante ;
Elle ne venait pas. Etait-elle inconstante ?
Avait-elle oublié tant d'instants de bonheur ?
Un doute amer, parfois, empoisonnait son cœur.

Un jour qu'il reposait sur l'onde molle et claire,
Tout à sa peine, au pied de l'antre solitaire,
Il entendit la voix de l'adorable enfant ;
Il entendit ses pleurs et le cri triomphant
Du génie infernal qui la tenait captive.

Il pousse une clameur que le fleuve et la rive
Répètent bien longtemps. Tous les Esprits des eaux
S'élancent à la fois des joncs et des roseaux.
La base du rocher est bien vite sapée,
Et du Dieu des combats la force alors trompée
Devient vaine. Le roc s'ébranle et disparait.
Seul le sombre gite où le Dieu se retirait
Restait encor debout enveloppé par l'onde.
Mais un instant s'écoule, une porte profonde,
La même que tu vois, transperce le rocher
Et le jour et la mer vont tout à coup lêcher
De leurs reflets joyeux le fond de la tannière
Où gémissait toujours la belle prisonnière.

Areskouï pour fuir prit l'aile d'un corbeau.
Sous les traits redoutés de ce lugubre oiseau

Il revient chaque jour sur ces débris célèbres.
Croasser vers la nuit des menaces funèbres.

Avec Polanina dans les plis des flots d'or
L'Esprit du fleuve vient souvent jouer encor

XIII

LE SAGUENAY

Le jour nait et s'enfuit et toujours les navires
Ouvrent sur les flots d'or leurs voiles aux Zéphires.
Après avoir doublé des rivages divers
Ils rasent dans leur course une ile aux bords déserts.
Un immense rocher qui dresse sur les ondes
Son dos âpre et sinistre où des oiseaux immondes

Viennent seuls, le printemps, jetant de tristes cris.
Bâtir leurs nids obscurs sous des bois rabougris.
Pendant deux jours entiers ils longent ces rivages
Où l'onde et les oiseaux mêlent leurs chants sauvages.
Chaque aurore nouvelle et chaque nouveau soir
Dans le cœur de Cartier vient ranimer l'espoir.

Ce n'est plus l'océan que les bateaux franchissent
La terre n'est pas loin et les ondes blanchissent.
Deux rivages en fleurs qui vont se rapprochant
Ressèrent les flots clairs et semblent au couchant
Elever sur leur lit une immense barrière.
Le soleil plus hatif achève sa carrière.
Il argente le ciel de ses rayons blafards,
Comme les cheveux blancs, la tête des vieillards.

Saguenay, les vaisseaux rasent ton embouchure !
Rivière au noir courant, quelle sonde mesure
De ton lit merveilleux l'affreuse profondeur ?
L'œil est pris de vertige en voyant la hauteur
De ta paroi de roc à pic, infranchissable !
Fleuve sans grève, gouffre où pas un grain de sable
Ne recevrait le pied du marin naufragé
S'il fallait qu'il laissât son vaisseau submergé,
Dans tes profondes eaux vainement l'ancre tombe,
Et le flanc du navire à ton bord qui surplombe,
Bien avant que la quille eut déchiré ton lit ;
Irait se déchirer ! Fleuve étrange, l'on dit
Qu'après un long combat entre les vieux génies
Qui voulaient dominer sur les mers réunies,
L'un des vaincus, au sein de ce roc escarpé,
Qu'il fendit pour cacher son noble espoir trompé,
T'ouvrit le lit terrible où tes flots se condensent.
On entend aujourd'hui dans tes caps qui s'élancent

jusqu'aux nuages gris, comme d'immenses tours,
Des rires incessants et d'étranges discours.
C'est que dans le flanc noir de tes abruptes côtes
Des lutins gouailleurs se sont creusé des grottes.
Et quand les matelots entonnent un refrain,
Leurs cent moqueuses voix les répètent soudain.

Cependant le vent tombe et les vagues calmées
Vont caresser sans bruit des rives parfumées.
Ce sont les bords d'une île où le coudre fleurit,
Où sur les arbrisseaux plus d'un doux fruit mûrit.
Près de ces bords charmants les navires s'arrêtent,
Et tous les matelots à débarquer s'apprêtent.

XIV

LA PREMIÈRE MESSE

Septembre était venu. Déjà les premiers froids
Faisaient frémir, le soir, le feuillage des bois,
Et venaient dessécher les limpides fontaines :
Mais les nuits, toutefois étaient encor sereines.
Les arbres se drapaient dans leurs épais manteaux
Et les fruits mûrissants couronnaient les côteaux.

La nuit qui s'approchait de cette île isolée
Déroula lentement son écharpe étoilée
Et tout s'enveloppa d'un calme solennel.
Mais au réveil du jour, pour louer l'Eternel.
Les oiseaux, voltigeant sur les mouvantes cimes.
Remplirent les forêts de leurs notes sublimes :
Et le soleil, sortant de son lit empourpré
D'un éclat inouï parut s'être entouré.

C'était un jour de fête et de réjouissance
Car l'Eglise du Christ célébrait la naissance.
De la Vierge qui fut la mère de son Dieu.
Cartier ne voulut pas s'éloigner de ce lieu
Sans rendre à l'humble Vierge un éclatant hommage
Il fit donc élever un autel de feuillage
Sur le bord du grand fleuve. à l'ombrage des bois.
Et le prêtre de Dieu. pour la première fois

Sur ce rivage, offrit l'immortel sacrifice.
O Satan ! c'est alors qu'en ton noir précipice
Tu t'en allas cacher ta honte et ta fureur !
Ce monde t'échappait ! le Christ était vainqueur !
Ah ! le grand sacrifice, ah ! l'auguste mystère
Qui te ravit alors cette infidèle terre.
Il s'offre maintenant mille fois chaque jour
Sur nos autels dorés, parmi nos chants d'amour !

Pendant que le saint Prêtre, à l'autel de verdure
Elevait en priant, la victime humble et pure,
Modulant à l'envi leurs aimables refrains,
Les oiseaux voltigeaient sur les rameaux voisins ;
Le soleil émaillait de lueurs châtoyantes
Les mousses des vieux troncs, les feuilles ondoyantes ;
Les vagues murmuraient sur le sable doré ;
Les marins à genoux sur le gazon serré

Ouvraient à Dieu leurs cœurs remplis de gratitude.
Mille voix s'élevaient de cette solitude.
Et volant dans les airs, les anges radieux
Unissaient à ces chants leurs chants mélodieux !

A peine le Pasteur sous la verte feuillée
Avait offert à Dieu l'hostie immaculée
Que son front resplendit d'un éclat merveilleux.
Un rayon fulminant s'échappa de ses yeux :
On eut dit qu'un nuage environnait sa tête,
Un nuage de pourpre où couvait la tempête.
Il leva vers le ciel ses deux bras frémissants ;
Sa bouche s'entr'ouvrit, et d'étranges accents,
Des mots entrecoupés tombèrent de ses lèvres
Obscurs comme les mots que de brûlantes fièvres
Font parler au malade.—« Assez de sang ! assez !....
« Jetez donc le linceul sur ces morts entassés !...

" A ces héros chrétiens donnez la sépulture !

" Jetez aux noirs corbeaux, jetez donc en pâture

" Cette horde traitresse !... Ecoutez ! Les forêts

" Aux enfants de la foi découvrent leurs secrets !

" J'entend le bruit du fer et les coups de la hache !...

" Le vainqueur s'agenouille et le vaincu se cache !

" Les oiseaux ont appris de plus douces chansons !

" Des champs nouveaux, au loin, se couvrent de mois-
[sons !

" Sur ce roc de granit quelle ville s'élève

" Pareille au nid d'un aigle au-dessus de la grève !

" Une croix la domine et monte jusqu'aux cieux !...

" Et ses deux bras tendus couvrent d'immenses lieux !

" De formidables murs l'entourent, la défendent !

" Dans son tranquille port mille vaisseaux se rendent !

" Et que vois-je plus loin sortir du sein de l'eau ?

" Quelle cité rivale élève un front plus beau ?

" Son regard plus coquet captive mieux la foule.

" Que son voile est brillant ! et comme elle déroule

" Pour éblouir le monde un faste surprenant !

" Les peuples accourus de tout le continent

" L'appelleront un jour la cité souveraine !...

" Salut ! noble Prélat dont la face sereine

" Brille du pur reflet de l'immortalité !

" Au Canada ton nom sera longtemps chanté ! !

" Salut ! Prêtres pieux, hommes au grand courage !...

" Les grands et les petits beniront votre ouvrage !

" Sous vos soins paternels, ô pasteurs révérés,

" Les Agneaux confiants ne sont point égarés !...

" J'entends un bruit lointain ! la terre qui résonne

" Le coursier qui hennit et le canon qui tonne !...

" Je vois cent escadrons, dans un terrible choc

" Rouler dans la poussière à la cime d'un roc !

" Le soleil fait briller l'acier des baïonnettes !

" Le fracas des obus, les éclats des trompettes

" Se mêlent aux clameurs des mourants, des blessés !

" Et vainqueurs et vaincus se succèdent presses

— Comme les flots hurlants que poussent sur la dune
— Les orages d'automne. O cruelle fortune !
— Que vois-je ? L'étendard aux blanches fleurs de lis
— Traîne aux pieds des vainqueurs ses glorieux replis !
— Un drapeau rouge flotte au-dessus de ces rives
— Que n'ont pu conserver nos phalanges actives !...

Le prêtre en ce moment resta silencieux.
L'air plaintif, abattu, des larmes dans les yeux.
Puis il reprit bientôt d'une voix plus contrainte :
— Du sein de cette terre il s'élève une plainte :
— Au droit ancien, hélas ! succède un droit nouveau !
— Le faible est opprimé, le fort devient bourreau ;
— Et près du saint autel un autel sans mystères
— Elève avec orgueil ses encens téméraires !....
— Mais quels sont ces héros qui viennent à la fois
— De leur pays vaincu revendiquer les droits.

« Et marquer à jamais de stigmates infâmes
« Le front noir des tyrans ? Ils dénoncent les trames.
« Font triomper enfin le droit et la raison...
« Vont expier leur zèle au fond d'une prison !...
« Et la plainte grandit, et le joug est plus lourd ;
« Un malaise ineffable, un mugissement sourd
« Annoncent la tempête et des jours de détresse !
« Malheur aux vaincus ! ciel ! un échafaud se dresse !
« Du sang de la victime, ô prodige inouï !
« Renaît la liberté ! L'orage évanoui
« Laisse briller au ciel une clarté plus vive !
« Sur des peuples divers et sur plus d'une rive
« Le drapeau teint de sang étale ses couleurs !
« Mais j'entends tout à coup de joyeuses clameurs !
« Et les yeux sont tournés vers une autre bannière
« Qui déploie au soleil sa devise plus fière,
« Sa guirlande d'érable et son vaillant castor
« Qui ronge pour l'abattre un arbre aux rameaux d'or.

" Devant ce pavillon le premier se replie

" Comme une tente à l'heure où l'aurore délie

" Pour inonder les mers les gerbes de ses feux !

" Entre trois océans ce drapeaux glorieux

" Annonce aux nations par l'amitié conquises

" La liberté, la paix ailleurs en vain promises !...

Alors l'homme de Dieu se tut, et son œil doux

Retomba tendrement sur la foule à genoux.

XV

STADACONE

Cependant sur les bords la montante marée
Faisait flotter déjà la chaloupe amarrée.
La brise fraichissait ; et le fleuve gonflé,
Se berçant comme au vent se berce un champ de blé,
Paraissait de nouveau remonter vers sa source.
Il fallut s'embarquer. Les vaisseaux dans leur course

Rasèrent bien longtemps avec rapidité
Un rivage dont rien n'égalait la beauté.
Les sauvages, debout sur le pont du navire,
Jetaient sur cette rive un regard en délire..
Que de pensers charmants leur rappelaient ces bois !
Ils avaient passé là gais et fiers autrefois,
Poursuivant l'orignal sur les profondes neiges,
Ou forçant l'ours grognard à tomber dans leurs piéges.
Et Cartier attentif cherchait dans le lointain
S'il ne pourrait pas voir apparaître soudain.
Comme un géant tombé sur les flots diaphanes,
Cet énorme rocher recouvert de cabanes
Dont les deux Indiens lui parlèrent souvent :
Et les gais matelots jetaient leurs chants au vent.

Les marins vers le soir longent encore une île,
Une île plus riante, une île plus fertile

Que celles qui d'abord enchantèrent leurs yeux.
C'est un brillant joyau que le fleuve orgueilleux
Soutient avec amour sur son onde sereine ;
C'est le plus bel anneau de cette longue chaine
Que forment sur le fleuve et jusques dans les mers
Cent îles dont les bords sont ornés d'arbres verts.
De ses sauvages fleurs un doux parfum s'échappe ;
La vigne la couronne et sa brillante grappe
Semble rire au soleil à travers les rameaux.
Tout à coup un grand cri s'élève des vaisseaux
Monte jusques au ciel et fait trembler les ondes.
Cent clameurs aussitôt, formidables, profondes,
Du milieu des forêts répondent à ce cri.
Devant les bâtiments, formant un vaste abri,
S'avançait dans le fleuve un rocher âpre et sombre ;
Son flanc se hérissait de cabanes sans nombre ;
Son sommet couronné d'arbres majestueux
Semblait, dans son orgueil, aux vents impétueux

Jeter un fier défi. Cet étonnant village
Debout sur son rocher comme un aigle sauvage.
Ce nid sombre où grouillait un peuple basané,
C'était le grand hameau ! C'était Stadaconé !

Reposez-vous ici près de ces fiers rivages,
A l'abri des autans, à l'abri des orages !
Ici reposez-vous, ô glorieux vaisseaux !
Dans les airs parfumés déroulez vos drapeaux !
N'êtes-vous donc point las de votre longue course ?
Vous voudriez en vain suivre jusqu'à sa source
Ce fleuve merveilleux dont le paisible cours
Comme un autre océan se déroule toujours !

XVI

LE CALUMET DE PAIX

A l'aspect des vaisseaux arrêtés dans la rade
Un tumulte inouï règne dans la bourgade.
Les guerriers indiens, effrayés et surpris,
Font trembler le rocher de leurs étranges cris.
Plus sombres, plus bruyants que le bois qui les cache,
Armés du Tomahawk, de l'arc et de la hache,

Ils coururent vers le chef, le fier Donnacona :

—" Un Esprit, disent-ils, ô noble Agouhanna,

" Un Esprit a guidé vers notre rive altière

" Trois canots aussi grands que la bourgade entière !

" Dedans nous avons vu des guerriers plus nombreux

" Qu'au printemps les boutons sur un tronc vigoureux !

" Ils ne portent point d'arc, et leurs faces sont pâles

" Comme les blancs grêlons qu'apportent les rafales.

" Devons-nous les chasser comme des ennemis,

" Ou devant eux paraître et craintifs et soumis ? "

—" Si ces vains étrangers viennent sur notre terre,

" Sans être provoqués, nous déclarer la guerre,

" Il nous faut les combattre, ô guerriers, je le veux !

" Il nous faut à nos reins suspendre leurs cheveux !

" Mais s'ils viennent vers nous remplis de confiance,

" Montrons-nous généreux et faisons alliance."

Le grand chef Indien après ces quelques mots,

Suivi de ses guerriers, descendit près des flots.

Cependant les marins, dans leur vive allégresse.
Ne cessent d'admirer la rive enchanteresse :
Ils ne se doutent pas que ce pays si beau
Va pour plusieurs d'entre eux devenir un tombeau !
Avec quel doux plaisir leur regard se repose
Sur ces sauvages bords dont l'aspect grandiose
Surpasse étrangement ce qu'ils avaient rêvé !
Mais oubliant le monde, un cœur s'est élevé
Comme le pur encens d'une fleur printanière
Vers la voûte du ciel ruisselant de lumière :
Tu sais bien, ô Cartier, que c'est le doigt de Dieu
Qui malgré les périls t'a conduit vers ce lieu !

Auprès du commandant, réunis sur la poupe.
Les trois enfants des bois forment un joyeux groupe.
Leur exil est fini. Bientôt sous les forêts
Ils vont aller ensemble oublier leurs regrets.

Ils entendent des voix sur le bord de la rive.
Voix qui font tressaillir leur oreille attentive
Et portent dans leur âme un plaisir inconnu ;
Car ce n'est plus des Blancs le parler froid et nu :
C'est le style imagé, c'est le riche langage
Qu'ils ont de leurs parents appris dès le jeune âge.
Jamais ils n'ont trouvé tant de charmes au bois !
Jamais tant de bonheur ne leur rit à la fois !

Des guerriers tout à coup on voit la foule emue
Qui descend sur la rive et s'agite et remue
Comme au vent de l'hiver le feuillage des pins.
De diverses couleurs leurs visages sont peints ;
Leurs membres sont couverts d'étranges tatouages,
Et leurs fronts surmontés de grands plumets sauvages.
Le chef est à leur tête. Ils portent cent canots
Qu'ils viennent à la fois déposer sur les flots.

En effleurant la vague alors chaque nacelle
Fait courir un frisson sur l'onde qui ruisselle.
Sortant de leurs wigwams, les femmes, les enfants
Pour les pâles guerriers apportent des présents.
Soudain les avirons plongent dans l'onde vive,
Et les légers canots s'éloignent de la rive :
Et tous les Indiens de leurs sonores voix
Font retentir alors et le fleuve et les bois.
A leurs chants cadencés sur les limpides lames
On voit monter ensemble et retomber les rames.

Le rapide canot qui porte le grand chef
Laisse derrière lui tour à tour chaque nef.
Et se rend le premier près de la grande Hermine.
Cartier vient au devant de ce chef qui domine
Comme un fier potentat sur un peuple nombreux.
Accepte avec plaisir ses présents généreux

Et lui donne en retour mille choses plus rares.

Alors le vaillant chef des peuplades barbares

Lui parle longuement, dans un pompeux discours,

De sa grande bourgade et de ses alentours.

Il l'invite à venir chasser sur le rivage,

A bâtir un wigwam comme le fier sauvage

Dont nul joug odieux ne fait courber le front.

Or pendant qu'il parlait un silence profond

Comme le calme affreux qui précède l'orage,

Régnait sur le navire et jusque sur la plage :

Mais quand Donnacona descendit du vaisseau,

Quand les canots légers s'élancèrent sur l'eau,

Une immense clameur, comme un coup de tonnerre

Fit retentir longtemps la forêt solitaire.

Pour la première fois Cartier foule ces bords

Où d'antiques forêts déroulent leurs décors :

Il se dirige vers les wigwams du village.
Le chef le fait asseoir sur un banc de feuillage
Et vient lui présenter le calumet de paix :
—" Que l'amitié, dit-il, enchaine pour jamais
" L'homme libre des bois et le Visage-Pâle ! "
Cartier lui tend alors une main amicale,
" O chef, je vais, dit-il, élever sous les bois,
" En signe d'alliance une divine croix ! "

Donnacona joyeux voulut venir lui-même
Voir dresser sur le roc le grand et saint emblême.

Le Fils de l'Eternel prenait possession
De ce monde rempli de désolation !

Le signe du salut brillait sur ce rivage
Que l'enfer dès longtemps tenait dans l'esclavage !

Mais Cartier n'était pas délivré de tout soin.
Au bord du même fleuve, il s'élevait, plus loin,
Un autre grand hameau qu'il désirait connaître.
D'après les Indiens, ce hameau devait être
Au centre d'un pays aussi beau que fécond,
Sur la rive d'une île, au pied d'un joli mont.
Et le fleuve irrité, près de cette bourgade
Roulait ses flots bruyants de cascade en cascade.

Il voulait qu'avec lui jusqu'à ces bords nouveaux
L'un des deux Indiens conduisit ses vaisseaux ;
Mais brûlant de fouler d'un pied libre la terre,
Suivis de Naïa, dans une nef légère,

Il s'en allaient tous deux sur le fleuve calmé,
Vers leur hameau lointain, leur hameau tant aimé !

Donnacona pourtant ne tarda pas d'apprendre
Que vers Hochelaga Cartier voulait se rendre.
Il en fut attristé : ce dessein le troublait.
Jaloux de sa puissance, égoïste, il tremblait
Qu'avec d'autres tribus le fier Visage-Pâle
N'allât faire une paix qui put être fatale
Aux peuples réunis près de Stadacone.
Agité par la peur, par ces soins dominé,
Il se dirigea donc, à l'heure solennelle
Où le pinson s'endort la tête sous son aile,
Vers Cartier qu'entouraient plusieurs des matelots,
Et, lui baisant les bras, il prononça ces mots :
—" Tu veux, noble seigneur des pays de l'aurore,
" Laisser notre bourgade et remonter encore

" Le fleuve impétueux qui baigne nos forêts.

" Ce fleuve est traversé par des écueils secrets

" Où tes vaisseaux pesants se briseront sans doute :

" L'Indien ne peut même en indiquer la route.

" La bourgarde où tu vas est loin, bien loin d'ici :

" Le peuple qui l'habite est fourbe et traitre aussi.

" Abandonne, seigneur, ce dessein condamnable.

" Si ce puissant motif te trouve inébranlable,

" Le manitou m'a dit (je ne le tairai pas)

" Que tu devais trouver un horrible trépas

" Parmi les flots de neige et les monceaux de glace

" Qu'en ces endroits lointains un noir esprit entasse

" Afin d'ensevelir le pâle aventurier."

Après avoir fini ce discours singulier

Le grand chef satisfait descendit du navire.

Cartier lui témoigna par un malin sourire

Qu'il était peu sensible à son prudent conseil.

Et le matin suivant, au lever du soleil,

Deux vaisseaux s'avançaient dans la fraîche rivière

Qui serpentait au nord de la bourgade altière,

Et l'autre remontait couvert de pavillons

Le fleuve où le soleil baignait ses chauds rayons.

XVII

HOCHELAGA

Quel rire entendons-nous au fond du noir abime ?
Satan a-t-il encore inventé quelque crime ?
Un juste est-il tombé ? L'impitoyable mort
A-t-elle d'un pécheur fixé le triste sort ?

Sur son trône brûlant qu'entourent ses ministres.
Démons aux yeux de flamme, aux figures sinistres.
Lucifer tient conseil. Contre le roi du ciel
Il décoche en riant des mots remplis de fiel.
Son esprit infernal ne reste pas inerte :
Il a l'espoir encor de consommer la perte
Du marin valeureux que le Seigneur guida
Vers les bords éloignés du vaste Canada.
Les échos de l'enfer répètent ses blasphèmes ;
—" Nobles amis, dit-il, n'êtes-vous plus les mêmes ?
" Êtes-vous sans courage en face des revers ?
" Avez-vous peur de Dieu ? N'êtes-vous plus pervers ?
" Le protégé du ciel a traversé les ondes :
" Il voit du Canada les campagnes fécondes.
" Notre ennemi content dort au fond de ses cieux.
" Et ses adulateurs l'appellent " glorieux."
" Mais tout n'est pas fini. Courage ! amis, courage !
" Cartier a bien voulu venir sur cette plage ;

" Qu'il y reste à jamais, et ses marins aussi !

" Qu'elle soit leur sépulcre ! Et nous verrons ainsi

" Où seront les plus forts, et qui se fera gloire

" D'avoir pu remporter la dernière victoire !

" Voici qu'approche enfin la saison des frimas.

" L'hiver, si rigoureux dans ces lointains climats,

" Va pendant bien longtemps, sous sa neige entassée,

" Enchainer le grand fleuve et la terre glacée.

" Les serviteurs de Dieu voudront partir en vain ;

" Il ne trouveront plus pour s'enfuir de chemin :

" Leurs vaisseaux enchainés resteront sur la grève !

" Alors, ô mes amis, point de paix ! point de trève !

" Soyons rusés, actifs ! soyons audacieux !

" Glorifions l'enfer ! Humilions les cieux !

" Du sauvage éveillons et la haine et l'envie.

" Craignant d'être captifs sur sa terre asservie.

" Qu'il attache au bûcher ces pieux matelots,

" Ou leur perce le cœur de ses longs jalevots !

" Ou qu'avec les hivers d'étranges maladies
" Achèvent d'épuiser leurs âmes engourdies ;
" Et qu'ils succombent tous au milieu de ces bois,
" Regrettant leur pays, maudissant leurs exploits ! "

Ainsi parla Satan. Les démons applaudirent.
De leurs couches de feu les damnés entendirent
Les insolents discours de leur orgueilleux roi,
Et leurs membres brûlants frissonnèrent d'effroi.

Un vent s'est élevé qui souffle de l'aurore.
Aux rayons du soleil un nuage se dore :
Comme un flocon de laine il roule mollement
Et sème ses lambeaux au bord du firmament.
Sur le fleuve orgueilleux dont les ondes gonflées
De l'ombreux Canada fécondent les vallées.

S'avance en se berçant un élégant bateau.

Il rase en quelqu'endroit le pied d'un vert coteau ;

Il vogue plus souvent éloigné de la rive ;

Et quand le jour s'éteint et que la nuit arrive.

Il s'arrête attendant du matin la clarté.

Vogue, ô joli vaisseau, sur le fleuve indompté !

Pour te conduire luit une étoile bénie !

Ta course, fier vaisseau, sera bientôt finie !

Les arbres agités par le souffle du vent

Inclinent devant toi leur feuillage mouvant !

Les gais petits oiseaux à l'éclatant plumage

Ont pour te saluer un plus tendre ramage !

Et l'Indien surpris, dans son frêle canot,

Pour te voir de plus près, brave le sombre flot !

Il vogue le navire ! et tantôt il approche

D'un traitre banc de sable ou d'un écueil de roche

Où les flots vont se tordre avec un bruit affreux
Que répète l'écho des rivages ombreux.
Il remonte avec peine un courant trop rapide,
Ou sillonne plus vite une nappe limpide.
Ici, comme un géant sur les eaux renversé,
Le rivage tout nu semble s'être affaissé :
Et là, tout de verdure, en courbe il se déploie
Comme un bras arrondi qu'enveloppe la soie ;
Et comme les grains d'or d'un collier égrené,
Sur le flanc du coteau d'érables couronné,
Sur la cime du cap, à l'ombre des platanes,
Des chasseurs Indiens s'élèvent les cabanes.

Ce vaisseau qui courait sur le fleuve surpris
Effleurant, tour à tour, deux rivages fleuris.
C'était l'Emérillon ! Des chants mélancoliques
Comme le bruit du soir dans les forêts antiques.

Du pont couvert de monde au ciel d'azur montaient.
C'étaient les matelots qui chaque jour chantaient
Leurs pénibles ennuis et leurs amours fidèles.
Quand le vent s'apaisait, repliant ses deux ailes.
Comme un énorme oiseau fatigué de voler,
Le bateau s'arrêtait. Et pour le voir aller
Quand la brise gonflait ses voiles éclatantes,
Les sauvages tremblants accouraient de leurs tentes.

Cependant tout à coup le fleuve s'élargit ;
Il forme un lac superbe où le vent qui mugit
Soulève étrangement la vague plus mobile,
Mais où le flot doré s'ouvre en nappe tranquille
Comme un miroir d'argent encadré dans l'azur,
Quand nul vent ne s'élève et que le ciel est pur.
Cent îles au front vert du sein des ondes naissent :
Leurs bords dans le lointain lentement apparaissent.

De vastes bancs de sable en dangereux réseaux
Serpentent en tous sens sous le voile des eaux.
C'est là sur ce beau lac où le ciel bleu se mire
Que, les voiles au vent, s'avance le navire.
Cartier se réjouit du merveilleux succès
Qui couronne déjà ses sublimes projets.
Jamais sous le soleil une telle contrée
A ses regards surpris ne s'est encor montrée.

Mais la barque soudain vogue plus lentement ;
Les voiles et les mâts s'inclinent faiblement ;
Dans le léger sillon qu'avec peine elle trace
Le sable en bouillonnant remonte à la surface.
On entend un bruit sourd au fond du bâtiment.
Nul crit ne retentit en ce triste moment
Chacun vole à son poste et d'une âme sereine
Attend patiemment l'ordre du capitaine.

Le navire touchait ! Il n'allait presque plus.
Cartier commande en vain : aux ordres superflus
Ne veut point obéir le navire insensible.
Dans ce malheur nouveau Cartier reste impassible.
Il avait tout prévu. Courageux et prudent
Il pouvait surmonter ce fatal accident.
Vite il fait jeter l'ancre afin que davantage
Sur le banc dangereux le vaisseau ne s'engage.
Et l'actif matelot replie en même temps
Les voiles qu'enfle encor le souffle frais des vents.

Sur le fleuve inconnu cependant dès l'aurore
Les courageux marins s'élancèrent encore.
Un bateau plus léger les portait cette fois.
Il sillonna le lac, il rasa de grands bois
Qui dessinaient dans l'eau leurs mouvantes images ;
Enfin il découvrit ces superbes rivages

Où se trouvait assis le bourg d'Hochelaga,
Et vers la terre alors comme un trait il vogua.

A l'aspect imprévu du bateau qui s'avance
Et balance sa voile ainsi qu'une aile immense,
Les Indiens en foule accourent sur les bords.
Ils laissent hautement éclater leurs transports.
Jamais telle clameur ne fit trembler la rive !
Jamais ces cœurs naïfs d'une joie aussi vive
Avant ce jour heureux n'avaient été remplis !
Les oracles sacrés allaient être accomplis
Un vieux jongleur avait, dans un étrange rêve,
Prédit que de la terre où le soleil se lève
De blancs guerriers viendraient avant de longs hivers
Vaincre de la tribu les ennemis divers.
Et c'étaient ces guerriers qu'on voyait apparaître !
Leurs fronts nobles et blancs les faisaient reconnaître !

Mais le jour disparait. Au fond du firmament
Chaque étoile à son tour scintille doucement
Comme les cierges d'or que le lévite allume
Au sommet de l'autel où le pur encens fume.
Sur la rive des eaux, les sauvages joyeux,
De place en place alors allument de grands feux :
Ils désirent par là manifester leur joie
Aux guerriers valeureux qu'un Esprit leur envoie.

Aussitôt qu'apparait l'aube du lendemain,
Ils les conduisent tous, par un large chemin,
Au milieu de la plaine où la vaste bourgade
S'élève toute fière avec sa palissade.
Rien n'étonne Cartier comme l'aspect des lieux
Qui pendant bien longtemps passent devant ses yeux.
Ici le maïs d'or aux aigrettes de soie
Sous le souffle du vent légèrement ondoie ;

Là le chêne orgueilleux sous le poids de ses glands
Courbe vers le gazon ses longs rameaux tremblants :
Et partout des oiseaux au suave ramage,
Partout aussi des fleurs à l'élégant corsage ;
Les premiers aux échos répètent leurs chansons,
Les dernières gaiement luisent sur les buissons !

Tout à coup du hameau s'ouvre l'unique porte.
Les femmes, les enfants que le plaisir transporte
S'avancent pêle-mêle au-devant des héros,
Ils tendent sous leurs pas les plus soyeuses peaux ;
Ils chantent tous ensemble et dansent avec grâce
En allant les conduire au milieu de la place
Où le chef que déjà l'âge a fait impotent,
Entouré de guerriers, tout ému, les attend.

Sur le sol aussitôt on étend une natte
Qu'une habile Indienne a teinte en écarlate,
Et l'on y fait asseoir le chef des guerriers blancs.
On immole un chevreuil et ses membres sanglants
Rôtissent avec bruit sur le feu qui les dore ;
Et les Fils du couchant et les Fils de l'aurore,
Qu'unit avec mystère un décret du destin,
Partagent sous les bois un fraternel festin.

Cependant le vieux chef, au milieu de la fête,
Ôte un brillant bandeau qui couronne sa tête
Et le met humblement sur le front de Cartier
Qu'il proclame Seigneur du pays tout entier.
Touché de l'action de ce noble sauvage,
Cartier lève vers Dieu son radieux visage :
— « O Dieu du ciel, dit-il, non, non, ce n'est pas moi
« Qui dois assujettir ces tribus à ma loi !

" C'est à vous de règner sur ces rives si belles
" Et de sauver enfin ces peuples infidèles ! "
Et dans le même instant, par le ciel inspiré,
Il prend sur sa poitrine un crucifix sacré
Et le suspend au cou du vieillard qu'il embrasse :
—" C'est lui qui doit, dit-il, dominer sur ta race !
Et le vieux Indien, fier de cette faveur,
Presse joyeusement la croix contre son cœur.

Cependant près du bourg, dominant la campagne,
S'élève vers le nord une belle montagne :
Un bois majestueux couronne son sommet ;
Le gazon des sentiers est doux comme un duvet.
Les grands oiseaux ont là leurs demeures tranquilles
Désignés par le chef, quelques guerriers dociles
Y conduisent Cartier et ses nobles marins.
Là, du haut de ce mont, un pays sans confins

Aux regards du héros tout à coup se déroule.
Bien loin sous les forêts le grand fleuve qui coule
Fait briller au soleil ses flots voluptueux ;
Mais parfois il s'irrite, et plus impétueux,
Il heurte en écumant un rocher qui ruisselle
Et jette vers les cieux une plainte éternelle.
Partout des bois épais, partout un sol fécond
Qui reposent encor dans un calme profond !
A l'aspect enchanteur de ces lieux qu'il domine
Cartier se sent rempli d'une ivresse divine ;
—" O ma France, dit-il, ces pays sont à toi !
-- Fais-y bénir le ciel et respecter ta loi ! "

XVIII

L'HIVER

Emportés par le vent, de grands nuages sombres
Sur la cime des bois trainent sans bruit leurs ombres ;
Le ciel est dépouillé de sa robe d'azur.
Le fleuve en gémissant roule un flot plus obscur.
C'est novembre qui vient. Et la blanche gelée
Sous ses baisers de glace a flétri la feuillée ;

Et d'un cercle d'argent parsemé de cristaux
Elle a partout orné la rive des ruisseaux.
Les bois ne sont plus verts, mais ils charment encore
Par le feuillage sec, léger, multicolore,
Qui couvre leur sommet d'un voile diapre :
Près du sombre sapin c'est l'érable empourpre ;
Le hêtre de safran près du tilleul verdâtre.
Et près du blanc bouleau, le platane rougeâtre :
Les brises au hazard confondent ces couleurs
Et le soleil y joint de subtiles lueurs.
La forêt n'entend plus d'amoureux babillages,
Et les petits oiseaux vers de plus doux rivages
Sont allés du printemps attendre le retour.
Bien hâtive est la nuit, et bien tardif le jour !
C'est la saison des vents, l'époque des tempêtes :
Des flots impétueux vibrent les blanches crêtes ;
Les brises de la nuit ne se taisent jamais :
Sur les bords de la mer les brouillards sont épais.

A l'aspect menaçant de l'hiver qui s'avance,
Cartier voit s'envoler une douce espérance,
L'espérance d'aller vers son roi promptement
Lui dire ses succès, lui révéler comment
La France avait acquis avec bonheur et gloire,
Par-delà l'océan un vaste territoire.
Il n'ose point voguer sur ces flots orageux
Que soulèvent toujours des vents impétueux ;
Il craint pour ses vaisseaux un terrible naufrage ;
Aux rigueurs de l'hiver qui règne en cette plage
Ne sont pas endurcis ses vaillants matelots.
Déjà les Indiens n'osent dans leurs canots
Mépriser les dangers des ondes en furie.
Dans cette angoisse amère il s'agenouille et prie.

Près de Stadaconé, dans un vallon charmant,
Une rivière au fleuve unit son flot dormant,

Au bateau fatigué son étroite embouchure
Offre contre l'orage une retraite sûre :
Là déjà sont entrés les deux plus grands vaisseaux.
Bientôt l'Emérillon vient sur les mêmes eaux
Pour attendre, captif, la saison printanière.
Devant lui sur le fleuve une étrange barrière
S'est élevée un jour ; mais à Stadaconé
Une brise fidèle enfin l'a ramené.

Cependant le héros n'est pas sans quelque crainte.
Les sauvages souvent agissent avec feinte ;
On ne voit de leur cœur jamais que la moitié ;
Ils vendent chèrement leur changeante amitié.
Pour se mettre à l'abri de leur perfide atteinte
Cartier fait aussitôt élever une enceinte.
Et pendant plusieurs jours les marins soucieux,
Pour élever ce fort plantent d'énormes pieux

Auprès de leurs vaisseaux, dans la terre durcie :
Par ces travaux prudents leur crainte est adoucie.

Du haut de leur rocher les sauvages surpris
Considèrent d'abord d'un œil plein de mépris
Ces travaux menaçants que les Pâles-Visages,
Sans leur consentement, élèvent sur leurs plages.
Mais vers Donnacona vient un vieillard rusé :
—" Agouhanna, dit-il, les Blancs ont abusé
" De ta bonté trop grande et de ta complaisance.
" Nous les avons ici reçus sans défiance,
" Croyant que vers nous tous ils venaient en amis.
" Ne les redoutant pas, nous leur avions promis
" D'être toujours pour eux des alliés fidèles.
" Aujourd'hui, les vois-tu, par des ruses nouvelles,
" Devant nos propres yeux, et certes ! sans motifs,
" Travailler ardemment à nous faire captifs,

" Nous les libres enfants de cette libre terre ?

" Maintenant leurs projets ne sont plus un mystère.

" Mais d'ici ces guerriers ne peuvent plus partir.

" C'est à nous, chef vaillant, de les anéantir ! "

—" Je vois, répond le chef d'une voix indignée.

" Que de ces hommes fiers ma race est dédaignée ;

" Mais nous nous vengerons ! Dissimulons pourtant,

" Et portons devant eux un visage content.

" Lorsque l'hiver partout tendra ses molles neiges,

" Nous pourrons aisément les prendre dans leurs pièges.

" Pour les combattre alors nous nous lèverons tous,

" Et les guerriers voisins viendront s'unir à nous."

Le ciel est nébuleux : déjà l'hiver arrive.

Les arbres dépouillés de leur parure vive

Agitent dans les airs leurs rameaux longs et nus :

Sur les ailes du vent des brouillards sont venus ;

Et le gazon flétri. les feuilles desséchées
Que des pâles forêts la brise a détachées,
Sous un voile d'argent se sont ensevelis.
Les nuages obscurs roulent leurs noirs replis
D'où s'échappent souvent la bise et la tempête,
Quelque fois le soleil dans les eaux se reflète
Mais son orbe frileux ne les enflamme pas.
Sur les rives du fleuve, avec un sourd fracas
S'enviennent s'échouer d'immenses bancs de glace.
Nul imprudent oiseau ne vole dans l'espace.

Souvent le ciel chargé de nuages épais,
Comme un homme qui porte un trop pénible faix,
Semble fléchir soudain. Le vent souffle avec rage ;
Nul éclair flamboyant n'illumine la plage ;
Le tonnerre endormi ne se réveille plus :
Mais des bruits longs et sourds, des sifflements aigus,

Dans l'air, dans les forêts se font alors entendre ;
Et sur leurs bords glacés les flots viennent s'étendre ;
Et les arbres tordus craquent lugubrement ;
Et sur le front des bois passent rapidement
Les tourbillons serrés d'une neige mouvante :
Et tout ce qui respire est saisi d'épouvante,
Car l'œil ne perce plus ce voile froid, blafard
Dont les replis épais tombent de toute part !
Et pendant plusieurs jours la neige s'amoncelle !
Et quand après longtemps le soleil étincelle,
Une couche éclatante a recouvert le sol ;
Un nuage vermeil dans le ciel prend son vol ;
Les sapins sont courbés sous les guirlandes blanches
Dont la neige a couvert leurs gigantesques branches ;
Et l'agile Indien dans la forêt poursuit
Le renard affamé qui laisse son réduit.

XIX

UN FLÉAU

Enfermés dans leur fort qu'ils ne quittent plus guère
Exposés aux rigueurs de ce climat sévère
Contre lequel, hélas ! ils ne sont pas armés,
Les marins dans l'ennui paraissent abimés.
Le jour leur parait long, le froid insupportable,
Il leur semble parfois que l'hiver implacable

Dans sa glace à jamais enchaine leurs vaisseaux.
Ils regrettent le temps où voguant sur les eaux
Ils luttaient vaillamment contre le noir orage,
Et déjouaient la mort à force de courage.
A regret maintenant ils demeurent oisifs :
L'hiver les trouble plus que l'aspect des récifs.
Ils appellent souvent l'époque où leurs navires
Livreront de nouveau leurs voiles aux zéphires ;
L'époque où revenus de ces bords dangereux
A la France ils feront des récits merveilleux.

Au pénible chagrin qui déjà les abreuve
Vient se joindre pourtant une terrible épreuve.
Comme du haut de l'air on voit un sombre oiseau
S'élancer tout à coup sur un faible troupeau
Et broyer à plaisir, dans sa griffe sanglante,
Les timides brebis dont la fuite est trop lente ;

Ainsi sur les marins s'abat un grand fléau.
Pourquoi donc, ô Seigneur! pourquoi ce mal nouveau?
Le froid qui les transit sur ces déserts rivages,
Et les traitres complots qu'ourdissent les sauvages
N'est-ce donc pas assez contre ces malheureux,
Et le ciel maintenant se tourne-t-il contre eux?

Dejà plusieurs marins vers leur couche fièvreuse
Sentent venir la mort! mort triste et douloureuse
Dont le prêtre peut seul adoucir la rigueur!
Ces hommes dévoués et remplis de vigueur
Comme la mort les tient dans ses froides étreintes!
Ah! qui pourrait redire et leurs maux et leurs plaintes?
Les voyez-vous, hélas! les voyez-vous mourants!
Bien loin de leurs foyers! bien loin de leurs parents!
Entourés d'ennemis! sur des rives glacées!....
C'est vers la France alors qu'ils tournent leurs pensées!

O ciel de la Patrie, ils ne te verront plus !
Les fruits de leurs labeurs seront-ils donc perdus !
Ils t'aiment bien, ô France ! ils meurent pour ta gloire !
Ah ! conserve à jamais et bénis leur mémoire !

Plusieurs ont succombé ; la neige est leur tombeau !
Cartier pour apaiser le terrible fléau
Ordonne d'invoquer la divine Marie.
Il fait porter au loin son image chérie
Et la suspend au tronc d'un sapin orgueilleux.
Alors les matelots s'enviennent deux à deux,
Sur la neige et la glace, en chantant un cantique,
Vénérer humblement la céleste relique.
Le ciel dut tressaillir en entendant les voix
Qui l'imploraient ainsi du milieu de ces bois.

Alors, aussi, l'enfer eut un moment de joie.
Et les Esprits maudits, par une sombre voie
Sortirent tout joyeux de leurs gouffres ardents ;
Puis au milieu des airs ils planèrent longtemps,
Comme de noirs corbeaux, au-dessus des rivages
Où le fléau cruel faisait tant de ravages.
—" Les voilà, disaient-ils, en les montrant du doigt,
" Les voilà ces héros ! ces hommes au cœur droit,
" Qui se vantaient hier de nous ravir ce monde
" Et de couvrir nos fronts d'une honte profonde !
" Où donc est aujourd'hui le Dieu qui les défend ?
" Honte au ciel ! gloire à nous ! L'enfer est triomphant !
" Il ébranle de Dieu le tyrannique empire ! "
Et l'air retentissait de leurs éclats de rire.
Et pendant qu'ils riaient, un ange prosterné
Sur la cime du cap, près de Stadaconé,
Versait des pleurs amers en voilant de son aile
Les suaves rayons de sa face immortelle

L'hiver s'adoucissait. La neige moins souvent
Tourbillonnait dans l'air aux caprices du vent :
Un givre plus léger scintillait sur les branches.
S'il venait à pleuvoir, les gouttelettes blanches
Se changeaient sur les bois en un cristal vermeil
Que faisait resplendir un plus brillant soleil.

Le grand chef animé de sentiments hostiles
Avait depuis longtemps, vers des tribus dociles
Dépêché des guerriers :—" Allez, avait-il dit,
" Pendant que sur nos bords l'âpre hiver engourdit,
" Comme des ours frileux, tous les Pâles-Visages,
" Allez donner l'éveil aux nations sauvages !
" Qu'elles viennent à nous ; unis, nous serons forts :
" Nous tuerons l'étranger et prendront ses trésors."
Et munis de leurs arcs, montés sur leurs raquettes,
Les traitres envoyés aux tribus inquiètes

Allèrent annoncer, au fond des bois lointains,
Du fier Donnacona les perfides desseins.

Cartier près de l'enceinte à pas lents se promène :
Il craint que le guerrier n'arrive et le surprenne.
Il a vu près de lui plusieurs des siens mourir,
Et lui-même, bientôt peut-être, il va périr,
Car le ciel qu'il invoque avec persévérance
Semble voir ses malheurs d'un œil d'indifférence !

Pendant qu'il est en proie à la crainte, à l'ennui,
Un vieux chasseur sauvage arrive près de lui :
—" Grand chef des blancs, dit-il, non tu n'es pas un [traitre :
" En ce moment heureux je dois le reconnaître.
" Tu m'avais pris mes fils : je les croyais perdus ;
" Mais en noble guerrier tu me les as rendus.

" J'ai marché bien longtemps pour te dire ma joie,

" Car je ne vais pas vite et sous les ans je ploie....

" Mais ton visage est triste et tu parais souffrir ?

" Je sais quel mal vous tue, et je puis le guérir !

" Vois-tu cet arbre vert ? Va promptement, recueille

" Et fais bouillir ensemble et l'écorce et la feuille.

" Et tu posséderas un breuvage enchanté

" Qui vous rendra bientôt la force et la santé.

" Tu vois que l'Indien détestant la vengeance,

" N'a gardé dans son cœur que la reconnaissance."

Cartier tout stupéfait reconnait Tehrina

Le père des captifs qu'en France il emmena.

Il le traite d'abord comme un noble convive,

Et chargé de présents le renvoie à sa rive.

" Gloire à Dieu ! Sa bonté se manifeste à tous,

" Mais qui dira jamais ce qu'elle a fait pour nous !

" Nous étions expirants sur la plage étrangère

" Et nul ne secourait notre longue misère !

" Nos ennemis passaient et riaient de nos maux !

" Ils tressaillaient de joie en voyant nos tombeaux !

" Et la mort nous semblait une faveur suprême !

" Mais Dieu vient au secours du serviteur qui l'aime :

" Sa divine bonté l'accompagne en tout lieu !

" Dieu nous a secourus ! gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! "

Ainsi les matelots unissant leurs voix graves,

Comme des prisonniers qui laissent leurs entraves,

Au Dieu qui du fléau les avait délivrés,

Chantaient avec amour ces cantiques sacrés.

XX

CONSPIRATION

L'hiver disparaissait. La neige était fondue,
Et la saison des fleurs si longtemps attendue
Par de joyeux concerts annonçait son retour.
Les oiseaux revenaient gazouiller leur amour
Sur les buissons charmants qui les avaient vu naître.
Un admirable instinct leur faisait reconnaître

Le léger nid de foin qui les avait bercés.
Le vent ne trainait plus de nuages glacés ;
De verts boutons ornaient les ramaux pleins de sève ;
Et le fleuve bruyant s'ébattait sur sa grève.

Une douce gaité régnait sur les vaisseaux
Qui déjà se berçaient avec leurs apparaux.
Mais l'un d'eux cependant demeurait au rivage
Comme un vaisseau brisé par un triste naufrage :
Hélas ! les matelots qui voguaient sur ce bord
Dorment tous maintenant du sommeil de la mort !
Ils ne reverront pas le ciel de la Patrie !
Ils sont tombés un jour comme une herbe flétrie !
Dormez ! dormez en paix, ô pieux matelots !
Sur ces bords éloignés, au murmure des flots !
Vous étiez à la fin de vos labeurs sublimes !
D'un noble dévouement vous êtes les victimes !

Vous devez tressaillir, jeunes et purs héros,
Tressaillir de bonheur dans votre saint repos,
En voyant maintenant sur ces rives sauvages
Où vous vintes mourir après de longs voyages,
Un peuple généreux, un peuple plein de foi,
Grandir paisiblement sous une douce loi !

De rapides canots se croisent dans la rade.
Des guerriers menaçants parcourent la bourgade :
Ils se sont tatoués de diverses couleurs ;
L'audace est sur leurs fronts, la haine dans leurs cœurs.
Ce sont les envoyés des tribus éloignées.
Leurs âmes du repos paraissent indignées.
Ils percent les sapins de leurs rapides traits,
Ou marchent en chantant de sonores couplets.
Cartier qui voit de loin cette foule guerrière
S'élever, se mouvoir comme un flot de poussière,

Devine qu'on ourdit de funestes complots

Pour le perdre lui-même avec ses matelots.

Un frisson de terreur s'empare de son âme.

Ciel ! comment échapper à cette ligue infâme !

Les guerriers sont nombreux ! nombreux comme au [printemps
Sur les fleuves gonflés les feuillages flottants !

Et tenter de s'enfuir serait bien téméraire.

La marée est montante et le vent est contraire.

Dans ce moment critique il mande Jalobert :

Son cœur à cet ami s'est bien souvent ouvert :

Et toujours ce dernier par sa grande prudence

Du héros mérita l'extrême confiance.

« Guerriers de la tribu, voici venir le soir !

« La nuit sera discrète et le ciel sera noir !

« Vos arcs sont-ils tendus et vos haches tranchantes ?

« Les esprits des aïeux de leurs plaintes touchantes

" Ont-ils fait tressaillir vos cœurs fiers et jaloux ?

" Savez-vous la vengeance ? ô guerriers, savez-vous

" Dans un crâne brisé boire un sang encor tiède ?

" Et savez-vous scalper un ennemi qui cède ?

" Guerriers de la tribu, voici venir le soir !

" La nuit sera discrète et le ciel sera noir !

C'était le chant cruel que le guerrier sauvage,
A l'approche du soir, hurlait dans le village.

Tout à coup d'un navire il s'élève des cris.
Les guerriers Indiens regardent tout surpris.
Un marin brandissant une arme formidable
Est monté sur le pont. Dans sa rage implacable
Contre le commandant il s'est précipité.
Cartier surpris d'abord recule épouvanté.

Le matelot toujours le presse et le menace.

Le héros cependant retrouve son audace

Et s'élance d'un bond sur le traitre agresseur.

Mais un cri retentit, et soudain, ô douleur !

Cartier s'est affaissé sur le pont du navire !

Alors tous les marins, comme dans le delire,

Parcourent en tous sens le pont du batiment :

Le meurtrier sur eux s'avance hardiment.

Ils veulent le saisir, sa défense est terrible :

Aux coups dont on l'accable il parait insensible.

Cependant il faiblit ; on le serre de près ;

On lui dit de se rendre, et lui répond : " Jamais ! "

Et d'un bond furieux écartant tout le monde,

Du haut du bâtiment il s'enfonce dans l'onde.

Bientôt il reparait éloigné des vaisseaux,

Et gagne le rivage en nageant sur les eaux.

Sur les bois éloignés l'astre du jour se penche,
Et l'oiseau pour dormir se perche sur la branche.
Les guerriers Indiens, pour tenir leur conseil,
Attendent sous les bois le coucher du soleil.
Tout à coup la forêt semble flotter dans l'ombre.
Alors un fier sauvage à la figure sombre,
Du milieu des guerriers se lève et parle ainsi :
—" Oui, le temps est venu de chasser loin d'ici
" Ces hommes orgueilleux qui se pensent nos maîtres !
" Ils feignent l'amitié, mais je sais qu'ils sont traîtres.
" Car moi Taiguragny, j'ai vécu sous leurs lois.
" Ils m'ont de leur dédain accablé mille fois !
" Mais plus qu'eux aujourd'hui je suis puissant et libre !
" La haine dans mon cœur fait vibrer chaque fibre !
" Domagaya sait bien qu'ils sont impérieux ;
" Qu'ils veulent s'emparer du sol de nos aïeux,
" Et nous faire captifs ici sur notre rive !
" Mais avec des guerriers pour combattre j'arrive !

" J'ai soif de la vengeance ! Il faut ! il faut du sang !

" Voilà le trait, Cartier, qui va te morde au flanc !

Et pendant qu'il parlait, il brandissait des flèches,

Et ses talons durcis broyaient les branches sèches.

—" Tu parles sagement reprit Donnacona ;

" Areskouï vers moi sans doute t'amena.

" Mes guerriers sont tous prêts et l'heure est favorable.

" J'ai vu sur un navire une lutte effroyable.

" Les matelots entre eux paraissent divisés.

" Plusieurs d'un long combat sont peut-être épuisés.

" Ils ne se doutent point de nos trames subtiles :

" Ils dorment confiants ; et nos canots agiles

" Pleins de braves guerriers, dans l'ombre de la nuit

" A leurs pesants bateaux aborderont sans bruit."

Puis il parlait encor qu'au milieu de la foule
Qui s'agite et frémit comme la sombre houle,
Un guerrier blanc paraît. Ses vêtements mouillés
D'un sang qui coule encor sont hélas ! tout souillés :
Sont front est sillonné par une cicatrice ;
Son regard humble et doux paraît sans artifice :
Il parle avec lenteur : —" Chef de Stadaconé,
" De me voir devant toi tu sembles étonné.
" Mais tu le seras plus si je te dis sans feinte,
" Pourquoi je viens ici te troubler de ma plainte.
" Je ne dois plus revoir mon pays bien aimé !
" Hélas ! oui, mon pays m'est à jamais fermé !
" La mort m'attend chez-nous, la mort dans les sup-
[plices !
" Ah ! la terre pour moi, la terre est sans délices !
" A cet arbre, toi-même, attache-moi sans peur,
" Et qu'un trait acéré me perce enfin le cœur !
" Ou bien si tu voulais, avant que je périsse,
" M'aider à la vengeance ! Ah ! le doux sacrifice

" Que celui de mes jours après m'être venge !

Ici sa molle voix avait soudain changé,

Et son œil animé semblait rougi par l'ire.

—" J'ai vu reprit le chef, sur le pont d'un navire,

" Un étrange combat s'élever vers le soir,

" Dis-moi ce que c'était.—" Oui, vous avez pu voir

" Reprit le matelot d'une voix radoucie,

" Que l'un des combattants s'est affaissé sans vie :

" Celui-là, c'est Cartier ! Nous détestions sa loi.

" Celui qui l'a frappé, je m'en vante, c'est moi !

" Et je n'ai point par là commis une injustice.

" Le cœur de ce marin était plein d'avarice ;

" Malgré nous vers la France il voulait ramener

" Un vaisseau que d'abord nous devions vous donner ;

" Comment en guider trois vers nos lointains rivages

" A peine pouvons-nous former deux équipages ?

" Un terrible fléau s'est abattu sur nous,

" Et les plus vigoureux sont tombés sous ses coups.

" Si lorsque nous étions nombreux, pleins de courage,

" Nous n'avons qu'avec peine évité le naufrage,

" Comment pourrions-nous donc l'éviter maintenant ?

" Et c'est moi que Cartier choisit pour commandant

" D'un vaisseau sans marins ! Désirait-il ma perte ?

" J'exprimai mon refus : ma résistance ouverte

" Fut de tous mes amis approuvée un moment.

" Mais je fus menacé du dernier châtiment ;

" Et je savais la mort qui m'était réservée

" Si je ne fuyais pas avant notre arrivée.

" Alors encouragé par de traitres amis,

" Vous savez le forfait que tantôt j'ai commis.

" Je suis entre vos mains, je suis votre victime ;

" Faites-moi donc périr si j'ai fait un grand crime.

" Mais si devant vous tous je parais innocent,

" Vengez-moi ! car contre eux moi je suis impuissant !

" Demain pour s'échapper ils déploieront les voiles.

" O guerriers, suivez-moi ! la nuit n'a pas d'étoiles !

" Prenez vos tomahawks, prenez vos javelots !

" Frappez-les sans merci ces cruels matelots !

" Qu'ils meurent avec moi sur cette même rive,

" Puisqu'ils ne veulent pas qu'avec eux moi je vive ! "

Alors le fugitif reste silencieux :

Sur lui tous les guerriers ont arrêté leurs yeux :

Ils semblent avoir peur de se laisser surprendre.

Mais lui, ferme et serein, feint de ne pas comprendre

Ce noir pressentiment qui trouble leurs esprits.

Quelques uns des guerriers font entendre des cris ;

Ils veulent que de suite on descende au rivage ;

D'autres ne veulent pas que la lutte s'engage

Avant que du matin s'élèvent les brouillards ;

Ils craignent quelque piége. Enfin plusieurs vieillards

Demandent que d'abord le premier coup de hache
Soit pour ce guerrier blanc dont peut-être la tâche
Est de venir tromper les naïfs Indiens
Pour les livrer après plus sûrement aux siens.

Alors de tous cotés des clameurs retentissent :
Dans les carquois de peau les javelots frémissent :
Le généreux marin se croit enfin perdu :
Mais il ne mourra pas sans s'être défendu :
Il est bien mieux armé que cette race impie
Et veut lui vendre cher sa glorieuse vie.

Une voix cependant domine les clameurs,
C'est la voix du grand Chef :—" Guerriers aux nobles [cœurs,
" Je ne crois pas, dit-il, que ce Blanc soit un traitre :
" Nous l'avons vu lutter contre son cruel maître :

" Et nous l'avons aussi vu nager vers le bord
" Pour fuir comme il l'a dit une sanglante mort.
" Mais il n'est pas besoin, ô guerriers, ce me semble,
" Que sur ces bâtiments nous montions tous ensemble.
" Le bruit que nous ferions pourrait donner l'éveil.
" Il vaut mieux les surprendre au milieu du sommeil.
" Qu'avec moi seulement s'avancent quelques braves;
" Si retenus captifs, l'on nous charge d'entraves;
" Si nous sommes trahis par l'infâme étranger,
" O guerriers, soyez prêts demain à nous venger ! "

Il dit et les guerriers sortant de leur silence
Approuvent son discours par un murmure immense.

Cependant un grand calme entoure les vaisseaux.
La nuit est noire. Au loin, de nocturnes oiseaux

Font retentir les bois de leurs plaintes funèbres.

Un rapide canot glisse dans les ténèbres :

Les avirons légers dans l'eau plongent sans bruit.

Le chef des Indiens lui-même le conduit.

En silence bientôt il accoste un navire.

Cinq sauvages guerriers dont le cœur ne respire

Que le meurtre secret, le carnage et le sang,

Montent sur le vaisseau précédés par un Blanc.

—" Ici," dit ce dernier d'une voix basse et morne,

Et tenant à la main leur casse-tête énorme.

Les cinq guerriers, muets, avancent un par un.

Du clapotis des eaux le murmure importun

Fait passer par moment un frisson dans leur âme.

Sur la barque tout dort ; et leurs yeux pleins de flamme

Cherchent dans la noirceur les marins endormis.

—" Ici," reprend le guide, " ici, guerriers amis."
Puis ouvrant une porte, au fond de la cabine
Qu'une clarté douteuse en tremblant illumine,
Il les fait avancer avec précaution.
Les sauvages, pourtant, pleins d'indignation,
Ont trop tardé déjà de consommer leurs crimes :
Ils demandent au guide où dorment les victimes :
—" Les voilà ! " répond-il en élevant la voix.
Et cinq haches sur lui se lèvent à la fois ;
—" Tu mourras le premier pour prix de tes outrages,
Hurlent dans leur courroux les farouches sauvages,
" Tu nous livres aux tiens ! ah ! traître, tu mourras ! "
En effet sur le pont ils entendaient des pas.
Mais ils n'ont point le temps de massacrer leur guide.
Au milieu d'eux s'élance une foule intrépide :
Cartier est le premier ! Sa voix et ses regards
Remplissent de terreur les assassins hagards.
Ils n'osent se défendre. Alors on les enchaîne.

Puis au fond du navire en silence on les traine.

Cartier avec transport embrasse Jalobert :

—" Tu nous sauves, dit-il, tu nous mets à couvert

" De la méchanceté de ces tribus atroces !

" Nous allons dans les fers tenir leurs chefs féroces.

" Elevons vers le ciel nos cœurs reconnaissants !

" Qu'il daigne pardonner ces piéges innocents

" Que nous avons tendus sous les pas des perfides

" Dont les lèvres étaient de notre sang avides !

" Préparons les agrès ; hissons le pavillon ;

" Aussitôt que du jour le matinal rayon

" Tremblera dans le flot que la brise balance,

" Nous voguerons enfin vers notre belle France !

XXI

LE RETOUR

Pendant toute la nuit les guerriers inquiets,
Auprès de leurs grands feux, sous les sombres forêts,
Déplorèrent des chefs l'absence prolongée.
Leur âme dans l'angoisse était encore plongée
Quand le soleil monta rayonnant dans les cieux.
Alors sur le rivage au loin silencieux

Ils descendirent tous frémissants de colère.
Deux navires berçaient leur mâture légère
Sous le souffle du vent, au long roulis des flots.
Sur leurs ponts circulaient d'empressés matelots
Qui chantaient des refrains en larguant les amarres.
Une morne stupeur s'empare des barbares :
Ils demeurent muets ; mais après un moment,
Mille affreuses clameurs montent au firmament.

Cependant les vaisseaux s'ébranlent sur les ondes.
Deux traces derrière eux, bouillonnantes, profondes,
Vont en s'élargissant se briser sur les bords.
De chaque bâtiment s'élèvent des accords
Qui montent vers le ciel avec les doux arômes
Que les bois verdissants exhalent de leurs dômes.

La brise est favorable ; allez vaisseaux bénis !
Du paisible océan fendez les flots unis !
Ne craignez plus l'orage ! ouvrez vos blanches voiles !
Un soleil éclatant, de brillantes étoiles
Pour vous éclaireront la surface des mers !
Allez ! ne craignez plus la rage des enfers :
Leur triomphe est fini, leur puissance enchaînée !
Déroulez vos drapeaux la lutte est terminée !
Qu'un vent doux et plaisant vous reconduise au port !
La France est dans l'émoi. Ses fils, dans leur transport,
Descendent sur la rive où la vague se brise,
Vous demandent au ciel, à la mer, à la brise !
La France vous attend ! O vaisseaux dites-lui,
Qu'à ses lois tout un monde est soumis aujourd'hui !

Et les deux bâtiments s'en vont avec vitesse !
Et de leur sein s'élève un long cri d'allégresse !

Et les cinq prisonniers, des larmes dans les yeux,
Jettent à leurs amis de pénibles adieux !
Et les guerriers cruels de leurs mains frémissantes
Lancent vers les vaisseaux des flèches impuissantes !
Et l'on entend alors dans les cieux réjouis
Les harpes moduler des accords inouïs.
" De l'aurore au couchant, disent les chants des anges.
" Le saint nom du Seigneur est digne de louanges !
" Dieu parle, et l'univers sur son axe brûlant,
" Frémit d'un saint transport et l'adore en tremblant !
" Lui seul est éternel ! Son bras soutient la terre.
" Il pourrait la briser comme un jouet de verre
" Le vagabond nuage obéit à sa voix ;
" Le tonnerre et le vent reconnaissent ses lois.
" Il paraît, et l'éclat de son auguste face
" Fait pâlir les soleils qui roulent dans l'espace.
" Que tout genou fléchisse à son nom glorieux !
" Que la terre le craigne et qu'on le chante aux cieux ! "

HYMNE NATIONAL

POUR LA FÊTE DES CANADIENS-FRANÇAIS

HYMNE NATIONAL

POUR LA FÊTE DES CANADIENS-FRANÇAIS

Couronné le 20 septembre 1869.

Aime Dieu, et va ton chemin.

Cieux, déroulez sur notre tête
Vos voiles de pourpre et d'azur !
Soleil, brille d'un feu plus pur !
Que la terre en ce jour revête
Toute sa gloire et sa beauté !
Que l'onde plus mollement coule
A travers le pré velouté !
Que l'oiseau plus gaiment roucoule !

Que tout s'unisse à ces concerts
D'un peuple qui demande place
Parmi les grands peuples qu'embrasse
L'orbe éclatant de l'Univers !

Ah ! prêtez-moi votre voix infinie,
Chœurs eternels que j'entends en tout lieu !
Ah ! prêtez-moi votre sainte harmonie,
Esprits d'amour qui chantez devant Dieu !

Ouvrez, ouvrez votre aile diaphane,
Anges gardiens de mon jeune pays !
Ecoutez-moi, mon chant n'est pas profane :
Portez à Dieu les hymnes que je dis !

Vole moins lente.

O belle nuit !

Vole moins lente !

Mon âme ardente

Aime le bruit,

La voix tremblante

Du temps qui fuit !

Eveille, éveille

Tes doux échos,

La fleur vermeille,

Le chant des flots !

Lève ton voile,

O nuit d'amour !

Lève ton voile

Voici le jour !

Brillante étoile

Qui luis encor

Comme un clou d'or

Aux voûtes sombres.
Dans ton essor
Chasse les ombres !
De tes doux feux,
Aurore blonde,
Eclaire, inonde
Les champs des cieux !
Parais, lumière !
O jour, parais !
Que la chaumière,
Que le palais,
Que la rivière,
La cime altière
De nos forêts
Et la poussière
De nos guérêts
Bondissent de joie !
Que le papillon

Tout de vermillon
Dans le chaud rayon
Du jour qui le noie,
Plein d'amour déploie
Son aile de soie,
Se berce et tournoie
Comme une fleur au vent !
Qu'une chanson plus douce
Monte du nid de mousse
Sur le rameau mouvant !

C'est jour d'ivresse !
Que la tristesse
Sèche ses pleurs !
C'est jour de fête !
Que chaque tête
Porte des fleurs !

....

L'aurore s'est levée et l'ombre s'est enfuie.....

Sur l'humide forêt que le vent chaud essuie,

O soleil, tes rayons tombent comme une pluie !.

Enfants du Canada, laissez le fier taureau

Bondir, libre du joug, sur l'herbage nouveau !

Laissez dans le sillon le soc et le hoyau !

C'est la fête immortelle

Et sans cesse nouvelle

Où l'amour se révèle,

L'amour du sol natal !

Où l'espoir se ranime

A ton aspect sublime,

Drapeau national !

O Bardes, accordez vos violons rustiques !
Que vos refrains joyeux et vos pieux cantiques
Montent comme un parfum jusqu'aux divins Portiques.

Mêlez vos nobles voix aux bruits vagues des eaux,
Aux murmures du vent qui berce les roseaux,
Aux accords printaniers des sauvages oiseaux !

C'est l'heure douce et pure
Dans toute la nature
Où le peuple se jure
Une sainte union !
Où ta force s'affirme,
Où le Seigneur confirme
Tes droits, ô nation !

Brunes filles des champs, dansez sur la prairie !
Vierges, cueillez des fleurs, la pelouse est fleurie.
Cueillez des fleurs, ô vous les fleurs de la Patrie !

Que l'aigle qui s'élance à son roc de granit,
L'hirondelle qui vient lorsque l'hiver finit
Aux vieux toits du hameau pendre son humble nid :

Que la rose entr'ouverte au front de la charmille,
Et la nappe d'azur où l'étoile scintille ;
Et la voile de lin sur la nef qui vacille :

Que l'arbre couronné d'un feuillage odorant,
Le brouillard qui revêt son manteau transparent,
L'ondine qui se baigne et se berce au courant ;

Ah ! que tout ce qui brille : Etoiles, fleurs ou flammes ;
Que tout ce qui soupire : Oiseaux, brises ou lames !
Et que tout ce qui prie : Hommes, anges ou femmes !

Entonne en ce beau jour un hymne solemnel
Comme il en retentit quand l'Archange Michel
Plongea dans les enfers tous les damnés du ciel !

C'est l'heure douce et pure
Dans toute la nature
Où le peuple se jure
Une sainte union !
Où ta force s'affirme.
Où le Seigneur confirme
Tes droits, ô nation !

C'est la fête immortelle
Et sans cesse nouvelle
Où l'amour se révèle
L'amour du sol natal !
Où la foi se ranime
A ton aspect sublime,
Drapeau national !

Ah ! prêtez-moi votre voix infinie,
Chœurs éternels que j'entends en tout lieu !
Ah ! prêtez-moi votre sainte harmonie,
Esprits d'amour qui chantez devant Dieu !

Peuple, entonne des chants de gloire !
Peuple, en ce jour réjouis-toi ;
Ton drapeau qu'aimait la victoire
Sut faire respecter ta loi !

Jamais de ta splendeur première
Tu n'es tombé dans la poussière
Où roulent tant de nations ?
Et jamais sur ton front sublime
Nul n'a pu voir la main du crime
Buriner ses honteux sillons !

Revêts tes vêtements de joie !
Défends ta foi, ta liberté !
Bénis ! bénis la main qui broie
Les fers de la captivité !
Abhorre le froid égoïsme ;
Il traîne un peuple au servilisme
Et le dépouille de son cœur !
A l'horizon des temps, regarde
Tout ce que l'avenir te garde
De paix de gloire et de splendeur !

Méprise la voix de ce traître
Pour qui le peuple est un troupeau !...
Brise le sceptre de ton maître
S'il devient le fouet d'un bourreau !...
Ne laisse pas la tyrannie
Mettre un cachet d'ignominie
Sur ton sacré bandeau de roi !
Et souviens-toi que ton pied foule
Un sol où depuis longtemps coule
Le sang des héros de la foi !

Qui donc dit que tu dégénères,
O peuple autrefois tant vanté ?
Que dans leurs sépulcres tes pères
S'indignent de ta lâcheté ?
Que muet tu courbes la tête
Sous le joug honteux que t'apprête

N'importe quel maître étranger ?
Qu'en tombant tu n'aurais pas même
Pour le tyran un anathème.
Pas même un fils pour te venger ?

Peuple, tu te souviens encore
Des grandes leçons des aïeux ?
Tu te souviens que ton aurore
D'un vif éclat remplit les cieux ?
Que les langes de ton enfance
Etaient ces drapeaux que la France
Promenait au champ de l'honneur ?
Qu'au bruit d'une salve guerrière
Le feu brillait sous ta paupière
Et les élans brisaient ton cœur ?

Tu te souviens de ces campagnes
Sous le ciel rude des hivers,
A travers les âpres montagnes
Et dans les glaces des déserts,
Où les soldats de la Patrie,
Par leur audace et leur furie,
Foudroyaient de vieux bataillons,
Et chassant des troupes navrées,
Jusqu'en de lointaines contrées
Allaient planter leurs pavillons !

Tu te souviens du promontoire
Où Lévis longtemps attendu
De la France par la victoire
Sut racheter l'honneur perdu ?
Et n'est-il plus dans ta mémoire
Celui qui promena ta gloire

Du pôle nord jusqu'au midi ?
Qui sembla commander à l'onde
Et qui vit tout le nouveau monde
De ses nobles faits étourdi ?...

Peuple, tu te souviens des braves
Que des tyrans mirent à mort
Parce qu'ils brisaient tes entraves
Et voulaient adoucir ton sort ?
Ton âme s'éveille et tressaille
Au souvenir d'une bataille
Comme celle de Carillon !
Tu vois encor notre héroïne
Debout sur son fort en ruine
Lancer la foudre en tourbillon !

Et tu serais un peuple lâche !

Tu serais un peuple abaissé ! . . .

Trop faible pour remplir la tâche

Que te cède un brillant passé !

Qui donc ainsi te calomnie,

O canadien, race bénie

Que n'a pu briser le malheur ?

Ton nom n'a-t-il plus de prestige ?

Sorti d'une si belle tige,

N'es-tu qu'une débile fleur ? . . .

Es-tu donc, ô Patrie,

Une terre flétrie

D'où s'enfuit la vertu ?

Où comme un grand poète

Dans ses chants le répète,

O ma Patrie, es-tu

La Vierge couronnée
Qu'une troupe avinée
Traîne dans les égouts !
N'as-tu plus l'innocence,
La gloire et la puissance
Qui faisaient des jaloux ?

Je t'aime, ô sol natal ! Je t'aime et te révère !
Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux !
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre
La terre où nous vivons doit-être un ciel pour nous !

O vous que je contemple
Près de notre saint temple,
Vains autels des faux Dieux,
Retombez en poussière !

Votre froide prière
Est une injure aux cieux !
Meurs, perfide idiôme
Qui glisses sous le chaume
Comme sous les lambris !
Que la langue d'un père
Ne soit pas étrangère,
Juste ciel ! à ses fils !

Je t'aime, o sol natal, je t'aime et te révère :
Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux !
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre,
La terre où nous vivons doit-être un ciel pour nous !

Je vous aime, rivages,
Ciel de feu, blancs nuages,

Fleuves majestueux,

Bois remplis de mystères,

Montagnes solitaires,

Torrents impétueux,

Hivers, vents et tempêtes,

Printemps d'amour qui jettes

Mille arômes nouveaux.

Eté d'azur, automne

Que la moisson couronne,

Brillants chœurs des oiseaux !...

Je t'aime, ô sol natal ! je t'aime et te révère !

Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux !

Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre,

La terre où nous vivons doit-être un ciel pour nous !

O Patrie adorée
Est-il une contrée
Aussi belle que toi ?
Aux jours sombres d'orage
Tu puises le courage
Dans l'amour et la foi !
Tu n'es pas affaiblie
Par un lâche repos !
O terre des héros,
Tu n'es pas avilie !
Non ! j'en appelle à vous,
Antiques sanctuaires
Où je prie à genoux,
Non ! j'en appelle à vous,
O cendres de mes pères !

Sortez de votre tombe, ô Mânes des aieux !

Laissez vos linceuls de poussière !

Secouez le sommeil qui pèse sur vos yeux,

Mânes, parlez à ma prière !

Dites, n'est-il plus beau votre cher Canada

Et sa gloire est elle périe ?

La terre qu'autrefois votre sang féconda

N'est-elle plus jamais fleurie ?

Voyez nos champs couverts d'une riche moisson,

Voyez nos villes florisantes.

Dans nos beffrois d'argent entendez-vous le son

De nos cloches retentissantes ?...

Ah ! si notre vertu chancelle un seul moment,

Si jamais notre foi succombe,

Pour nous marquer au front d'un stigmate infâmant,

Mânes, sortez de votre tombe !...

Sortez de votre tombe, ô Mânes des aïeux !..

Nos bois, nos champs et nos montagnes

Ont pour vous saluer des échos merveilleux !...

Pour revoir nos vertes campagnes,

Pour revoir le beau ciel que vous avez chanté

Aux jours lointains de votre vie ;

L'orgueilleux Saint-Laurent que vous avez dompté

Et dont chaque vague asservie

Semble redire encor votre nom glorieux ;

Pour voir si nos grandes rivières

Promènent aujourd'hui sous de plus pâles cieux

Des ondes moins pures, moins fières ;

Pour voir si le soleil dore moins nos coteaux

A l'heure où gémit la colombe,

Et si dans nos forêts les concerts sont moins beaux.

Mânes, sortez de votre tombe !....

Sortez de votre tombe, ô Mânes des aïeux !

Un peuple entier est dans l'attente !

Mânes, pour le juger paraissez en ces lieux !

Dites si d'une âme contente

Il ne s'élance pas au milieu du danger,

Si son front porte quelque honte,

S'il s'est laissé flétrir par un maître étranger !

Connaît-il un bras qui le dompte

Ce peuple de héros que vous avez formé ?

Sa foi s'est-elle donc éteinte ?

Le temple qu'il vénère est-il jamais fermé ?

Et quand s'est-il courbé par crainte

Devant l'iniquité qui violait ses droits ?

A-t-il l'air d'un peuple qui tombe ?

Pour le dire aux pervers qui méprisent ses lois,

Mânes, sortez de votre tombe ! . . .

....

O mon luth, suspend tes accords ;

Repose aux branches reverdies. . . . .

Quel flot de saintes mélodies

S'élève soudain de nos bords ! . . .

Est-ce votre voix infinie,

Chœurs éternels que j'entend en tout lieu ?

Est-ce votre douce harmonie,

Esprits d'amour qui chantez devant Dieu ?

....

Cieux, déroulez sur notre tête

Vos voiles de pourpre et d'azur !

Soleil, brille d'un feu plus pur !

Que la terre en ce jour revête

Toute sa gloire et sa beauté !

Que l'onde plus mollement coule

A travers le pré velouté !

Que l'oiseau plus gaiment roucoule !

Que tout s'unisse à ces concerts
D'un peuple qui demande place
Parmi les grands peuples qu'embrasse
L'orbe éclatant de l'univers !

....

Ouvrez ! ouvrez votre aile diaphane.
Anges gardiens de mon jeune pays !
Mon humble chant n'a pas été profane.
Portez à Dieu les hymnes que j'ai dits !

DONNACONA

DONNACONA

L'auteur (1) nous représente Donnacona le chef de Stadacona dormant dans son wigwam. Son sommeil est agité ; il rêve aux conséquences qu'auront pour sa race et pour son pays l'arrivée des étrangers.

I

Stadacona dormait sur son fier promontoire :

Ormes et pins, forêt silencieuse et noire,

Protégeaient son sommeil.

(1) L'hon. P. J. O. Chauveau.

Le roi Donnacona dans son palais d'écorce
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,
Le retour du soleil.

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines :
Il venait de soumettre à ses lois souveraines
Douze errantes tribus.
Ses sujets poursuivaient en paix dans les savanes
Le lièvre et la perdrix ; autour de leurs cabanes
Les ours ne rôdaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche.
Il se tournait fiévreux sur sa brûlante couche
Le roi Donnacona !
Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
Voici, toute la nuit, les fatidiques choses
Que le vieux roi parla :

II

« Que veut-il l'étranger à la barbe touffue ?
Quels esprits ont guidé cette race velue
En deçà du grand lac ?
Pour le savoir, hélas ! dans leurs fureurs divines,
Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines
Que renfermait leur sac !

« Cudoagny se tait ; les âmes des ancêtres
Ne parlent plus la nuit ; car nos bois ont pour maîtres
Les dieux de l'étranger :

Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance ?
J'aurais pu cependant, avec plus de vaillance
Conjurer ce danger.

« J'aurais pu repousser, loin, bien loin du rivage
Le chef et son escorte, et châtier l'outrage
Par leur audace offert.
Mais de Cahir-coubat ils ont toute la grève,
Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève
D'étranges fleurs couvert.

« Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée
Les os de nos aïeux ! ma poussière exécrée
N'y reposera pas.
Les fils de nos enfants, bien loin d'ici peut-être,
Dispersés, malheureux maudiront un roi traître
Qu'on nommera tout bas !

« Taiguragny l'a dit : l'étranger est perfide,
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide
Qui nous donne aujourd'hui :
Elle prendra demain mille fois davantage,
Mon peuple n'aura plus bientôt sur ce rivage
Une forêt à lui.

« Taiguragny l'a dit : De ses riches demeures,
Où, dans les voluptés, il voit couler ses heures
Leur roi n'est pas content.
Il lui faudrait encore et mes bosquets d'érables,
Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables
De mon fleuve géant.

« Jeunes gens, levez-vous et déterrez la hache,
La hache des combats ! que nulle peur n'arrache
A vos cœurs un soupir !

Comme un troupeau d'elans ou de chevreuils timides.
Tous ces fiers étrangers sous vos flèches rapides,
Vous les verrez courir.

" Mais inutile espoir ! Leur magie est plus forte.
Et son pouvoir partout sur le notre l'emporte.
Leur Dieu, c'est un Dieu fort !
Quand il fut homme, un jour, dans un bien long supplice
De ceux dont il venait expier la malice
Ce Dieu reçut la mort !

" Domagaya l'a dit : Les tribus de l'aurore,
Ni celles du couchant, plus savantes encore,
N'ont jamais inventé
De tourments plus cruels ; mais, chef plein de vaillance
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,
Puis au ciel est monté."

III

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue,
Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue,
Il partait entrainé.
Les femmes, ses sujets hurlèrent sur la rive,
Criant Agohanna ! De leur clameur plaintive
Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune
Le marin leur promit qu'à la douzième lune,
Ils reverraient leur roi.

Des colliers d'esurgni scellèrent la promesse.
Cartier les accepta ; puis ils firent liesse,
Car il jura sa foi.

Douze lunes et vingt, et bien plus se passèrent.
Cinq hivers, cinq étés lentement s'écoulèrent. . .
Le chef ne revint pas.
L'étranger de retour au sein de la bourgade,
Du roi que chérissait la naïve peuplade
Raconta le trépas.

IV

Vieille Stadacona ! sur ton fier promontoire
Il n'est plus de forêt silencieuse et noire ;
Le fer a tout détruit.
Mais sur les hauts clochers, sur les blanches murailles,
Sur le roc escarpé, témoin de cent batailles,
Plane une ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,
A moitié démoli, grand par la souvenance
Du roi François premier.

Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence
Au grand chef dont le cœur fut percé d'une lance.
Elle crut au guerrier !

Donnacona ramène au pays des ancêtres
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres.
Aussi Taiguragny.
Les vieux chefs tout parés laissent leur sépulture.
On entend cliqueter partout comme une armure
Les colliers d'ésurgni.

Puis se sont dans les airs mille clameurs joyeuses.
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses.
Comme un long hosanna.
Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes.
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète : Agohanna !

PS
2263
A44
1870

Longfellow, Henry Wadsworth
Evangéline

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY